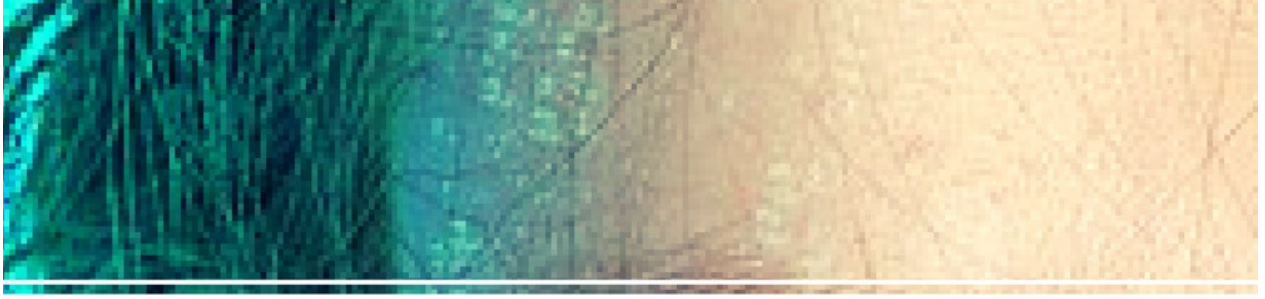

POUR LE PIRE ET LE MEILLEUR

TOME 1

LA PROMESSE

PIKO LYNNA

Pour le pire et le meilleur

Tome 1

La promesse

Par

Piko Lynna

Présentation :

Elle a fui pour vivre.

Il a promis de la tuer.

Elle a vécu le pire.

Il lui fera découvrir le meilleur.

Mia est une femme brisée

Salvatore est homme sans foi ni loi.

Ils n’ont rien en commun et pourtant…

© Piko Lynna, août 2017 — Tous droits réservés

Image : Pixabay

Couverture : @Piko Lynna

ISBN : 978-2-9562425-1-2

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'Auteur ou de ses ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

***

Ce livre, entièrement gratuit, est téléchargeable sur internet.

J’ai fait le choix de ne pas envoyer ce texte à une maison d’édition et de le proposer en lecture libre.

Toutefois, les droits d’auteur m’appartiennent. Merci de respecter mon travail.

Merci de ne pas copier l’histoire, de ne pas la modifier et de ne pas la vendre.

Je n’ai aucune prétention. J’écris pour le plaisir et non pour en faire un métier ou pour gagner de l’argent, d’où mon choix.

Le texte n’ayant subi aucune correction de la part d’un éditeur, il se peut qu’il reste

des fautes d'orthographe ou des défauts. J'espère que vous ne m'en tiendrez pas rigueur.

Retrouvez mon actualité et mes textes sur mon site :

http://pikolynna.eklablog.com/

Ou sur ma page Facebook :

Facebook Piko Lynna

Prologue

À l'instant où le véhicule dépassa le sien pour lui faire une queue de poisson, tous ses espoirs partirent en fumée.

Les doigts crispés sur le volant, Mia appuya de toutes ses forces sur la pédale de frein. Le crissement des pneus résonna à ses oreilles comme une sentence de mort. Ou peut-être pire.

Un coup d'œil sur le rétroviseur confirma ses doutes. Il n'était pas venu seul ! Comment en aurait-il pu être autrement ? Il ne se déplaçait jamais sans son escorte. Une autre voiture se mit en travers de la route pour l'empêcher de faire demi-tour.

Comment avait-il fait pour la retrouver aussi vite ? Des semaines de préparations et d'attente pour rien !

Tremblante de peur, elle regarda son mari marcher lentement dans sa direction. Un sourire mauvais incurvait ses lèvres. Un sourire qu'elle connaissait par cœur. Un rictus effrayant, annonciateur de sévices.

— Sors de là Chaton, dit-il en cognant sur le pare-brise.

Mia secoua la tête, tout en sachant pertinemment que plus elle mettrait du temps à obéir et pire serait la sanction. Elle avait beau comprendre que c'était foutu, elle ne pouvait pas abandonner. Elle s'accrochait à ces quelques

secondes de liberté qui lui restait. Mia ne supportait plus cette vie. La seule idée de devoir retourner dans la prison qui était la sienne depuis six ans, était un véritable supplice.

— Ne m'oblige pas à répéter. Tu n'as pas envie que je m'énerve, n'est-ce pas ? Tout peut encore s'arranger.

S'arranger ? Comment les choses pourraient-elles s'arranger ? Sa vie était un calvaire ! Non, rien n'allait s'arranger. Jamais.

Un gémissement s'échappa de ses lèvres. Mia jeta un nouveau un coup d'œil dans le rétroviseur et croisa le regard de son fils.

— Tout va bien, mon chéri, lança-t-elle par

habitude. Tu n'as rien à craindre.

Dans le même temps, un objet s'abattit sur la vitre arrière qui vola en éclats. Angelo poussa un cri. Mia tira sur la ceinture, se tourna pour lui venir en aide. Mais il était trop tard. L'homme qui avait brisé la vitre, ouvrit la portière, empoigna son fils et l'arracha du véhicule avant de s'éloigner.

— Non ! Laissez-le ! hurla-t-elle, en tendant le bras pour tenter de le retenir.

— Sors de cette putain de voiture, autrement je te promets que tu ne le reverras jamais.

— D'accord, répondit-elle, la voix remplie de sanglots.

Dès qu'elle posa les pieds sur le goudron, il la

saisit par les cheveux et tira dessus pour ramener mon visage à quelques centimètres du sien.

— Pensais-tu vraiment pouvoir te barrer ? Espèce de conne ! Tu ne pourras jamais me quitter.

Tonio écrasa les lèvres sur les siennes et la mordit jusqu'au sang.

Mia ravala un cri de douleur. Rien ne lui faisait plus plaisir que de l'entendre pleurer, supplier ou hurler de souffrance. Avec le temps, elle avait compris que plus elle donnait de la voix et plus le châtiment durait. Les années lui avaient forgé une armure.

Tonio s'écarta enfin. Sans lâcher ses cheveux, il la traîna jusqu'à sa voiture et la poussa à l'intérieur

tandis que ses gorilles amenaient son fils dans l'autre véhicule.

— Pourquoi faut-il toujours que tu fasses tout de travers ? Je t'ai sorti du ruisseau. Je t'ai donné mon nom, mon argent. Et toi, au lieu de me remercier et d'obéir comme je te le demande, tu passes ton temps à chercher les ennuis. Que vais-je faire de toi, Chaton ? Tu as de la chance que je sois dingue de ton corps, mais tu as besoin d'une bonne leçon pour t'enlever l'envie de recommencer. Tu m'as humilié. Ton comportement est impardonnable.

— Je suis désolée, murmura-t-elle d'une voix éteinte.

— Non, tu ne l'es pas, mais tu vas t'en mordre

les doigts, répondit-il en caressant son visage.

Si son geste semblait doux, ce n'était pas le cas de son regard, qui lui, promettait mille tourments. Mia connaissait le risque et elle avait tout de même tenté sa chance. À présent, elle allait en payer le prix.

Durant le trajet, elle profita de ce court répit pour réfléchir. Une fois de retour, il serait trop tard. Elle devait trouver une solution au plus vite. Mia n'avait plus la force ni le courage d'endurer tout cela. Une idée folle effleura son esprit. Une idée qui mettrait un terme définitif à ces horreurs. Elle n'avait pas peur de la mort, au contraire, elle lui apparaissait comme une libération. Tout ce qui la retenait, c'était son fils. Son petit ange. La crainte qu'il devienne victime à son tour. Mais si Tonio

décédait aussi, alors Angelo serait en sécurité et aurait la chance d'avoir un avenir meilleur.

Ses ongles s'enfoncèrent dans le cuir du siège tandis qu'un plan se formait. Si elle voulait réussir, il lui fallait agir calmement. Elle n'aurait droit qu'à un seul coup d'essai. Mia inspira lentement. Attendre le bon moment. Se jeter sur lui pour qu'il perde le contrôle du véhicule. Vu la vitesse à laquelle ils roulaient, il y avait peu de chance que l'un d'entre eux en réchappe.

Tonio était concentré sur la route. Tandis qu'elle le regardait, elle se demanda comment un si bel homme pouvait abriter un tel monstre. À le voir ainsi, avec ses cheveux blonds comme des épis de blé, ses yeux couleur azur, ses traits fins et chaleureux, on aurait pu lui donner le Bon Dieu

sans confession. Le jour de leur rencontre, elle n'en croyait pas sa veine. Il était magnifique et paraissait si gentil ! Mia se disait qu'au vu de la situation, la chance était de son côté. Bien sûr, rien ne pouvait effacer le fait que son père l'avait vendue à un inconnu. Rien ne pouvait effacer le fait qu'elle allait être mariée de force alors qu'elle avait tout juste seize ans. Mais dans son malheur, elle avait cru, durant un instant, qu'il pourrait y avoir une bonne entente. Et pourquoi pas de l'affection. Quelle naïveté !

Les invités sitôt partis, la véritable personnalité de Tonio s'était révélée. Le monstre s'était jeté sur elle, sans la moindre pitié. Il avait arraché ses vêtements. Il l'avait battue, jusqu'à ce qu'elle n'ait plus la force de se protéger. Puis il avait pris sa

virginité en lui infligeant la pire des douleurs. Il l'avait violée à plusieurs reprises, l'avait réduite à un amas de sang et de souffrance.

Mia était devenue son esclave, son punching-ball humain. Cela faisait six ans qu'ils étaient mariés. Et pas un jour ne passait sans qu'il ne la frappe, l'humilie ou abuse d'elle. Les mots Chaton, pute, salope, avaient remplacé son prénom. Son corps était couvert de cicatrices qui toujours lui rappelleraient ce qu'elle avait subi.

Lorsque Mia était tombée enceinte, tout juste deux mois après cette union, elle avait cru bêtement qu'il se calmerait, mais il ne lui avait laissé aucun répit. Bien au contraire. Il l'accusait d'avoir fait exprès. Comment aurait-il pu en être autrement puisqu'elle ne prenait pas la pilule ? Qu'il n'y ait

pas eu de nouvelles grossesses était un vrai miracle. À moins que les coups ne l'eussent rendue stérile. Elle s'était posé la question, mais que ce soit cela ou pas, c'est un mal pour un bien.

Angelo, son petit ange né d'un viol. Elle avait longtemps eu peur de ne pas pouvoir l'aimer. Ses cheveux étaient aussi blonds que ceux de son père, ses yeux aussi bleus, mais il incarnait son rayon de soleil. Mia s'accrochait à son innocence. À son amour.

Pour Tonio, elle ne représentait qu'un objet. Un bien qu'il avait acheté et sur lequel il avait tous les droits. Mia vivait prisonnière dans un appartement luxueux, d'où elle ne sortait jamais. Cloîtrée dans un lieu où il pouvait lui faire tout ce qu'il désirait et assouvir ses pires fantasmes, sans que qui que ce

soit s'en inquiète. Ceux qui travaillaient pour Tonio ignoraient Mia dans le meilleur des cas, fermaient les yeux sur ce qu'il se passait ou prenaient part à ces jeux, comme Rosa.

Penser à cette femme lui donna la nausée. Mia détourna le regard pour se concentrer elle aussi sur l'asphalte.

La peur régressa, un sentiment de liberté l'envahit lorsqu'ils approchèrent d'une route en forme de lacet. Des falaises, des virages. C'était le moment.

Mia se redressa sur mon siège et inspira profondément. Elle posa la main sur l'attache de sécurité tout en surveillant son mari. Elle avait toujours entendu dire que dans les derniers instants

on voyait défiler sa vie, pourtant, elle ne voyait rien de cela. Son esprit était totalement vidé comme si cette fin était une évidence. De toute manière, il n'y avait pas grand-chose à se souvenir. Tout n'était que noirceur.

Le véhicule s'engagea dans un premier lacet.

C'était maintenant ou jamais.

Mia pressa le bouton pour décrocher la ceinture. Aussitôt libérée, elle se jeta sur Tonio pour lui faire perdre le contrôle. S'était-il attendu à ce qu'elle tente quelque chose ? Toujours est-il que cet enfoiré anticipa l'attaque et n'eut aucun mal à la repousser. La voiture fit une embardée, mais garda la bonne trajectoire. La jeune femme tira sur son bras, tenta de le frapper au visage. Tonio lâcha le

volant. Son poing se leva et s'abattit sur sa figure. La violence la renvoya sur mon siège.

— Garce ! cria-t-il. Tu ne peux rien contre moi ! Rentre ça dans ta petite tête.

Un rire effrayant retentit à l'intérieur de l'habitacle. Tonio sortit son arme et la posa sur ses genoux.

— Refais un coup pareil et je n'hésiterai pas à tirer. Toutefois, n'espère pas mourir. Juste une balle bien placée et sans danger, histoire que tu comprennes. J'ai payé un prix bien trop élevé pour une pute dans ton genre, alors je compte bien en avoir pour mon argent. Maintenant, reste tranquille !

Mia essuya le sang qui coulait de sa lèvre fendue. Tonio avait raison, elle était vraiment trop stupide ! Elle venait de laisser passer son unique chance de mettre un terme à son calvaire. Stupide aussi, parce qu'elle avait cru pouvoir se libérer. À présent, c'était bel et bien terminé. Si elle tentait quoi que ce soit, il mettrait sa menace à exécution, elle n'avait aucun doute là-dessus. Il n'hésiterait pas à tirer et ensuite il la battrait, même si elle était blessée. Il la prendrait de force, même à l'agonie. Parce qu'il était son maître, son bourreau et qu'il éprouvait grand plaisir à démolir. Elle finirait par mourir sous ses mains, elle n'en doutait pas, mais seulement quand lui l'aurait décidé.

Les larmes roulèrent sur ses joues. Mia posa son front contre la vitre teintée et laissa son esprit

se retirer jusqu'à ce que la voiture se gare dans le parking souterrain de leur immeuble. Le véhicule où se trouvait Angelo ne tarda pas, ainsi que celui qu'elle avait volé à Tonio pour s'enfuir.

La portière s'ouvrit. Son mari la tira violemment à l'extérieur et lui donna un coup de pied dans les côtes quand elle tomba. Un des gardes ricana, les autres tournèrent la tête.

— Maman ! cria son petit bonhomme en se précipitant.

— Tout va bien. Tu as aimé la ballade ?

Angelo regarda son visage tuméfié d'une lueur étrange. Il ne semblait pas triste ou en colère, mais plutôt curieux. Parfois, Mia avait l'impression qu'i

était comme une coquille vide. Du haut de ses cinq ans, il avait déjà vécu tellement d'horreurs ! Elle faisait de son mieux pour le protéger, mais il était trop souvent témoin des agissements de son père. Et puis comment être une bonne mère quand on pouvait à peine voir son propre enfant ? Tonio n'hésitait pas à utiliser son fils contre elle. À la torturer en lui interdisant de s'en occuper ou de lui parler.

Dès qu'elle se redressa, Tonio empoigna son bras, le tordit dans son dos et la poussa vers l'ascenseur. Mia ravala ses cris de douleur pour ne pas effrayer Angelo.

— Tu m'as fait assez perdre de temps comme ça. Bouge-toi !

Une fois à l'intérieur de la cabine, il ordonna à ses hommes de reprendre leur poste. Ce qu'ils s'empressèrent d'exécuter sans un regard pour la jeune femme. Tous savaient ce qui allait se passer et aucun ne lèverait le petit doigt. Personne ne l'avait jamais fait. Pas même son père.

Mia sursauta lorsque les portes s'ouvrirent directement sur l'appartement. Elle s'obligea à sourire, tout en traversant le hall d'entrée.

— Couche le gosse et dépêche-toi.

— Je voudrais qu'il soit mort, déclara Angelo d'un ton calme quand il fut dans son lit.

— Tu ne dois pas dire des choses pareilles, c'est ton papa et il t'aime beaucoup.

— Mais il te fait mal.

— Tout ira bien. Maintenant, dors et ne sors pas de cette pièce. Tu me le promets ?

— Oui.

— Très bien, tu es un bon garçon.

— Maman ? Appela Angelo alors qu'elle éteignait la lumière.

— Oui ?

— Je t'aime très très très beaucoup.

— Moi aussi, mon ange. Et encore plus que

cela.

Mia retrouva son mari au salon. Évidemment, Rosa était également présente. Elle toisa Mia avec un dégoût évident, se pencha à l'oreille de Tonio pour lui murmurer quelque chose et éclata de rire avant de se diriger vers sa propre chambre.

Debout face au bar, Tonio but d'un coup sec son whisky et se resservit aussitôt.

— Tu en as mis du temps !

— Désolée.

— Est-ce que tu sais dire autre chose ? Désolée, ricana-t-il en l'imitant. Qui t'a donné le

code de l’ascenseur ?

— Personne.

— Ne me mens pas ! Quelqu’un m’a forcément trahi. Alors tu vas tout m’avouer, comme une bonne petite épouse. Autrement, je te le ferais regretter.

Le verre vola à travers la pièce et s’écrasa à quelques centimètres de sa tête. Les éclats s’éparpillèrent dans ses cheveux, mais elle ne fit rien pour les enlever. Elle savait d’avance qu’il finirait par les empoigner pour lui faire mal, c’était idiot, mais l’idée qu’il puisse se couper lui apportait un peu de satisfaction. Ce ne serait pas grand-chose à côté de ce qu’il lui réservait sûrement, mais c’était mieux que rien.

— Qui t’a aidé ? Qui t’a fourni le code ?

— Personne.

Mia ne mentait pas. Personne ne l’avait aidée. Enfin pas depuis que Sonia avait été renvoyée. Grâce à elle, la jeune femme avait pu rentrer en contact avec sa demi-sœur, mais pour le reste, elle s’était débrouillée. Elle avait espionné Tonio chaque fois qu’il était parti, retenu les chiffres chaque fois qu’elle était parvenue à en découvrir un. Il lui avait fallu des semaines pour reconstituer le code dans sa totalité. Des semaines pour cacher ce dont elle avait besoin pour cette tentative de fuite.

Tonio avança droit sur son épouse. Ses yeux brillaient d’une lueur qu’elle connaissait bien. Le monstre était réveillé. Mia ne bougea pas, se

contentant de baisser la tête. Il y a bien longtemps qu'elle avait compris que lutter, s'échapper ou parer les coups ne servait qu'à l'exciter. Elle attendit, tremblante de peur.

— Tu vas me faire croire que tu l'as trouvé toute seule ? demanda-t-il en éclatant de rire. Toi, avec ta petite cervelle d'idiote ? Crache le morceau Chaton.

La gifle partit. Violente. Puissante. Une seconde claque la propulsa contre le mur. Sa tête percuta la surface dure. Ses jambes chancelèrent. Tonio la rattrapa par les cheveux avant qu'elle tombe dans les fragments de verre. Il la frappa encore en hurlant.

— Donne-moi son nom ou je te brise les os un

par un ! C'est qui ? Un de mes hommes ? Est-ce que tu l'as laissé te baiser pour qu'il me trahisse ? Oui, c'est ça, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qu'une salope dans ton genre pourrait faire, à part écarter les jambes ? Tu n'es qu'une traînée ! Une bonne à rien !

En plus d'être violent, Tonio était un jaloux maladif. Il était persuadé qu'elle le trompait à tout bout de champ. Sa folie n'avait aucune limite. Quand il était dans cet état, il n'était plus fichu de réfléchir. Même si Mia l'avait désiré, ce qui était impensable, avec qui aurait-elle pu faire une chose pareille ? Elle n'avait pas d'ami. Elle ne voyait personne et ne sortait jamais. Quant aux gardes ou n'importe quels employés, tous la traitaient avec mépris. Mia était bien incapable de coucher avec

un homme, pas après tout ce qu'elle avait subi. Les relations sexuelles étaient synonymes de terreur et de souffrance. Plutôt mourir !

— Réponds !

— Personne. Ce n’est personne, je t’ai épié.

— Menteuse ! Salope ! Parle !

Les coups se mirent à pleuvoir. Tonio se déchaîna, n’épargnant aucune parcelle de son corps.

Quand elle fut à terre, il lui donna plusieurs coups de pied dans les côtes avant de reculer pour aller jusqu’au bar où il se servit à boire. Il sortit un petit sachet de sa poche. De la cocaïne. Une fois sous son emprise, sa violence augmenterait d’un

cran.

Mia rampa jusqu'à un angle pour se mettre à l'abri, même si c'était inutile. Une fois ivre et défoncé, il reviendrait pour reprendre là où il en était.

Le corps perclus de douleurs, elle remonta les jambes contre sa poitrine et posa le front sur ses genoux. Le simple fait de respirer provoquait d'atroces élancements dans sa cage thoracique. Son poignet droit était sûrement cassé. Un liquide chaud coulait à l'arrière de son crâne, ainsi que de son arcade sourcilière, de son nez et de sa bouche.

Si la plupart des hommes violents faisaient en sorte de frapper là où les coups n'étaient pas visibles, ce n'était pas le cas de Tonio. Il cognait

n'importe où, se fichant bien de savoir que le lendemain tout le monde pourrait la voir.

Une main se posa sur sa tête et caressa ses cheveux. Son corps se mit à trembler de façon incontrôlable.

— Vilain petit Chaton, regarde ce que tu m'obliges à faire. Lève-toi !

Mia obtempéra, mais pas assez rapidement au goût de Tonio, qui une fois de plus empoigna sa crinière pour la tirer avant de la maintenir sur les genoux.

— Non, finalement, reste comme ça, ordonna-t-il en déboutonnant son pantalon.

— S’il te plaît, supplia-t-elle, en pleurs.

— Ouvre la bouche ! Et montre à ton gentil mar quelle putain tu es.

— Pitié !

Tonio força le passage de ses lèvres et enfonça son sexe jusqu’au fond de sa gorge, prenant plaisir à la voir étouffer tandis que les larmes mêlées au sang coulaient sur ses joues. Mia aurait pu le mordre, mais elle n’en fit rien. Elle y avait souvent pensé, pourtant, chaque fois qu’il l’obligeait à faire cela, la peur la paralysait. Mia se détestait. Elle haïssait cette lâcheté qui la transformait en pantin docile.

Nue, face au miroir, Mia observa son corps couvert de bleus. Comme promis, il lui avait fait payer cette tentative de fuite. Comme promis, elle avait perdu toute envie de recommencer. Après l'avoir forcé à faire une fellation, il l'avait battue de nouveau avant de la violer. Son calvaire avait duré des heures. Elle avait dû attendre qu'il s'endorme enfin pour venir à salle de bain, prendre une douche et soigner les plaies.

La jeune femme entoura son poignet enflé comme elle put avec un bandage, car aucun médecin ne le ferait. Quelle que puisse être la gravité de ses blessures elle de se débrouiller. Jamais elle n'avait vu de médecin, ici, dans un cabinet ou un hôpital. Pas même lorsque sa grossesse était arrivée à terme. Elle avait couché

seule, dans une petite chambre. Et aussitôt après, il lui avait arraché l'enfant sans lui laisser le temps de le voir. Il l'avait abandonnée et durant des heures, elle était restée dans la souillure, sans force et le cœur en miette. Persuadée qu'elle allait se vider de son sang.

Mia refoula les souvenirs pour se concentrer sur les soins. Son poignet était brisé, il n'y avait plus aucun doute. Ses doigts ne bougeaient plus, la peau était violacée, l'os formait un angle étrange. Elle retint un cri de douleur quand elle serra un peu trop. Si Tonio se réveillait, il pourrait encore s'en prendre à elle. Il ne lui restait plus qu'à prier pour que la fracture guérisse seule et sans séquelles. Prier. Quelle absurdité ! Si Dieu existait, alors il l'avait carrément abandonnée.

Mia fouilla ensuite dans l'armoire à pharmacie. Dans cet appartement, tout était fermé à clé pour qu'elle ne puisse pas y accéder. Tout, sauf ce petit meuble, comme s'il lui faisait un grand honneur en lui permettant de se soigner. Il contenait des bandages, des baumes et même du matériel de suture, mais aucun antidouleur, aucun médicament qu'elle aurait pu ingurgiter pour mettre fin à ses jours.

Mia passa de la crème sur les hématomes, posa des pansements sur les coupures profondes, puis rangea tout en prenant soin de ne faire aucun bruit. Tonio avait beaucoup bu. Il était complètement ivre. Il avait pris également de la drogue à plusieurs reprises, mais ce n'était pas ce qui l'empêcherait de la battre si elle le réveillait. Rien ne l'empêchait

jamais.

Un son la fit sursauter. Une sorte de déflagration étouffée. Mia enfila un peignoir rapidement et ouvrit la porte de quelques centimètres.

Elle osait à peine croire la scène qui se déroulait sous ses yeux.

Malgré la pénombre, elle reconnut sans mal Angelo qui se trouvait devant le lit. Il était debout à côté de Tonio et tenait une arme pointée sur son père.

Mia quitta la salle de bain, le cœur battant à toute vitesse. Angelo fixait le crâne de son père sans la moindre émotion. Seigneur !

Affolée, elle se précipita vers lui et retira le

revolver de ses petites mains. Il n'essaya pas de l'en empêcher. La jeune femme reconnut le pistolet muni d'un silencieux. C'était celui de Tonio. Celui qu'il avait posé sur le bar tout à l'heure.

— Il ne te fera plus jamais mal.

Elle jeta un coup d'œil sur le lit. Tonio était allongé sur le dos, les paupières fermées, l'air encore satisfait. Son front comportait un impact de balle. Un petit trou bien rond. Un petit trou qui la fascinait tout autant qu'il l'horrifiait. Un petit trou qui lui insufflait une bouffée de joie. Le sang coulait dans les cheveux de Tonio, s'étendait tout autour de sa tête, imbibant la taie d'oreiller et les draps.

Oh mon Dieu ! Angelo avait tué son propre père, par sa faute. Son fils de cinq ans était devenu

un assassin à cause d'elle !

Tonio était décédé ! L'héritier d'un des plus puissants trafiquants était mort. Que se passerait-il quand son corps serait découvert ? Lorsqu'ils comprendraient que ce n'était pas une attaque ennemie ou un règlement de compte ?

— Mon ange, écoute maman, lança Mia en retrouvant son sang-froid. Retourne dans ta chambre et habille-toi, d'accord ?

— Pourquoi ? On a plus besoin de partir maintenant.

— On ne peut pas rester ici.

— On va avoir une nouvelle maison ?

— Oui, c’est ça. Tu te souviens du grand voyage dont je t’ai parlé ?

— Pour aller voir tante Julie ?

— Oui. Pour aller voir tante Julie. Alors il faut se dépêcher si on ne veut pas rater l’avion.

— Je peux emporter monsieur Ours avec moi ?

— Bien sûr. File, maintenant. Habille-toi et ne fais pas de bruit.

Quand Angelo quitta la chambre, elle nettoya l’arme pour enlever les empreintes de son fils, retira le silencieux et rangea tout dans le tiroir de la table de nuit. Avec un peu de chance, ils ne feraient pas tout de suite le lien.

Mia jeta un dernier regard à son mari, s'attendant presque à ce qu'il ouvre les yeux et éclate de rire avant de la traiter de tous les noms. Avant de se moquer.

Elle poussa sur son bras, mais rien ne se passa. Ses paupières restèrent closes.

— Sale enfoiré !

Mia recula, tourna les talons et se précipita à la salle de bain pour remettre ses vêtements.

Rosa était la seule présente dans l'appartement. Il fallait partir avant qu'elle ne donne l'alerte.

Mia espérait que la voiture n'avait pas été vidée. Tous ses papiers se trouvaient à l'intérieur, avec le petit bagage qu'elle avait réussi à emporter.

Chapitre 1

Deux ans plus tard. Los Angeles

— Alors, c'est ici qu'elle se cache ?

— Elle a aménagé il y a six mois. D'après les voisins, elle est plutôt discrète.

— Son fils est avec elle ?

— Oui.

— Petit ami ? Amant ? Mari ?

— Non. Personne ne lui connaît de relation. Elle

bosse comme serveuse dans un restaurant et mène une vie très solitaire. Elle ne sort pas et n'a qu'une seule copine. Une certaine Emma, qui travaille avec elle. Sa demi-sœur vit à New York, elles se voient très peu, mais elles s'appellent régulièrement.

— Quand je pense qu'il nous a fallu tout ce temps pour la trouver alors qu'elle se planquait sous notre nez !

— Tu veux que je m'en occupe ?

— Non. Je vais le faire, je l'ai promis à mon oncle sur son lit de mort.

Salvatore passa la main dans ses cheveux bruns. Tuer ne lui posait aucun problème. Mais liquider

une femme ? Certes, elle le méritait après tout, on ne trahit pas la famille, mais tout de même. Quelle idiote d'être venue s'installer dans son secteur ! S'était-elle crue en sécurité ? Cela paraissait invraisemblable. Sauf si ce n'était pas un hasard. Était-elle en mission ? Avait-elle pour ordre de s'infiltrer ? Pourquoi avoir choisi cette ville autrement ? Elle savait forcément dans quoi elle avait mis les pieds. Mais pourquoi impliquer son fils ? Pour l'utiliser ?

Deux ans plus tôt, elle avait tué son époux de sang-froid, volé des dossiers importants et de l'argent avant de disparaître.

Elle avait obligatoirement des complices. Qui l'avait aidée à quitter le pays ? Pour qui avait-elle trahi la famille ? Un amant ? Un ennemi ? Ses

parents ? En tout cas, c'était bien joué.

Salvatore avait croisé Mia qu'une seule fois, le jour de son mariage. Il se souvenait de son regard apeuré, de ses traits juvéniles. Il n'avait pas compris que son cousin puisse épouser une adolescente et encore moins qu'un père puisse sacrifier son enfant de la sorte. Ce dernier avait passé un accord avec Tonio. En échange de Mia, son futur gendre remettait le compteur de ses dettes à zéro. Tout le monde paraissait ravi de cet arrangement, et après tout ce n'était pas son problème. Il avait donc gardé ses réflexions pour lui. Et puis la fille avait semblé sous le charme de Tonio. Était-ce une façade ? Jouait-elle déjà un rôle ? Si oui, alors c'était une sacrée manipulatrice !

Et maintenant, c'était à lui de nettoyer tout ce

bordel. Dire qu'il avait accepté de venir vivre ici pour s'éloigner du clan. Les Di Marco avaient décidé d'étendre leur trafic hors de la France, il y a six ans et Salvatore avait profité de cette aubaine pour prendre ses distances. Cependant, il restait lié à sa famille et c'est la raison pour laquelle il avait été obligé de promettre à son oncle de retrouver Mia et de lui faire payer le meurtre de Tonio. Quelle poisse !

Salvatore sortit de sa voiture et fit signe à ses hommes de le suivre.

L'immeuble, haut de trois étages, se trouvait dans un quartier plutôt pauvre. Les quelques passants qu'ils croisèrent s'écartèrent à toute

vitesse en les voyant. Il faut dire qu'ils ressemblaient tout à fait à ce qu'ils étaient : des tueurs.

L'appartement était situé au premier. Ils longèrent le couloir jusqu'au bout et s'arrêtèrent devant la porte. D'après James, qui la surveillait depuis une semaine, Mia avait fini son service deux heures plus tôt et était rentrée directement chez elle. À cette heure-ci, son fils devait dormir depuis belle lurette.

Pas un son ne provenait de l'intérieur. Aucune lumière ne filtrait.

Sans bruit, James s'empara de ses outils et fit sauter le verrou avec une facilité déconcertante.

Ils pénétrèrent dans le logement et se dirigèrent dans le noir en fouillant chaque pièce, ce qui n'était pas très compliqué vu sa taille.

Pourquoi habitait-elle dans un tel taudis alors qu'elle avait volé plusieurs millions d'euros ? Avec l'argent, elle aurait pu vivre comme une princesse jusqu'à la fin de ses jours. Cela ne collait pas avec l'image de la mante religieuse dont on lui avait dressé le portrait. D'après les employés de Tonio, Mia était une garce capricieuse, qui se vautrait dans le luxe et trompait son mari dès que l'occasion se présentait.

Un de ces hommes attira son attention en pointant l'index vers une pièce.

Salvatore avança sans bruit et s'arrêta net.

Mia était couchée sur le ventre, la tête tournée sur le côté. Sa longue chevelure châtaine s'étalait sur l'oreiller, tandis que quelques mèches lui barraient le visage. Les volets, qui n'étaient pas fermés, laissaient entrevoir les lumières provenant de l'extérieur.

Salvatore sortit son Glock et traversa la pièce. I posa le canon sur la tempe de la jeune femme et appuya jusqu'à ce qu'elle se réveille.

Ses yeux clignèrent plusieurs fois, puis son minois blêmit lorsqu'elle prit conscience de la situation.

— Buona sera, Mia.

Elle se redressa d'un bond en tirant les draps

pour se couvrir jusqu'aux épaules. Ses prunelles vertes fixèrent chacun des hommes avant de revenir sur Salvatore.

— Ne faites pas de mal à mon fils, supplia-t-elle, d'une voix tremblante. S'il vous plaît.

— Tu sais qui je suis ?

Mia secoua la tête. Non, elle n'en avait pas la moindre idée. Mais était-ce important ? Ils étaient là pour la tuer, c'est tout ce qui comptait. Pendant deux ans, elle avait vécu libre. Pendant deux ans, elle avait été heureuse. Mais au fond, elle avait toujours eu la conviction que ce jour arriverait tôt ou tard. Elle aurait aimé avoir plus de temps avec

son fils. Construire suffisamment de bons souvenirs pour effacer les mauvais. Angelo ! Il n'avait plus de père, et à présent il allait perdre sa mère. À sept ans à peine, il avait vécu plus d'une vie entière de souffrance.

— Tu connais tout de même la raison de ma présence, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Bien ! Avant d'en finir, j'ai quelques questions à te poser.

Quel gâchis pensa Salvatore en la regardant ! La jeune adolescente s'était transformée en une superbe femme. D'un mouvement de tête, il ordonna à ses hommes de sortir.

— Lève-toi.

Mia n'hésita pas une seconde. Elle recula vers le côté opposé du lit pour mettre de la distance entre eux et se redressa.

L'inconnu lui semblait familier. Il était grand, plutôt baraqué. Mais moins que les autres types. Ses yeux étaient bruns, ses cheveux presque noirs et sa peau halée. Elle fouilla sa mémoire en vain.

— Pour qui bosses-tu ?

— Je suis serveuse d…

— Non ! pas ce boulot ! Qui t'a payé pour tuer Tonio et à qui as-tu donné les dossiers que tu as volés ?

— Qu… Quoi ? Quels dossiers ? Je n'ai rien volé.

— Ne me prends pas pour un con. Écoute, torturer les femmes, ce n'est pas mon truc, alors répond à mes questions et je te promets une mort rapide.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez. Je vous le jure !

Salvatore devait admettre qu'elle était une bonne actrice. Elle paraissait si innocente, si fragile. Hélas pour elle, il avait enquêté sur son compte. Il avait interrogé les employés de son cousin et savait donc à quel point tout était faux chez elle.

Sans la quitter du regard, il contourna le lit pour

la rejoindre. La jeune femme blêmit davantage. Ses mains tremblaient, ses jambes semblaient sur le point de lâcher. Pourtant elle ne bougeait pas, ne tentait pas de fuir, ne criait pas. Elle avait accepté son sort et pour une raison inconnue, cette idée l'agaçait. Après tout ce qu'il avait entendu d'elle, il s'était attendu à se retrouver en face d'une guerrière sans cœur et prête à tout. Or, là, elle semblait sur le point de s'évanouir de frayeur. Mais peut-être était-ce un piège ? Avec son visage angélique, ses traits fins et son petit gabarit, elle semblait inoffensive. Mais la vérité, c'est qu'elle n'était rien de tout cela. C'était une garce, une tueuse.

— Promettez de ne pas faire de mal à mon fils, supplia-t-elle les larmes aux yeux.

— Angelo fait partie de la famille. Non seulement il ne risque rien, mais je l'élèverai comme mon propre enfant. Maintenant, accouche Mia. Ne m'oblige pas à utiliser la manière forte.

— J… je n'ai rien volé.

— Je vois.

Mia déglutit. De quoi parlait-il ? Elle n'y comprenait rien ! Des dossiers ? Quels dossiers ? Tonio traitait ses affaires dans son bureau et le fermait à clé. Elle n'y avait jamais mis les pieds et ne savait rien. Après avoir envoyé Angelo dans sa chambre, elle s'était habillée, avait pris un peu d'argent dans le porte-feuille de son mari et avait quitté l'appartement. Elle s'était enfuie en voiture, pour aller directement à l'aéroport où sa demi-sœur

avait réservé deux places un peu plus tôt. Une fois à New York, elle s'était terrée jusqu'à ce que ses blessures soient guéries. Son poignet en gardait des séquelles. L'os, mal ressoudé, avait rendu son bras faible. Heureusement qu'elle était gauchère.

Une violente douleur au bas ventre lui bloqua le souffle. Mia se mordit l'intérieur de la joue pour ne pas crier. L'homme venait de la frapper ! Des souvenirs de Tonio remontèrent à la surface. L'ancienne peur, qu'elle avait cru pouvoir oublier l'étreignit de nouveau.

Deux mains lui prirent son visage en coupe pour lui redresser la tête.

— Donne-moi un nom, Mia. Un seul nom et j'arrête. Est-ce que ce sont les Russes ? Est-ce

qu'ils t'ont fait du chantage pour t'obliger à tuer ton mari ? Est-ce que c'est à eux que tu as remis les dossiers ?

La voix de l'inconnu était grave, profonde et chaleureuse à la fois. Avec douceur, il essuya les larmes, caressant la peau de ses joues avec ses pouces. Il approcha encore, collant son corps contre le sien.

— Donne-moi un nom, murmura-t-il au creux de son oreille, tandis que ses mains glissaient sur sa gorge.

Un sanglot de terreur lui échappa. Elle pouvait supporter les coups ou la mort. Mais s'il décidait de la violer…

— Patron, on a un problème !

Salvatore s'écarta de Mia et secoua la tête. Bordel ! Mais qu'est-ce qui lui prenait ? Il étai censé la faire parler avant de la buter, pas plonger son nez dans sa chevelure pour s'enivrer de son parfum. Il était à deux doigts de l'embrasser. Cette femme était une sorcière ! Un vrai danger. Elle n'avait pas eu besoin de jouer de ses charmes pour l'ensorceler. Quel idiot !

— Quoi ? demanda-t-il, excédé contre lui-même.

— Le gosse est réveillé.

Mia le poussa de toutes ses forces et se

précipita dans le salon avant qu'il puisse la rattraper. Lorsqu'il la rejoignit, elle se tenait devant l'enfant, prête à attaquer.

Se rendait-elle compte à quel point elle était belle ?

Vêtue d'un t-shirt moulant et d'un short minuscule, elle offrait un spectacle époustouflant. Petite, mince, avec des formes là où il faut. Ses grands yeux verts étaient menaçants, ses joues rougies. Son souffle saccadé relevait sa poitrine par à-coups. Le regard de Salvatore s'attarda sur ses jambes dénudées. Les sourcils froncés, il compta cinq cicatrices. Trois ressemblaient à des entailles réalisées au couteau, deux à des brûlures de cigarettes. Quelqu'un l'avait-il torturé ?

— Angelo, dit-elle d'une voix douce sans cesser de les surveiller, retourne dans ta chambre.

— Non ! Je ne les laisserai pas te faire du mal ! Je vais tous l…

— S'il te plaît, coupa-t-elle. Ce sont des amis, je n'ai rien à craindre, n'est-ce pas ?

Salvatore croisa les bras sur son thorax et hocha la tête, mais le gosse le fusilla du regard et tenta de passer devant sa mère.

— J'ai déjà tué, dit-il en bombant le torse.

— Ne l'écoutez pas, c'est juste un enfant.

Le teint livide, Mia plaça une main derrière elle et poussa son fils vers la chambre tout en reculant.

— Et tu as tué qui, petit ?

— Personne ! rétorqua Mia affolée. Je vais répondre à vos questions, mais laissez-le tranquille. Vous avez promis !

Jamais elle n'avait eu aussi peur de sa vie ! Elle était prête à raconter n'importe quoi, à avouer tout ce qu'ils voudraient, du moment où Angelo était en sécurité. Que lui feraient-ils s'ils apprenaient la vérité ? Tonio avait été un des plus puissants membres de la mafia. Le fils unique du parrain. Il était donc impossible qu'ils laissent le meurtrier vivant. Sa vie à elle ne valait plus grand-chose, mais elle devait protéger Angelo. Ne permettre aucun doute sur sa culpabilité.

Angelo entra dans la chambre, elle referma la

porte et la bloqua, ignorant ses hurlements.

— Il ne faut pas croire ce qu'il raconte. Angelo n'a tué personne, il a trop d'imagination. J'ai été payé par les Russes, dit-elle à toute vitesse. Ils voulaient que je vole des trucs, alors je suis allée dans le bureau de Tonio, mais il m'a surprise alors je fouillais dans ses papiers.

— Tonio a été buté pendant son sommeil.

— J… je… Je l'ai séduit, puis j'ai attendu qu'il dorme et je l'ai assassiné avec son arme.

Elle mentait ! Il en avait la certitude. Ces propos ne collaient pas. Si Tonio l'avait surprise, comme elle le prétendait, jamais il ne se serait laissé

amadouer. Son cousin avait été la pire des enflures. Salvatore l'avait vu à l'œuvre. Ce qu'elle racontait n'était pas logique, autrement c'est son corps qui aurait été retrouvé et non celui de Tonio.

— Très bien. Qui était ce Russe, Vladimir ?

— Oui, c'est lui.

— Est-ce qu'il était ton amant ? Est-ce que tu as agi par amour ?

— Oui, répondit-elle en baissant les yeux.

Cette fois, il avait la preuve qu'elle mentait. Vladimir, leur chef avait fêté ses quatre-vingt-huit ans. Ses trois enfants étaient morts et son seul descendant mâle était Andrei, son petit fils. Mais il n'aurait jamais eu d'aventure avec elle, pour la

simple et bonne raison qu'il était homosexuel.

— C'est tout ce que je voulais savoir. Maintenant, approche.

Mia hésita quelques secondes avant d'obéir. À l'intérieur de la chambre, les hurlements s'étaient calmés. Elle lâcha la poignée et avança lentement vers son bourreau en se répétant que tout était terminé. Angelo serait en sécurité. Il grandirait. Il aurait une belle vie. Sans elle. Peut-être valait-il mieux. Au fond, elle n'avait pas été une bonne mère. Elle n'avait pas su le protéger.

Mia s'arrêta devant lui et fixa ses prunelles brunes.

— Est-ce que je peux connaître votre nom,

avant de…

— Salvatore. Salvatore Di Marco. Je suis le cousin de Tonio.

Voilà pourquoi il lui semblait familier ! À présent, elle se souvenait de lui. Il était présent à son mariage. À l'époque, ses cheveux étaient beaucoup plus longs, son corps moins musclé.

— Merci. Prenez soin de lui, d'accord ? C'est un enfant adorable.

Salvatore souleva une mèche de cheveux et la fit passer derrière l'oreille de Mia qui tressaillit violemment. Elle se sacrifiait. Pourquoi ? Qu voulait-elle sauver ? D'après James, elle n'avait aucun amant et n'appelait personne en dehors de

sa demi-sœur. Seul son fils semblait compter à ses yeux.

Angelo ! Celui-là même, qui s'était vanté d'avoir déjà tué. Bordel de merde ! Est-ce que c'était lu l'assassin ? Il avait cinq ans au moment de la mort de Tonio. Comment était-ce possible ? C'était de la folie pure ! Et dans ce cas, où étaient passés les dossiers et l'argent ? Les avait-elle volés pour détourner les soupçons ? Plus il réfléchissait et plus cette histoire semblait compliquée. Avant de faire quoi que ce soit, il devait avoir le fin mot, mais pas ici. Les voisins avaient sûrement entendu les cris du gosse et peut-être même appelé les flics.

Il fit signe à James qui sortit aussitôt une seringue de sa poche. Il avait bien fait d'être prévoyant. Ne sachant pas à quoi s'attendre, il avait emporté de

quoi endormir son petit cousin. La dose était trop faible pour elle, mais elle serait dans les vapes, le temps de l'amener ailleurs.

James, placé derrière Mia, s'approcha sans bruit et planta l'aiguille dans la nuque de la jeune femme. Elle bondit par réflexe et secoua la tête pour lutter contre les effets de la drogue. Mia chancela en tentant de s'éloigner.

Salvatore la rattrapa alors qu'elle s'écroulait.

Au même instant, la porte de la chambre claqua contre le mur. Armée d'une petite batte de baseball, Angelo rua sur lui.

— Laisse ma maman tranquille !

Salvatore évita un coup de peu, sidéré par le

comportement du gosse.

James vint à sa rescousse et souleva l'enfant après lui avoir retiré la batte.

— Lâche-moi ! cria-t-il en se débattant.

— Du calme ! Ta mère va bien.

Les paroles l'apaisèrent jusqu'à ce qu'il remarque le corps de Mia inerte.

— Tu l'as tué. Tu as tué ma maman !

— Non ! Elle est juste endormie. Regarde, elle respire. On va tous aller chez moi et pendant qu'elle se reposera, toi et moi parlerons un peu.

— Une discussion en hommes ?

— Oui, exactement. Tu es le chef de famille et d'après ce que je vois, tu prends bien soin de ta maman.

— Tu ne lui feras pas de mal ?

— Non.

Angelo sembla réfléchir quelques instants.

— D'accord.

— Très bien. Dans ce cas, en route.

Chapitre 2

Salvatore souleva Mia pour la sortir de la voiture. La jeune femme dormait profondément. Pas une seule fois durant le trajet, elle ne s'était réveillée.

— Je la monte dans la chambre d'amis. Va dans mon bureau avec le petit. J'arrive.

La nuit était bien avancée et Angelo semblait épuisé, mais Salvatore préférait l'interroger avant qu'il puisse parler avec sa mère. Il voulait connaître la vérité et non une histoire préparée.

Il grimpa les escaliers et traversa le couloir dans le noir.

Une fois dans la chambre d'amis, il allongea Mia sur le lit et la couvrit avant de redescendre.

Angelo était assis sur un fauteuil, le dos bien droit, les mains posées sur les genoux. Il y avait quelque chose d'étrange en lui. Peut-être son regard d'un bleu glacial ou l'expression de son visage qui paraissaient bien trop sévères pour un enfant de cet âge.

Salvatore s'installa derrière son bureau tandis que James restait en retrait.

— Il est très tard alors, ne perdons pas de temps. Tout à l'heure, tu as dit que tu avais déjà tué quelqu'un. Est-ce qu'il s'agissait de ton père ?

— Oui, répliqua Angelo sans la moindre

hésitation.

— Mais tu n'avais que cinq ans ! Comment as-tu fait ?

— J'ai entendu ma mère aller dans la salle de bain, alors je me suis levé, j'ai attrapé le pistolet sur le bar et j'ai tiré sur lui.

— Et c'est tout ? Pourquoi as-tu fait cela, Angelo ?

Le petit garçon recula dans son siège et prit le temps de réfléchir avant de répondre.

— Il le méritait.

— Pourquoi ?

— Il faisait pleurer maman et je n'aime pas quand elle pleure. Après, elle a des bleus de partout et elle ne peut plus jouer avec moi.

— Tes parents s'étaient disputés ?

— Non. Mais papa n'était pas content parce qu'on était parti, alors il l'a frappée, puis elle a crié très fort quand ils étaient dans la chambre.

Incapable de parler, Salvatore lança un regard à James. Ce dernier traversa la pièce et se baissa devant Angelo.

— Est-ce que ton père la faisait souvent pleurer ?

— Tous les jours. Et Rosa aussi. Je voulais la tuer, mais maman a pris l'arme et m'a dit d'aller

m’habiller.

— Rosa ? C’est qui ?

— Je ne sais pas. Elle habitait avec nous. Elle était toujours très méchante avec tout le monde, sauf avec papa.

— Il ne la faisait pas pleurer ? demanda Salvatore.

— Non. Pas elle.

— Tu l’as assassiné pour défendre ta mère ?

— Oui, répondit Angelo après une longue hésitation.

— D’accord. Et après, que s’est-il passé ?

— On s’est habillé et on est parti pour aller vivre avec tante Julie.

— Est-ce que tu te souviens si ta maman a pris quelque chose à ton père ?

— De l’argent, dans sa veste.

— C’est tout ? Elle n’est pas rentrée dans son bureau ?

— Non, elle n’avait pas le droit.

— Dernière question. Est-ce que quelqu’un t’a demandé de raconter cette histoire ?

— Non ! s’écria Angelo en se redressant. C’est vrai ! Il dormait, j’ai levé le pistolet et j’ai tiré sur sa tête pour qu’il arrête de sourire. Il avait un trou au

milieu du front. Il le méritait.

— Très bien, souffla Salvatore décontenancé par l'enfant qui semblait fier de lui. Viens, je vais te montrer ta chambre.

Si ce que Angelo lui avait raconté était la vérité, il était dans un sacré merdier. Le gosse n'avait pas hésité à avouer le meurtre de son père. Pire, il n'en éprouvait aucun remords.

Salvatore avait juré sur son honneur de venger la mort de Tonio, mais comment pourrait-il faire une chose pareille après avoir entendu son petit cousin ? Tonio méritait son sort. Il aurait mérité une fin bien pire.

Certes, Angelo n'avait apparemment pas assisté

aux violences et ses souvenirs s'effaçaient sûrement, mais le peu qui subsistait était effroyable.

Angelo avait tué son père pour défendre Mia. Pour qu'il cesse de la maltraiter. Comment lui en vouloir ? Comment venger la mort d'une ordure pareille ? Combien de temps avait duré son calvaire ? Que lui avait-il fait subir ? Et pourquoi personne ne l'avait-il secourue ? Les employés étaient forcément au courant, mais ils avaient fermé les yeux. Pire, ils n'avaient pas hésité à la décrire comme quelqu'un de vénal. Il se souvint des cicatrices sur les jambes de la jeune femme et serra les poings de rage. Putain ! Si son cousin était encore vivant, il l'aurait tué de ses propres mains ! Un homme était censé prendre soin des siens. Ne pas les faire souffrir en les torturant. Tonio avait

manqué à tous ses devoirs d'époux. Pire, il avait sali l'honneur de la famille.

— Alors ? demanda James quand il revint dans le bureau.

— C'est la merde.

— C'est ce que j'ai cru comprendre. Que vas-tu faire ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Si je les laisse repartir, d'autres les trouveront et feront le travail. Vicente a mis un contrat sur la tête de Mia. Elle est foutue.

— Dans ce cas, garde là ici. Si elle est sous ta protection, cela m'étonnerait qu'ils osent l'attaquer.

— Tu plaisantes ? Et que fais-tu de ma parole donnée ? Quelqu'un doit payer pour la mort de Tonio. Que suis-je censé faire ? Abattre un gosse ? Sa mère innocente ?

James haussa les épaules.

— Ton oncle est mort, qu'est-ce qu'il en saura si tu ne la tues pas ? Et Lorenzo s'en fout royalement, il n'a jamais aimé Tonio. Ce n'était pas un secret. Le môme lui a rendu service, sans ça aujourd'hui il serait le sous-fifre de son frère et non le parrain. J'ai entendu comme toi ce que le gosse a raconté et elle a le droit d'être heureuse, tu ne penses pas ? Elle mérite de se sentir enfin en sécurité.

— Tu étais prêt à la tuer à ma place il y a moins

de deux heures.

— C’est vrai et je le ferais si tu me le demandais, mais je l’aime bien. N’oublie pas que je l’ai suivie, surveillée continuellement. Si tu refuses, alors laisse-moi l’aider. J’ai de la famille à Cuba, je peux l’y envoyer avec de l’argent, en attendant une meilleure solution.

— J’ai besoin de faire le vide avant de prendre une décision. Le meurtre remonte à deux ans, tu ne trouves pas étrange qu’il s’en souvienne aussi bien ?

— C’est vrai qu’on oublie beaucoup de choses à cet âge, mais là, il y a de quoi marquer à vie. Tu crois qu’il ment ?

— Non. Mais je ne sais pas quoi penser de lui. C'est un gosse et pourtant… Laisse tomber. Rentre chez toi James, on verra ça demain.

— À vos ordres, patron ! ricana-t-il.

James avait un sixième sens pour lire à travers les gens. Et s'il se portait garant de la sorte pour Mia, alors c'est qu'elle en valait vraiment la peine. Ils étaient amis depuis toujours et James n'avait pas hésité à le suivre ici. Il était le seul en qui il avait confiance. Comme lui, James était d'un nature méfiant et pas du genre à se laisser embobiner par une nana. Pourtant, Mia semblait avoir éveillé son instinct protecteur. Était-il sous son charme ? L'idée était franchement déplaisante sans qu'il

comprenne ce qui le dérangeait. Après tout, ce n'était qu'une femme parmi tant d'autres et avec le bagage qu'elle se traînait, mieux valait garder ses distances. En même temps, la ramener chez elle, c'était la condamner. Quant à Angelo, il était de la famille, il protégerait son secret, il lui devait bien cela. Pauvre gosse ! Sept ans à peine et déjà une lourde expérience. Il n'osait imaginer ce qui devait passer dans sa tête. Plus il grandirait et plus il prendrait conscience de ce qu'il avait fait.

Salvatore quitta son bureau. Il avait besoin de sommeil. La nuit avait été longue.

Il se dirigeait vers sa chambre quand son regard fut attiré par une porte située juste avant la sienne.

Il sortit une clé de sa poche et déverrouilla la serrure.

Mia était endormie. Ses sourcils étaient froncés, sa mâchoire serrée comme si elle était en train de faire un mauvais rêve. Incapable de se retenir, il lui caressa les cheveux et le visage. Le geste sembla l'apaiser. Son corps se détendit lentement.

Elle avait l'air si jeune ! Comment avait-il pu la traiter de la sorte ? Ce n'était qu'une gosse quand elle l'avait épousé et malgré les années, ses traits gardaient une part de cette innocence.

— Plus personne ne te fera de mal, murmura-t-il avant de partir.

Lorsqu'il se rendit dans la cuisine le lendemain matin, sa mère était déjà attablée devant son petit déjeuner.

— Ciao, mamma. Come stai ?

— Bene, bene. Et toi, mon fils, comment vas-tu ? Tu sembles fatigué.

— Je n'ai pas beaucoup dormi. Dis-moi, que sais-tu à propos de Mia ?

— L'épouse de Tonio ? demanda-t-elle en évitant son regard. Pas grand-chose. Je ne l'ai vue que deux ou trois fois.

— C'est tout ? Il y avait pourtant de nombreux repas de famille, ce ne sont pas les occasions qui manquaient.

— Elle ne venait jamais. Pourquoi ces questions ?

— Je t'expliquerai tout après. Comment se comportait Tonio avec elle ? As-tu remarqué quoi que ce soit ?

Sa mère devint livide.

— Pourquoi ressasser le passé ? Tonio est mort.

— C'est important. Dis-moi tout ce que tu sais.

— Très bien. Ton père allait souvent chez ton cousin pour le boulot, mais il ne la voyait jamais. Nous étions persuadés qu'elle ne nous aimait pas, alors on ne faisait plus attention à ses absences. Un matin, après une réunion, il s'est aperçu qu'il avait

oublié son portefeuille. Il a fait demi-tour et quand les portes de l'ascenseur se sont ouvertes, il est tombé nez à nez avec Mia. Elle a poussé un hurlement de terreur avant de s'enfuir, mais il eut le temps d'observer son visage. Couvert d'ecchymoses. Ton père a cru qu'elle avait été victime d'une agression. Il est allé voir Tonio dans son bureau pour lui dire qu'il était prêt à faire tout ce qu'il pouvait pour retrouver les responsables et leur faire payer, mais Tonio a balayé sa proposition d'un geste de la main.

— Et ensuite ? Que s'est-il passé ?

— Tu connais ton père, il a insisté alors Tonio s'est énervé, avouant à demi-mot la vérité. Quand ton père a compris que c'était ton cousin qui avait mis Mia dans cet état, il s'est rendu chez Vicente.

Mais ce dernier n’a rien voulu entendre. D’après lui, ce n’était pas leurs affaires et Tonio avait sûrement une bonne raison pour agir de la sorte. Mia avait… une mauvaise réputation. Ton cousin se plaignait souvent de son incompétence en tant qu’épouse, mais surtout en tant que mère. D’après ses dires, elle ne s'intéressait pas à son fils et tout ce qui lui importait c’était ses dépenses. Personne ne doutait de la parole de Tonio et puis nous ne connaissions rien de cette gamine. Bref, ton père s’est tout de même fâché et a menacé de s’en prendre à Tonio s’il osait encore la battre.

Maria essuya les larmes qui coulaient sur ses joues.

— Ce soir-là, il est allé à son poker, comme tous les mercredis et…

— Attends ! Tu es en train de dire que cela s'est passé le jour où papa est mort dans la fusillade ?

— Si.

— C'était un coup des Russes, n'est-ce pas ? C'est ce que Vicente a toujours prétendu. Ils ont riposté deux jours plus tard en représailles.

— C'est ce qu'il a raconté. Mais…

— Mais quoi ? Bordel !

Les pleurs de sa mère redoublèrent. Salvatore contourna la table pour la prendre dans ses bras.

— Je suis désolé d'avoir crié, mais je dois connaître la vérité. C'est important.

— Tout ce que je peux te dire, c'est que Vicente et Tonio ont débarqué à la maison juste avant ton arrivée pour les funérailles. Ils m'ont fait comprendre que j'avais plutôt intérêt à la fermer. J'étais terrifiée. Je venais de perdre mon mari et je savais que si je t'en parlais, cela finirait dans un bain de sang. Je ne voulais pas enterrer mon fils unique. Alors j'ai gardé mes doutes pour moi. J'ai été lâche Salvo. Ton père aurait eu honte de moi.

— Mais non ! Tu aurais dû me confier tes craintes, mais je comprends tes raisons.

— À présent, explique-moi pourquoi tu me poses ces questions.

— Tu te souviens lorsque Vicente m'a convoqué, l'année dernière ? Il venait d'apprendre

qu'il était condamné à cause de son cancer. Il voulait que je l'aide à régler ses affaires, mais ce n'est pas tout. Il m'a fait jurer sur l'honneur de retrouver Mia pour la tuer.

— Dio mio ! La pauvre enfant ! Tu ne peux pas faire une chose pareille ! Pas après tout ce qu'elle a subi.

— Je sais, mais il ne s'est pas adressé qu'à moi. Pour être sûr, il a aussi mis un contrat sur sa tête avec un million d'euros à la clé.

— Tu dois la retrouver avant eux et l'aider !

— Elle est là.

— Quoi ?

— Je l’ai ramenée à la maison cette nuit. Angelo et Mia sont ici.

— Bene ! Tu es un bon garçon.

— Et toi, tu es aveugle, dit-il en amusé.

Maria esquissa un sourire. Elle tapota affectueusement la joue de son fils et s’écarta en regardant au fond de la pièce.

— Oh ! Mais qui est ce grand gaillard ?

Salvatore se retourna et découvrit Angelo devant l’entrée de la cuisine. Il les observait d’un air perplexe et semblait hésiter à bouger.

— Tu as faim ? reprit Maria.

— Oui madame.

— Madame ? Il n'y a pas de madame ici ! Je m'appelle Maria. Installe-toi. Je vais te préparer de délicieux pancakes que tu pourras manger avec de la confiture ou du chocolat.

— Où est ma mère ?

— Elle dort.

Le garçon fronça les sourcils avant de fusiller Salvatore du regard.

— Elle est toujours levée avant moi. Je veux la voir !

— Prends d'abord ton petit déjeuner, tenta Maria. Les mamans ont parfois besoin de repos.

Quand tu auras fini, nous monterons ensemble.

— D’accord.

Chapitre 3

Seigneur ! Ce qu'elle avait mal au crâne ! Et c'était quoi ce goût atroce dans sa bouche ? Était-elle en train de couver quelque chose ? Une sorte de grippe ? De la bile lui monta à la gorge. Cela ressemblait presque à une gueule de bois, sauf qu'elle ne buvait jamais, alors c'était impossible. Une fois lui avait suffi. Mia, poussée par ses amies, avait fêté ses quinze ans à la tequila. Si les souvenirs de la soirée restaient flous, il en allait autrement pour le réveil. Elle avait une telle gueule de bois, que cela avait suffi à la vacciner à vie. Et même sans cela, jamais elle ne serait soûlée alors que son fils était sous sa responsabilité. Elle avait vu trop souvent les effets dévastateurs de ce poison.

La jeune femme repoussa l'énorme couette qui lui tenait chaud et se tourna pour s'allonger sur le ventre. Une couette ? Depuis quand en avait-elle une ? Les souvenirs de la veille affluèrent d'un seul coup : Salvatore la menaçant avec une arme, lui donnant un coup de poing dans le ventre. La peur, le désespoir, l'acceptation. Elle avait cru que sa dernière heure était arrivée et pourtant…

Mia ouvrit les yeux et ravala un gémissement de douleur. Angelo ! Oh mon Dieu ! Où était son fils ? Et que faisait-elle dans cette chambre qui n'était pas la sienne ? Se demanda-t-elle en balayant la pièce du regard. Pourquoi était-elle encore en vie ? comptait-il la ramener en France pour la livrer au père de Tonio ? Cela n'avait aucun sens, Salvatore lui avait dit qu'il était là pour la tuer et qu'ensuite il

élèverait Angelo. Alors que faisait-elle ici ?

Une pile de linge était soigneusement pliée au bout du lit. Les vêtements lui appartenaient. Mia enfila son jeans par-dessus le short qui lui servait de pyjama. Elle était sur le point de passer le t-shirt au-dessus de sa tête, lorsque la porte s'ouvrit.

— Maman ! cria Angelo en se jetant dans ses bras.

À ses côtés se tenait une femme qu'elle reconnut sans difficulté. Elle ne l'avait que deux ou trois fois, mais elle avait paru si gentille, que Mia n'avait pas oublié son visage chaleureux, son fort accent italien et ses grands yeux rieurs. Elle était donc de retour en France ? Elle se souvenait d'avoir été piquée avec une seringue. L'avaient-ils ensuite mise

directement dans un avion ? Et dans ce cas, pourquoi n'était-elle pas chez Vicente ?

– Buongiorno Mia. Ravie de te revoir.

— Bonjour, Madame Di Marco.

La jeune femme serra son fils en enfouissant le nez dans ses cheveux. Les larmes lui montèrent aux yeux. Hier soir, elle avait vraiment cru qu'elle ne le reverrait plus jamais. Son petit ange. Le seul amour de sa vie.

— Aïe ! Tu me fais mal, maman.

— Désolée. Tu m'as tellement manqué !

Le garçon lui lança un regard étrange. Sans doute la pensait-il folle. Mia le relâcha, pour

s'intéresser de nouveau à la femme qui était restée en retrait.

— Où sommes-nous ? demanda-t-elle d'une voix incertaine.

— Chez Salvatore, mon fils.

— En France ?

— Non. Ma pauvre petite, tu sembles toute chamboulée, mais tu n'as plus rien à craindre. Vous êtes à l'abri et Salvatore va prendre bien soin de vous.

Cette fois, c'est Mia qui regarda madame D Marco de façon étrange. Salvatore l'avait retrouvée pour la tuer, pas pour prendre soin d'elle ! De plus en plus perdue, elle garda le silence

en se triturant les mains.

— Je te ferai visiter la maison, mais avant, il faut manger. Tu es toute maigre !

Maigre ? La jeune femme baissa les yeux sur ses cuisses. Certes, elle n'était pas grosse, mais elle avait pris onze kilos depuis la mort de Tonio. Un des jeux préférés de ce dernier consistait à l'affamer, des jours durant, histoire de lui montrer qu'il disposait sa vie et détenait de tous les pouvoirs. Tous les placards étaient verrouillés, le frigo était muni d'une ouverture contrôlée par un digicode.

Tonio avait été son seul maître, décidant de l'heure à laquelle elle devait se lever, de son emploi du temps, du moment où elle devait se laver, se

sustenter et même aller aux toilettes. Libérée, elle avait dû se réapproprier sa propre vie, prendre des résolutions et cela avait plus compliqué que prévu. Mais une fois la période d'adaptation passée, elle avait savouré chaque instant de liberté. Laisser traîner des objets dans son appartement. Manger n'importe quoi à toute heure du jour ou de la nuit. Toutes ces petites choses sans importance lui avaient donné un plaisir fou.

Durant le trajet pour aller à la cuisine, madame Di Marco lui parla de son arrivée dans le pays, de sa difficulté à apprendre une nouvelle langue.

— Heureusement, les employés de mon fils connaissent presque tous le français ou l'italien. Et

toi, comment t'en sors-tu ? Tu es là depuis longtemps ?

— Deux ans. Angelo assimile plus vite que moi. Il m'aide souvent, mais je commence à me débrouiller.

— Les enfants sont beaucoup plus dégourdis.

Elle soliloqua encore, du climat et de bien d'autres choses, mais Mia ne l'écoutait que d'une oreille, trop occupée à surveiller Angelo qui courrait partout.

— Mais d'où vient tout ce vacarme ? gronda une voix.

D'instinct, Mia se précipita vers Angelo et le fit passer derrière elle pour le protéger. Tonio n'avait

jamais levé la main sur lui, mais il ne supportait pas le moindre bruit. Si Angelo en faisait en jouant, c'est Mia qui recevait les coups.

— C'est de ma faute, répondit-elle en relevant le menton.

— Il va falloir t'y habituer. Il y a enfin un peu d'animation ici ! ricana Maria.

Salvatore poussa un soupir exagéré.

— Vaincu dans ma propre maison.

— Povero ragazzo !

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Angelo intrigué.

— Pauvre garçon. C’est de l’italien, la langue de ta famille. Tu n’as pas compris ?

— Je n’ai pas appris.

— Comment est-ce possible ? lança Maria outrée.

— Tonio n’avait pas le temps, répondit Mia, mal à l’aise.

— Dio mio ! Si ce n’est pas triste ! Salvo, ce petit doit connaître l’italien. Et toi, Mia, tu ne le parles pas ?

— Non, Madame, mes parents sont d’origine française et je faisais de l’espagnol au collège.

— Il faut y remédier, toi aussi tu es une Di

Marco.

Mia blêmit à ce rappel. Non, elle n'était pas une membre de la famille, seulement un bien avec moins de valeur qu'un animal. Et à présent, elle ne savait même pas ce qu'elle allait devenir. Ce qu'ils attendaient d'elle.

— Bon, j'ai du travail, alors j'y retourne. Ah ! Mia, viens dans mon bureau quand tu auras fini de manger.

— Laisse-la donc tranquille ! Tu auras tout le temps de lui parler plus tard. Et puis, j'ai déjà prévu de lui faire visiter les lieux.

— Mamma !

Sans lui prêter attention, elle tourna les talons et

invita Mia à la suivre.

La jeune femme obtempéra sur-le-champ. Elle s'empara de la main d'Angelo pour l'empêcher de courir et marcha derrière Maria qui avait repris son monologue.

La maison était immense et comportait de nombreuses pièces. Le rez-de-chaussée était composé d'un hall d'entrée, d'une cuisine avec celliers, d'un salon, d'une salle à manger, d'un bureau dont elle ne tenait pas particulièrement à voir l'intérieur et d'une bibliothèque. Le premier, quant à lui, comprenait plusieurs chambres, une grande salle de bain et des toilettes pour les invités. Il y avait également une sorte d'atelier, avec des

rouleaux de tissu, une machine à coudre, des tas de pelotes de laine et autres matériels.

Le personnel de maison était logé au second. Ceux qui étaient arrivés de France avec leur famille habitaient dans des cabanons, un peu plus loin.

Mia avait remarqué plusieurs gardes armés à l'entrée, mais aussi à l'extérieur. La propriété ressemblait à une forteresse.

Angelo poussa de hauts cris en découvrant l'immense piscine dans le jardin.

— Je pourrais me baigner ?

— Bien sûr, répondit Maria, mais nous avons également une plage, alors tu auras le choix.

— C’est trop cool !

Mia ressentit un pincement au cœur. Avec son travail de serveuse, son salaire suffisait à peine pour payer les factures. En fuyant avec Angelo, elle l’avait privé du luxe dans lequel il avait grandi. Il n’avait jamais fait de remarque, mais il en avait souffert en silence. Elle s’en rendait compte à présent. Peut-être avait-elle été égoïste en l’amenant. Son grand-père se serait occupé de lui et il n’aurait manqué de rien.

« Oui, mais il aurait été en danger, lui souffla une petite voix. »

Quand ils finirent la visite complète, il était

presque l'heure de passer à table.

Mia accompagna Angelo dans sa nouvelle chambre. Quelques jouets avaient été apportés ainsi qu'un écran télé, une console de jeux vidéo et même un ordinateur portable.

— Salvatore a dit que c'était tout à moi, déclara-t-il d'un ton fier. On peut rester vivre ici, maman ?

— Nous avons déjà un appartement.

— Ce n'est pas pareil, répondit-il en rougissant. C'est tout petit.

— Je sais, mon ange. J'aimerais pouvoir t'offrir plus, mais pour l'instant, il faut s'en contenter. Je dois discuter avec ton cousin, on reparlera de tout

cela après. D’accord ?

L’enfant hocha la tête, puis ouvrit un tiroir pour lui montrer tous ses nouveaux gadgets.

Depuis quand avaient-ils prévu d’amener Angelo ici ? Tout semblait avoir été préparé dans la hâte. Les couleurs, le lit et les meubles étaient destinés à un adulte, mais il y avait des montagnes de jouets, des vêtements neufs de différentes tailles et même une cabane en plastique au fond de la pièce, un peu comme s’ils avaient été achetés quelques jours plus tôt.

Mia quitta la chambre d’Angelo pour aller dans la sienne. Elle n’avait pas pris de douche le matin et comptait y remédier avant de passer à table.

En ouvrant l'armoire, elle découvrit tous ses habits rangés sur les étagères. Dans la salle de bains, ses propres produits en côtoyaient d'autres. Elle souleva le capuchon d'un gel douche pour le renifler, puis le reposa à sa place.

Même si elle était terrifiée, elle devait avoir une discussion avec le chef de famille pour savoir ce qui l'attendait, car elle n'y comprenait vraiment plus rien. Étaient-ils des invités ? Des prisonniers ? Était-elle une condamnée en sursis ? Que se passerait-il si elle franchissait la porte d'entrée sans Maria ? Les gardes l'arrêteraient-ils ? Avaient-ils ordre, comme chez Tonio, de la surveiller et de ne pas hésiter à la rudoyer ? Le souvenir d'une employée particulièrement virulente remonta à la surface. Rosa, une des femmes de ménage et

amante de son mari. Ils s'affichaient devant elle en se moquant et plus d'une fois, Tonio l'avait forcée à les observer s'ébattre dans leur lit. Prise d'un haut-le-cœur, elle ferma les yeux et inspira lentement.

Elle avait à peine touché à son assiette et semblait terrifiée. Salvatore porta son verre aux lèvres sans la quitter du regard. Ses traits étaient tirés, son teint pâle. Bien plus que lorsqu'il l'avait croisée au matin. Il n'aurait pas dû écouter sa mère. La pauvre devait se poser des dizaines de questions sur son avenir. S'il n'avait pas cédé, il aurait pu la rassurer.

Salvatore avait passé des heures dans son bureau pour essayer d'en savoir plus sur la vie qu'avait menée Mia. Il avait convoqué un de ses employés qui avait travaillé quelque temps chez Tonio. Au début, il avait maintenu la version des autres, mais avec quelques menaces, il avait avoué à demi-mot certains événements dont il avait été témoin. Aucune violence physique, mais des humiliations de la part de Tonio, mais aussi du personnel. L'homme avait juré ne pas y avoir participé, mais Salvatore avait été à deux doigts de le démolir. Il avait ordonné à ce lâche de déguerpir de sa propriété sans préavis. Il était hors de question qu'il garde un pleutre pareil à son service !

— Tu ne manges pas ? demanda-t-il d'une intonation sèche.

Mia sursauta. Sa fourchette s'écrasa sur le sol.

— Je suis désolée, dit-elle, horrifiée. Je ne l'a pas fait exprès.

— Ne t'en fais pas, répondit sa mère sur le ton de la plaisanterie, cela m'arrive tout le temps. Une vraie catastrophe ambulante. N'est-ce pas Salvo ?

— Je confirme ! À tel point que je me demande parfois comment elle a réussi à ne pas me faire tomber lorsque j'étais bébé.

Les rires semblèrent détendre légèrement. Mia prit une profonde inspiration. Qu'avait-elle cru ? Qu'il allait se mettre en colère parce qu'elle avait renversé une fourchette ? Une fois de plus, il s'interrogea sur les horreurs qu'elle avait subies,

même s'il commençait à en avoir une petite idée.

L'appétit coupé, il posa sa serviette sur la table et se leva.

— Viens avec moi, Mia.

Sans un mot, elle se redressa et le suivit jusqu'à son bureau tout en gardant une certaine distance entre eux.

— J'aimerais qu'on parle de ton avenir et de celui de ton fils, dit-il en refermant la porte derrière eux. Avant de mourir, Vicente m'a tiré une promesse et…

— Il est mort ?

— Tu ne le savais pas ? Un cancer des

poumons. Bref, il voulait plus que tout venger le meurtre de Tonio et c'était la raison de ma présence chez toi, mais les derniers événements ont modifié la donne. Angelo m'a avoué la vérité.

— Non ! cria Mia, terrifiée. Il n'a rien fait. Ne vous en prenez pas à lui, par pitié.

— Ce n'est pas mon intention. Comme je te l'ai dit, les choses ont changé et vu les circonstances, j'estime que ma promesse n'a plus lieu de tenir.

Elle lui lança un regard rempli de surprise, d'espoir et de scepticisme, avant de se mettre à triturer ses doigts. Mia prit une grande inspiration. Salvatore avait remarqué qu'elle faisait souvent cela.

— Alors, on peut rentrer chez nous ? demanda-t-elle au bout d'une longue minute de silence.

— Je veux que vous vous installiez ici tous les deux.

— Sommes-nous vos prisonniers ?

— Bien sûr que non !

— Dans ce cas, je préfère retourner chez moi.

— C'est impossible Mia. Mon oncle a mis un contrat sur ta tête. J'ai décidé de ne pas venger la mort de Tonio, mais l'appât du gain a dû attirer des tueurs sans scrupule.

— Je ne veux plus rien avoir à faire avec votre famille. Si je ne suis pas prisonnière, alors je

compte partir et…

— Ils finiront par te trouver, même si tu changes de nom ou de pays. Si tu quittes cette maison, tu es foutue. Laisse-moi te protéger.

— Je n'ai besoin de personne et surtout pas d'un Di Marco, répliqua-t-elle avec hargne, en oubliant sa peur. Je monte récupérer Angelo et nous plierons bagage aussitôt.

— Très bien. Pars si tu veux, mais Angelo reste. C'est non négociable.

— C'est mon fils ! Vous n'avez aucun droit !

— Je me fiche de mes droits ! Le choix est simple Mia. Soit vous vivez ici tous les deux, soit tu te barres seule.

— Alors on réglera cela devant un tribunal !

— Il y a une autre solution, dit-il en sortant son arme qu'il plaça en évidence sur le bureau. Il est hors de question que je te laisse mettre mon petit cousin en danger. Je n'hésiterai pas à faire ce qu'il faut.

Les yeux de la jeune femme s'embuèrent de larmes. Elle posa la main gauche sur le rebord du fauteuil pour se retenir et respira lentement à plusieurs reprises.

— Je ne partirai jamais sans mon fils, murmura-t-elle d'une voix tremblante.

— Alors, considère cette maison comme la tienne.

Elle ouvrit la bouche pour parler, puis la referma. Une étincelle de colère anima ses prunelles vertes. Tonio l'avait brisée, mais pas totalement. Elle était capable de se transformer en véritable tigresse, remarqua-t-il avec joie.

— Puisque la question est réglée, reprit-il, passons au problème suivant. Où sont l'argent et les documents ?

— Je vous l'ai dit, je n'en ai pas la moindre idée. Le bureau de Tonio était verrouillé en permanence, je n'y ai jamais mis les pieds.

— Alors qui aurait pu les voler et dans quel but ? Deux ans se sont écoulés et le contenu des dossiers n'a pas été utilisé contre nous. C'est plutôt étonnant quand on sait ce qu'ils renfermaient.

— Ce n’est pas moi !

— Dans ce cas, qui avait accès à cette pièce ?

— Tonio. Et peut-être… réfléchit-elle, Rosa. Mais c’était une employée, je ne vois pas pourquoi elle les aurait pris.

— Rosa Sanchez ?

Encore cette Rosa ! Salvatore se souvenait parfaitement d’elle à présent. Il n’avait pas eu besoin d’insister pour lui délier la langue. La jeune femme avait dressé un portrait de Mia très peu flatteur. Il se rappelait également la façon dont elle l’avait regardé droit dans les yeux pour le provoquer, de la manière dont elle avait tenté d’utiliser ses charmes. Salvatore avait failli céder. Il

faut dire qu'elle avait un corps superbe, de longs cheveux noirs, de grands yeux bleus, une peau de pêche. Rosa avait-elle été la maîtresse de son cousin ? Cela paraissait plausible. Toutefois, elle n'avait pas semblé particulièrement touchée par la mort de Tonio.

Merde ! Tous étaient partis du principe que Mia était la coupable. Personne n'avait cherché plus loin. La réaction de Rosa aurait pourtant dû éveiller les soupçons. D'autant plus que c'est elle qui avait donné l'alerte. Elle également qui avait accusé Mia dès le début.

— Je suis désolé de te poser cette question, mais est-ce que Tonio entretenait une relation avec Rosa ?

— Ils couchaient ensemble, répondit Mia en rougissant.

— Comment le sais-tu ?

— Je ne tiens pas à en parler. Ils étaient amants, je vous le certifie.

— Très bien. Je vais faire quelques recherches sur elle. Si des détails te reviennent, viens m'en faire part. Tu peux disposer.

— Et pour mon travail ? J'ai déjà manqué une journée, je do…

— Ne t'inquiète pas, coupa-t-il. Ton patron a été prévenu. Il n'était pas ravi de devoir se passer de tes services, mais il n'a pas fait d'histoire.

— Se passer de mes services ?

— Tu ne peux pas y retourner Mia. Il me semble avoir été clair.

— Mais ce salaire est indispensable ! J'ai encore des factures à payer et il me faut de l'argent pour élever Angelo.

— Ce n'est pas un problème. Je vais envoyer un de mes hommes chez toi pour tout régler. Et si tu as besoin d'acheter quoi que ce soit, il suffit de le demander.

Les yeux de Mia se transformèrent en missiles. Elle était folle de rage ! Salvatore ne comprenait pas pourquoi, après tout, elle n'avait jamais bossé pendant son mariage, alors c'était un juste retour

des choses. Pourquoi vouloir s'éreinter durant des heures pour un salaire de misère ? Mia faisait partie de la famille, et les femmes Di Marco ne travaillaient pas ! Cela aurait été un déshonneur pour les hommes.

Sans un mot, elle tourna les talons et quitta le bureau.

Chapitre 4

Mia tourna pour la centième fois. Incapable de s'endormir, elle fixa le plafond tout en fulminant intérieurement. Elle avait passé la journée dans un état second, tâchant de ne pas montrer sa contrariété devant son fils. Deux ans de liberté balayée en un clin d'œil. Salvatore avait affirmé qu'elle n'était pas prisonnière, mais c'était pourtant le cas. Contrainte de vivre ici, totalement dépendante du bon vouloir du chef de famille. Certes, il lui avait laissé le choix. Mais quel choix ! Partir en abandonnant Angelo ? Hors de question !

Pourquoi sa vie rimait-elle avec enfer ? Pourquoi le sort s'acharnait-il contre elle ? Ce poids dans sa

poitrine devenait bien trop lourd à porter. Durant six ans, elle avait été obligée d'endurer son mari et à présent, c'est Salvatore qui détenait tous les pouvoirs.

Il pourrait la battre, l'affamer, abuser de son corps.

Au bord de la nausée, Mia bondit du lit et se précipita dans la salle de bain juste à temps pour vider son estomac.

Elle ne supporterait pas de vivre de nouveau tout cela, même pour Angelo. La seule idée qu'un homme pose les mains sur elle la dégouttait à un point inimaginable. Elle préférait encore mourir.

Quand elle n'eut plus rien à vomir, Mia aspergea

son visage avec de l'eau froide et se brossa les dents.

Trois heures du matin. Il y avait peu de chance qu'elle trouve le sommeil. Le bon côté des choses, c'est qu'au moins elle n'aurait pas à revivre le passé dans ses cauchemars. Ces derniers mois, ils s'étaient faits de plus en plus en plus rares, mais il lui arrivait encore de se réveiller en hurlant. De ressentir d'anciennes douleurs comme si elle venait d'être frappée ou pire, prise de force.

Sans bruit, Mia sortit de sa chambre. Le couloir était plongé dans le noir, le silence régnait dans la maison. Une main posée sur le mur pour se guider, elle marcha lentement, descendit les escaliers et se

dirigea vers la bibliothèque. Mia avait toujours adoré lire. Évidemment, Tonio lui avait interdit ce plaisir.

Elle évolua au milieu des ouvrages, contempla les titres avec envie sans oser y toucher. Comment réagirait Salvatore si elle se servait ? Les étagères étaient constituées de nombreux romans de divers genres. En français, en italien et en anglais. Il y avait aussi des encyclopédies, des livres d'histoire et même des contes pour enfants.

Émerveillée, elle fit une seconde fois le tour. Ses yeux se posèrent sur une vieille édition d'Orgueil et préjugés. C'était un de ses ouvrages préférés. Sa mère, qui avait également une passion pour la littérature, avait une bibliothèque, plus petite que celle-ci, mais tout de même bien fournie. Mia avait

découvert ce grand classique alors qu'elle n'avait que douze ans et l'avait ensuite lu une bonne dizaine de fois en rêvant du jour où elle aussi rencontrerait son Darcy.

Mia passa l'index sur la reliure pour la caresser et se pencha en fermant les yeux pour s'enivrer de l'odeur caractéristique des vieux livres.

— Tu ne dors pas ? lança une voix grave derrière elle.

La jeune femme sursauta tandis que son cœur battait à toute vitesse. Elle se retourna et aperçut Salvatore qui se tenait à moins d'un mètre. Elle recula jusqu'à ce que son dos cogne contre l'étagère.

— Je n’ai rien pris, dit-elle en espérant qu’il ne se mettrait pas en colère. J’ai seulement regardé, je vous le promets.

— Du calme, tout va bien. Tu es ici chez toi Mia. Si tu as envie de lire, tu peux le faire. Tu n’as pas besoin de mon autorisation.

Salvatore marcha jusqu’à elle, tendit le bras pour attraper un livre qu’il posa dans les mains de la jeune femme.

Mia baissa la tête, incapable de savoir ce qu’elle devait faire. Était-ce un piège ? Voulait-il tester son pouvoir ? Était-il sincère ?

— Tu peux l’amener dans ta chambre. Tu peux même en prendre plusieurs.

Il enserra son menton entre son pouce et son index pour lui faire lever le visage. Terrorisée, Mia se figea, s'attendant à recevoir un coup à tout moment, mais Salvatore se contenta de recourber le doigt en lui caressant la mâchoire. Elle tressaillit tandis que la peur se mélangeait à une autre sensation qu'elle était bien incapable de définir.

— Ne le laisse pas gagner, dit-il d'une voix légèrement rauque. Il ne peut plus t'atteindre.

La manière dont il la regarda lui fit l'effet d'une douche froide. Il était au courant ! Oh mon Dieu ! Il savait et il avait pitié d'elle. De colère, elle se dégagea brusquement et lâcha le livre avant de s'enfuir.

Les jours suivants, Mia fit tout son possible pour éviter Salvatore. Par chance, il semblait très occupé. Elle le croisa seulement aux dîners et ignora sa présence, ce qui était beaucoup plus compliqué. Salvatore n'était pas le genre de personne qu'on oublie facilement. Son physique, sa voix, son attitude, tout en lui l'interpellait. Malgré elle, ses yeux étaient attirés constamment vers lui. Dès qu'il parlait, son cœur se mettait à bondir dans sa poitrine. Salvatore était à la fois effrayant et fascinant.

Mia avait tenu deux jours avant de retourner dans la bibliothèque.

Alors qu'elle choisissait un livre, elle avait

entendu du bruit dans la pièce d'à côté, mais personne n'était venu troubler sa tranquillité et elle en avait ressenti une pointe de déception.

Certes, elle n'avait aucune confiance en Salvatore, mais jusqu'à présent, il avait respecté son espace et faisait tout pour lui faciliter son installation.

D'après Maria, il avait commandé des meubles pour la chambre d'Angelo ainsi que des jeux d'extérieur.

Son fils, quant à lui, semblait apprécier sa nouvelle vie. Il paraissait plus calme, moins sur la défensive. Il adorait Maria qui le lui rendait bien et cherchait la compagnie de Salvatore. Avait-il besoin d'une présence masculine ? Longtemps, elle

avait cru qu'ils pourraient vivre tous les deux heureux. S'était-elle trompée ?

— Maman ! Tu viens ?

Mia leva les yeux de son livre pour regarder Angelo qui jouait avec une bouée. Elle se redressa pour le rejoindre au bord de la piscine. Les pieds dans l'eau, elle s'amusa à l'éclabousser.

— Pourquoi tu ne te baignes pas ?

— Je n'ai pas de maillot. Et puis, je ne sais pas nager.

— Tu n'as jamais appris ?

— Non. Je n'ai jamais eu l'occasion.

— Je peux le faire, si tu en as envie.

Mia tourna la tête et découvrit Salvatore, à moitié nu. Une chaleur s'empara de ses joues tandis que ses yeux glissaient sur son torse. Et quel torse ! Des épaules larges, des muscles bien dessinés. Son buste formait un V parfait. Son regard suivit la ligne de poils bruns qui descendait sous l'élastique du maillot. Troublée, elle battit des cils et se concentra de nouveau sur son fils.

— C'est gentil, finit-elle par répondre, mais…

— Comme tu veux, la coupa-t-il.

Salvatore plongea tête première dans la piscine et nagea d'un bout à l'autre. Il effectua plusieurs longueurs, puis se mit à jouer avec Angelo.

Se sentant de trop, Mia retourna à son livre, étendue à plat ventre sur un drap de bain. Les minutes s'égrainèrent. Absorbée par l'histoire, elle ne prêta plus attention aux rires et aux cris, jusqu'à ce que des gouttes d'eau s'écrasent sur son bras.

Salvatore se laissa tomber à côté d'elle et ferma les yeux.

Mia tenta de se replonger dans sa lecture, mais la présence de Salvatore, si proche, la troublait. Elle avait envie de fuir. Et en même temps, elle retenait sa respiration comme si elle attendait quelque chose.

Comme s'il avait déchiffré ses pensées, il changea de position pour se mettre sur le flanc, effleurant ses jambes au passage.

— Il est bien ton livre ?

— Euh… Oui.

Salvatore leva le bras dans sa direction, instinctivement, elle rentra la tête dans les épaules, mais il se contenta de soulever une de ses mèches pour la replacer derrière son oreille.

— Tu as un beau visage, c'est dommage de le cacher en permanence.

Les doigts de Salvatore s'attardèrent sur la ligne de sa mâchoire.

— S'il vous plaît, dit-elle dans un souffle. Je déteste qu'on me touche.

Salvatore retira sa main et soupira.

— Les hommes ne sont pas tous comme lui.

— Je sais.

— Mia… J’aimerais…

— Non ! cria-t-elle en s’écartant. Si vous exigez de… de…

Mia était incapable de finir sa phrase. La crise de panique la saisit par surprise, la proximité de Salvatore était plus qu’elle ne pouvait supporter. Sa tête lui tournait, elle avait de plus en plus de difficultés à trouver de l’oxygène.

Inquiet, Salvatore s’accroupit devant elle.

— Respire doucement, Mia. Tu as mal interprété mes propos. Tu n’as rien à craindre de

ma part.

Guidée par sa voix, la jeune femme obtempéra. Elle prit une inspiration profonde, souffla lentement par la bouche, puis recommença jusqu'à ce que l'angoisse s'estompe.

— Voilà, c'est bien.

— Je suis désolée.

— Non, c'est moi qui le suis. Je suis allé trop loin, tu n'es pas encore prête. J'aimerais pouvoir te rendre tout ce qu'il t'a arraché. Je désire seulement te redonner confiance et te montrer que les contacts ne sont pas forcément synonymes de douleur.

Ces paroles étaient à la fois réconfortantes et

humiliantes. Réconfortante, parce que c'était exactement ce qu'elle avait besoin d'entendre. Humiliante, parce qu'en lui rappelant qu'il savait, elle ne pouvait s'empêcher d'avoir honte. Elle aurait tant voulu être forte. Être une guerrière. Hélas, elle n'était qu'une trouillarde. Faible. Brisée.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda Angelo en arrivant à leur hauteur.

— Petit curieux ! répondit Salvatore. Je crois que Maria a préparé des cookies tout à l'heure. Au caramel. Il paraît qu'un grand garçon de sa connaissance les adore. Tu devrais peut-être te rendre dans la cuisine pour voir s'il en reste.

— Je peux, maman ?

— Oui, allons-y ensemble, dit-elle en se relevant.

Chapitre 5

Salvatore regarda Mia se lever et partir à la suite de son fils. Il s'allongea sur le dos et ferma les yeux. À cause de lui, elle avait eu peur. Au moment où il l'avait touchée, il avait su que ce n'était pas une bonne idée, mais il avait été incapable de s'en empêcher. Quand il avait compris qu'elle faisait une crise de panique, ne pas la prendre dans ses bras avait été un supplice.

Durant cette semaine, il avait essayé de garder ses distances, mais cela devenait de plus en plus difficile. Salvatore pensait à elle en permanence. À ce qu'elle avait vécu, mais pas seulement. Il la désirait. Il voulait l'entendre rire, la rendre

heureuse. Et par-dessus tout, il souhaitait lui montrer à quel point une relation entre un homme et une femme pouvait être magnifique. Sa fragilité éveillait son instinct protecteur, sa beauté naturelle l'attirait comme un papillon.

— Cesse de froncer les sourcils comme ça, tu vas avoir des rides.

— James ! Déjà là ?

Salvatore l'avait envoyé en France pour qu'il enquête sur cette Rosa, quelques jours plus tôt. Son retour anticipé ne présageait rien de bon.

— Disons que les recherches ont été rapides, mais hélas, on ne sera pas plus avancé.

— Qu'as-tu découvert ?

— Une tombe. Rosa s'appelait en réalité Anna Lombardi. Elle a été assassinée. Ton cousin s'est fait avoir en beauté. Anna était une prostituée. Elle est arrivée en France il y a une quinzaine d'années. Elle a vécu chez ses grands-parents jusqu'à ses dix-sept ans, puis elle fait une fugue avec son petit ami. Un type plus âgé qui l'a rapidement mise sur le trottoir. Elle a fini par larguer son souteneur pour travailler dans un club privé à tendance BDSM. Je n'ai pas appris grand-chose de plus. Elle a eu plusieurs amants. Un an plus tard, elle a tout plaqué, changé de nom et s'est fait embaucher par ton cousin.

— Elle bossait forcément pour quelqu'un. Pourquoi aurait-elle volé ces dossiers en particulier ?

— C’est ce que je pense aussi, mais je n’ai rien trouvé. Aucun mouvement suspect sur son compte bancaire, aucune relation en particulier et encore moins avec des Russes ou une autre famille. Son corps a été retrouvé dans un sale état. Le rapport fait part de tortures. Plusieurs de ses doigts ont été coupés, son visage défiguré. Elle a également été violée à de nombreuses reprises, mais l’ADN n’a rien donné. Son cadavre était en partie carbonisé. Je ne veux pas m’avancer, mais je pense qu’elle a été trop gourmande ou qu’elle a essayé de doubler son boss. Peut-être a-t-elle fait du chantage aux mauvaises personnes. Les dossiers n’ont, semble-t-il, jamais été livrés au commanditaire. Ton cousin n’a pas été très vigilant en l’embauchant. D’après ses anciens employés, elle vivait carrément dans leur appartement, se conduisait comme si elle était

la maîtresse des lieux.

Salvatore grimaça de dégoût. Comment avait-i pu faire une chose pareille alors que son épouse était un vrai trésor ? Si Mia avait été à lui, il n'aurait plus jamais regardé une autre femme.

— Il faut retrouver ces dossiers. Ils ne sont plus utilisables puisque nous avons conclu les affaires, mais nous ne savons pas ce qu'ils contenaient exactement. Tonio avait la fâcheuse habitude de noter les noms de nos partenaires. Si cela tombait entre de mauvaises mains, comme des flics, cela pourrait nous porter préjudice.

— Je suis sur le coup. J'ai laissé deux hommes en qui j'ai confiance là-bas. Il faut que je te dise autre chose, mais c'est moche. J'ai retrouvé une

ancienne femme de ménage. Sonia Boulange. Elle a travaillé seulement quatre mois pour ton cousin. Elle a essayé d'aider Mia et quand Tonio s'en est aperçu, il l'a menacée. La pauvre a tellement eu peur pour sa vie, qu'elle a préféré fuir à l'autre bout de la France. Comme on s'en doutait, il frappait Mia régulièrement, mais…

— Mais quoi ?

— Putain ! Excuse-moi, mais ton cousin était un sacré taré. Il s'amusait à l'affamer. Sonia lui apportait de la nourriture en cachette. Tonio attachait Mia au lit et la laissait là pendant plusieurs jours quand il partait en voyage. Les employés avaient pour ordre de la détacher une fois par jour pour aller au petit coin et pas plus de dix minutes. Si elle tentait quoi que ce soit ou n'obéissait pas, ils

avaient le droit d'utiliser la force pour l'y contraindre.

— Où était Angelo ? A-t-il subi…

— Non. Il n'a jamais levé la main sur son fils. Enfin pas que je sache. Il le déposait chez Vicente et racontait à tout le monde que Mia était une mère incapable, qu'il ne lui faisait pas confiance. Bref, elle en a sacrément bavé, la pauvre. Je n'ose imaginer jusqu'où allait sa perversion.

Un gémissement attira leur attention. Salvatore et James se tournèrent à l'unisson. Maria se tenait à quelques mètres, les yeux remplis de larmes, une main appuyée sur la bouche pour retenir une autre plainte.

— Quel monstre ! siffla-t-elle. Il a de la chance d'être mort. J'espère qu'il brûle en enfer !

— Ne parle pas si fort, dit-il en jetant un regard inquiet à l'intérieur. Nous devons faire comme si nous ne savions rien. Mia ne le supporterait pas.

— Tu as raison. La pauvre petite n'a pas besoin de cela.

— James, allons finir cette conversation dans mon bureau.

— As-tu eu des nouvelles concernant le contrat ? demanda Salvatore, une fois qu'ils furent à l'abri des oreilles.

— Oui et ce n'est pas mieux. Il n'y a pas de date limite. L'argent a été déposé sur un compte bloqué et celui qui fournira la preuve de la mort de Mia pourra avoir le numéro.

— Et qui garde ce code ? À qui doit être donnée la preuve ?

— Bonnes questions ! Plusieurs tueurs à gages ont été contactés par ton oncle. Cinq au total. Mais leur identité est restée secrète. Impossible de savoir qui a l'intention de remplir le contrat. Et impossible de savoir exactement comment ils récupéreront leur gain. Seuls celui ou ceux qui ont accepté ont les renseignements.

— Est-ce qu'on peut espérer qu'ils se seront lassés ? Deux ans, c'est long.

— Il y a peu de chance. J'ai appris que quelqu'un avait posé des questions récemment sur Mia.

— Merde ! Si un tueur est à ses trousses, il ne tardera pas à comprendre qu'elle est ici. Je veux qu'elle soit protégée en permanence. Double les effectifs et embauche des gardes du corps. Ils devront la surveiller même lorsqu'elle va dans le jardin ou sur la plage.

— Bien. Ce serait plus prudent de l'envoyer ailleurs. Changement d'identité et…

— Non ! coupa Salvatore avec virulence. Elle reste ici.

— Putain ! Ne me dis pas que tu craques pour

elle. Après ce qu'elle a vécu, cela m'étonnerait qu'elle se laisse approcher.

— Occupe-toi de tes oignons ! Je ne craque pas pour elle. Je me sens redevable. J'ai besoin de réparer le mal qui lui a été fait.

— Seulement ça ? ricana James. Moi je pense que tu es foutu.

L'était-il ? Sans aucun doute ! Jamais aucune femme n'avait éveillé autant d'intérêt et surtout autant d'émotions. En peu de temps, elle était parvenue à se faire une place dans son cœur. Ce n'était pas de l'amour, après tout il la connaissait à peine. Cependant, il était bien incapable de définir

ce qu'il ressentait. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il ne supporterait pas de la voir partir et qu'il devait à tout prix la protéger. Salvatore passa la main dans ses cheveux. Oui, il était foutu. Carrément foutu !

Une fois seul, il retourna dans sa chambre pour se doucher. En passant devant celle de Angelo, il entendit la voix de Mia. Assise sur le lit de son fils, elle lui racontait un souvenir d'enfance. Un grand sourire ensoleillait son visage.

— Tu as vraiment fait ça ?

— Oh oui ! Et la punition en valait la peine.

Ils éclatèrent de rire. Le cœur de Salvatore fit ur double salto dans sa cage thoracique. La peur de gâcher ce moment le fit reculer. Il marcha jusqu'à

sa chambre en se promettant qu'un jour elle s'illuminerait de bonheur avec lui aussi.

Une fois dans la douche, il se masturba en pensant à Mia et à tout ce qu'il rêvait de lui faire. C'était devenu une habitude depuis qu'elle vivait sous son toit. Cette femme l'obsédait complètement. À tel point qu'il avait l'impression d'être dur en permanence.

Le sexe dans sa main, il ferma les paupières pour se représenter son visage. Il se figura Mia à genoux devant lui, ses grands yeux verts rivés aux siens pendant qu'elle le prenait dans sa bouche.

Un gémissement rauque s'échappa de sa gorge

tandis qu'il accélérait le mouvement. Les images devenaient de plus en plus crues. Il imaginait sa langue s'enroulant autour de sa queue, la douceur de ses lèvres, les petits cris qu'elle émettrait. Il se laisserait faire jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus de cette torture et ensuite il l'aiderait à se relever. Il la retournerait pour qu'elle pose ses mains contre la paroi de la douche. Il s'enfoncerait en elle d'un seul coup de rein jusqu'à la garde, s'abreuverait de ses gémissements de plaisir et la pilonnerait sans relâche jusqu'à ce qu'elle le supplie.

Salvatore explosa. Une jouissance violente. Rapide. Inédite. Les yeux toujours fermés, il s'appuya contre le carrelage pour ne pas tomber tant ses jambes tremblaient. Il lui fallut plusieurs minutes pour retrouver une respiration normale et

plusieurs autres pour que les battements de son cœur ralentissent.

Lorsqu'il sortit de la cabine, le voyant de son téléphone clignotait. Il s'en empara et jura en lisant le SMS.

« Coucou mon chéri. Juste pour te dire que je risque d'être un peu en retard, c'est la folie. »

Merde ! Il avait complètement zappé le retour de Liz. Il avait complètement oublié Liz d'ailleurs.

Il s'habilla à toute vitesse et rejoignit sa mère pour la prévenir. Maria esquissa une grimace, mais ne fit aucune réflexion. Elle était toujours polie avec elle, pourtant il n'était pas difficile à comprendre qu'elle ne l'aimait pas. Liz était une femme

moderne et indépendante. Elle travaillait comme mannequin dans une grande agence. Ils s'étaient rencontrés lors d'un gala où elle représentait une marque de bijoux de luxe, six mois plus tôt. Entre ses séances photo, ses voyages et ses affaires à lui, ils ne se voyaient pas souvent. Liz était d'une compagnie agréable, quoiqu'un peu trop superficielle à son goût. Mais au lit, c'était une vraie bombe et c'est la raison pour laquelle il restait avec elle. Leur relation n'était pas sérieuse. Aucun projet, aucune attente. Mettre un terme à cette aventure ne serait donc pas compliqué. La seule idée de coucher avec Liz lui donnait l'impression de tromper Mia. Ce qui était totalement absurde. Et vu la façon dont Mia fuyait tout contact, il y avait peu de chance pour qu'il se passe quoi que ce soit entre eux.

Égale à elle-même, Liz arriva avec plus de trois heures de retard. Maria marronna dans sa barbe, râlant sur le fait que le dîner serait immangeable. Angelo avait fini par prendre son repas tout seul dans la cuisine avant de se coucher et il avait fallu lourdement insister pour que Mia ne fasse pas la même chose.

— Mon chéri ! cria Liz en se jetant dans ses bras. Tu m'as tellement manqué !

Mal à l'aise, Salvatore déposa un baiser sur sa joue avant de s'écarter tandis que Maria se raclait la gorge pour marquer sa désapprobation.

— Maria ! Ravie de vous revoir, comment allez-

vous ?

— Madame Di Marco ! siffla-t-elle d'un ton sec. Le dîner va être froid ! Passons à table.

C'était la première fois que sa mère se montrait aussi dure avec la jeune femme. Cependant, il ne pouvait pas lui en vouloir. Pour Maria, la cuisine était sacrée, à tel point qu'en arrivant ici, elle s'était imposée face au chef qu'il avait embauché. Salvatore avait fini par le renvoyer parce que sa chère maman mettait un point d'honneur à préparer les repas pour sa famille. Seule.

Il balaya la pièce du regard et aperçut Mia qui se tenait l'écart. Elle semblait prête à prendre la fuite.

— Liz, je te présente Mia.

— Oh ! Mais tu ne m'avais pas dit qu'il y avait des invités, répondit-elle en toisant Mia de la tête aux pieds pour l'évaluer. J'ai une faim de loup ! Figure-toi que je n'ai pas mangé depuis hier soir. Dans l'avion, la nourriture était infâme ! Et tellement calorique.

Liz s'agrippa au bras de Salvatore, lui détaillant en long en large et en travers la composition du menu, le taux de glucide ou le nombre de calories.

Il perdit le fil au bout de quelques secondes, se demandant si elle avait toujours été aussi barbante, avant de se reprendre. Il était injuste avec elle. Il n'avait rien à reprocher à Liz, il était simplement sur les nerfs.

Une fois à table, elle parla longuement de son voyage, des séances photo, de l'hôtel cinq étoiles dans lequel elle avait logé.

—… Et il était là ! Florian, en personne ! Tu t'en rends compte ? Mais tu ne sais pas le meilleur ? Il a tellement aimé mes clichés qu'il veut faire de moi son égérie. Les autres mannequins étaient mortes de jalousie.

— Je n'en doute pas une seconde.

— Je suis tellement excitée par ce projet ! Mon visage sera affiché dans le monde entier, toutes les filles rêveront de me ressembler. Oh ! Quelle impolitesse, je parle, je parle… mais j'imagine, lança-t-elle en se tournant vers Mia, que vous n'y connaissez pas grand-chose en mode. Vos

vêtements sont… Classiques. Vous travaillez ?

— Je suis serveuse dans un restaurant.

— Ah ? dit-elle avec une moue de dégoût. Comme c'est… intéressant.

— Mia vit avec nous, lâcha Maria d'un ton sévère. C'est la veuve du cousin de Salvatore.

— Oh ! Un parent pauvre ! Je reconnais là le grand cœur de Salvatore. Je comprends mieux ce qu'elle fait ici. Sans vouloir être méchante Mia, vous êtes à l'opposé des femmes que Salvatore fréquente en général. Ou plutôt fréquentait jusqu'à ce qu'il trouve la perle rare. Moi !

Salvatore était à deux doigts de l'étrangler. Mais à quoi jouait-elle ? Elle était visiblement jalouse et

marquait son territoire. Cela ne rimait à rien. Leur relation n'avait rien de sérieux ! Jamais elle n'avait agi de la sorte. Un coup d'œil à Mia lui fit comprendre à quel point ces paroles l'avaient blessée. Le teint livide, elle fixait son assiette.

— Je vais chercher les lasagnes ! lança Maria d'un ton cinglant.

— Des lasagnes ? Auriez-vous autre chose ? De la salade, peut-être avec une vinaigrette allégée ? Je dois surveiller mon poids, avec mon métier, je ne peux pas me permettre de faire des écarts. Mais Mia pourra manger ma part, elle n'est pas à quelques kilos prêts, ajouta-t-elle en riant comme si elle venait de raconter une blague très drôle.

— Liz ! gronda Salvatore. Mesure tes paroles !

Pourquoi n'avait-il pas annulé ce repas ? Quelle garce ! Jamais il n'aurait cru qu'elle puisse se comporter de la sorte. Cela ne faisait que confirmer ce qu'il savait déjà, Liz et lui n'avaient aucun avenir. Elle se montrait sous un jour nouveau et il n'aimait pas du tout ce qu'il découvrait.

Maria fulminait. Elle se leva en parlant italien pour qu'il soit le seul à comprendre. Des paroles tranchantes et peu flatteuses pour « l'espèce de blondasse sans cervelle, refaite à coups de bistouri. »

— Peux-tu venir m'aider ? demanda-t-elle à Mia en se radoucissant.

— Bien sûr.

Lorsque les deux femmes disparurent, Liz se tourna vers lui sans se rendre compte de la tension qui régnait.

— Tu devrais te méfier d'elle. Je comprends qu'elle soit de ta famille, mais ce n'est pas une raison pour abuser de ta gentillesse. N'a-t-elle pas d'autres parents qui pourraient l'héberger ?

— Ce que je fais chez moi ne te regarde pas.

— Ne te fâche pas. Je dis cela pour ton bien. Je connais bien ce genre de filles, elles sont prêtes à tout pour…

— Je crois que tu devrais partir, coupa Salvatore.

— Quoi ? Mais il était prévu que je dorme ici !

J’ai chamboulé tout mon emploi du temps pour être avec toi.

— Et bien, tu n’aurais pas dû.

— C’est à cause d’elle ?

— Non ! Tu es la seule fautive. Tu débarques chez moi avec trois heures de retard, tu insultes mon invité, c’est inacceptable ! Retourne à l’hôtel, je passerai demain. De toute façon, j’ai du travail.

— Je vois ! Et bien, puisque je ne suis pas la bienvenue, je préfère partir, lança-t-elle comme si la décision venait d’elle. Dis à ta mère que j’en suis désolée.

— C’est à Mia que tu dois des excuses.

— Quelles excuses ? Je n'ai rien fait. Tu es naï si tu penses qu'elle ne va pas profiter de ton argent.

Salvatore se redressa vivement. Sa chaise tomba à la renverse dans un bruit fracassant. Il passa une main dans ses cheveux et prit une profonde inspiration. Apparemment, la technique de Mia fonctionnait, il se sentait un peu plus calme, même s'il était toujours à deux doigts d'étrangler Liz.

— Je te raccompagne, déclara-t-il en traversant la pièce sans regarder si elle le suivait.

Lorsque Liz tenta de l'embrasser, il recula pour mettre de la distance entre eux et lui claqua la porte au nez.

— Je n'ai jamais aimé cette femme, disait sa mère, quand il approcha de la cuisine. Elle se croit supérieure à tout le monde, mais ne laisse pas son venin t'atteindre. Tu es bien plus jolie ! Je ne comprends pas ce que Salvatore lui trouve. Elle est imbue de sa personne, superficielle. Pourtant, elle n'a pas de quoi être fière. Elle est tellement maigre ! Un vrai tas d'os. Et ses cheveux peroxydés, si ce n'est pas moche ! Pour qui se prend-elle avec ses grands airs ? Tu sais quoi ? On devrait rester ici toutes les deux et manger tranquillement en les laissant avec leur salade.

— Ce ne sera pas nécessaire, lança Salvatore. Elle est partie.

— Voilà une bonne chose de faite ! déclara Maria en retrouvant une humeur joviale.

Mia garda le silence, mais ses muscles se détendirent instantanément, ses épaules se redressèrent. Comme il avait envie de la prendre dans ses bras ! De la rassurer. Sa mère avait raison, Mia était cent fois plus belle que Liz et pas seulement physiquement.

Après le repas, Salvatore se retira dans son bureau. Il devait passer plusieurs coups de fil et mettre en place son entrevue avec un acheteur potentiel. Depuis qu'il était aux États-Unis, et qu'il était le seul à contrôler cette branche, il avait un point d'honneur à ne faire ni trafic de drogue ni réseau de prostitution. Salvatore dirigeait plusieurs clubs, deux restaurants et un hôtel. Il revendait

également des armes et gagnait de l'argent grâce à son service de protection. Il aspirait à rendre la totalité de son business légal d'ici quelques années. Contrairement à son oncle, il était persuadé que l'on pouvait faire partie de la mafia tout en ayant une certaine morale. Et comme on ne quittait pas la famille, sauf les pieds devant, il espérait faire changer les choses lentement. Lorenzo, le remplaçant de Vicente, ne s'occupait pas de lui du moment où il gagnait de l'argent. S'expatrier avait été la meilleure décision de sa vie.

Chapitre 6

Salvatore se dirigeait vers sa chambre lorsqu'un bruit attira son attention. Cela ressemblait à des cris étouffés mêlés de sanglots. Il approcha de la porte d'où provenaient les sons et tendit l'oreille.

— Je suis désolée, pleurait Mia. Je ne voulais pas. S'il te plaît, arrête !

Il tourna la poignée et se précipita dans la pièce, prêt à tuer celui ou celle qui osait l'attaquer. Mia était seule, recroquevillée dans le lit, les bras pliés au-dessus de sa tête comme pour se protéger des coups.

Un cauchemar. Ce n'était qu'un putain de

cauchemar ! Il marcha jusqu'à elle, le cœur serré et ne sachant pas quoi faire. Comment réagirait-elle en le voyant s'il essayait de la réveiller ? Et même temps, il ne pouvait pas la laisser dans cet état.

— Non ! Pas ça. Je t'en supplie ! hurla-t-elle en se débattant.

Sa décision prise, il se mit assis au bord du lit et lui caressa les cheveux.

— Tout va bien, Mia. C'est juste un rêve. Tu es à l'abri, plus personne ne te fera du mal.

Mia tressaillit sans se réveiller. Il répéta inlassablement ces phrases jusqu'à ce qu'elle cesse de crier. Ces paroles ou sa voix semblaient la calmer, alors il continua. Encore et encore. Les

pleurs s'interrompirent. Mia se rapprocha de lui et nicha la tête sur ses jambes, comme si elle cherchait son réconfort. Il lui caressa les cheveux, puis le dos à travers son pyjama. Sa respiration retrouva un rythme régulier, le tremblement de son corps s'apaisa.

Mia soupira dans son sommeil. Elle changea de nouveau de position et se blottit contre lui, la bouche à quelques centimètres de son sexe. Il pouvait sentir son souffle chaud à travers le tissu épais de son pantalon. L'effet ne se fit pas attendre. Merde ! Comment pouvait-il bander après avoir assisté à une scène pareille ? Honteux, il tenta de se dégager, mais Mia passa les bras autour de sa taille pour le retenir. Son cœur se mit à battre plus vite. Il ferma les yeux pour se concentrer sur quelque

chose d'horrible, mais c'était sans espoir. Sentir Mia contre lui surpassait tout. Alors il se contenta de rester là, sans bouger.

Le jour commençait à se lever lorsqu'elle se tourna enfin. Libéré, Salvatore se redressa et quitta la chambre sans bruit. Il était épuisé, courbaturé et en même temps heureux. Mia s'était approchée de lui. Elle lui avait fait confiance. Certes, elle dormait, mais c'était un début. Et surtout, cela prouvait que tout était possible.

Un sourire aux lèvres, il s'allongea tout habillé dans son propre lit et ferma les yeux.

Mia se réveilla avec une sensation étrange. Elle était en pleine forme, reposée, mais surtout très calme et plus… légère. Oui, plus légère, c'était exactement cela. Comme si le poids qu'elle traînait depuis des années s'était envolé durant la nuit.

Elle s'étira lentement, faisant durer le plaisir, lorsqu'une odeur chatouilla ses narines. C'était une senteur épicée, très masculine. Mia se redressa d'un bond et balaya la pièce du regard. Tout était normal. Il n'y avait personne d'autre. Pourtant le parfum était bien là. Tout proche. Entêtant. Les souvenirs remontèrent à la surface. Cette nuit, elle avait rêvé de Tonio. Piégée dans son cauchemar, elle lutait pour ne pas sombrer quand elle avait entendu une voix lointaine. Au début, elle avait cru que ce son faisait partie de son imagination, mais

elle s'était plus ou moins réveillée en comprenant que ce n'était pas le cas. Sa tête était alors posée sur des cuisses musclées. La peur l'avait assaillie, mais les paroles avaient quelque chose de rassurant, même si elle n'en saisissait pas le sens. Elle lui faisait oublier son cauchemar. Épuisée, elle s'était concentrée sur cette voix apaisante jusqu'à ce que le sommeil la happe de nouveau.

— Salvatore, murmura-t-elle.

C'était lui. Il l'avait réconfortée, puis il était resté avec elle sans rien tenter. Le visage cramoisi, elle repensa aux émotions qu'elle avait ressenties en le touchant. Seigneur ! Elle avait même passé les bras autour de lui pour le retenir quand elle avait cru qu'il allait l'abandonner. Comment était-ce possible, alors qu'elle ne supportait pas le moindre

contact ? Comment devait-il la considérer à présent ? Sans compter qu'il était en couple avec Liz, son comportement était donc inapproprié. Que ferait-elle s'il la jetait à la rue ? Elle n'avait plus ni travail ni appartement.

Elle devait à tout prix s'excuser au plus tôt !

Une fois douchée et habillée, elle descendit à la cuisine. Surprise de ne pas voir Maria qui était d'habitude la première levée, elle hésita à se servir seule. Elle tourna en rond quelques minutes, puis n'y tenant plus, elle mit la cafetière en route.

Elle ouvrit le placard du haut et se hissa sur la pointe des pieds pour attraper le pot de café, mais ses doigts le touchaient à peine. Quelle plaie d'être si petite !

Elle était sur le point d'abandonner lorsqu'un bras se dressa au-dessus du sien pour s'emparer du récipient. Mia se retourna d'un bond et se retrouva face à face avec Salvatore.

— Bonjour.

Il esquissa un sourire bienveillant, posa le café sur le comptoir, mais resta là où il était. Étrangement, elle n'éprouvait aucune peur, aucune suffocation alors même que leurs corps se touchaient presque. Salvatore souleva une de ses mèches et la fit passer derrière son oreille. Là non plus, elle ne ressentit aucune frayeur. Bien au contraire. Une douce chaleur s'insinua dans son bas ventre.

— C'est beaucoup mieux comme ça, lança-t-il

de sa voix rocailleuse.

— Je tenais à m’exc…

— Oh ! Mais tout le monde est déjà levé à ce que je vois, coupa Maria.

Salvatore recula de quelques pas et détourna le regard.

— Oui, on essayait de se faire un café. Je dois m’absenter quelques jours.

— Ah ? Pourquoi ne m’as-tu rien dit, je t’aurais préparé quelques petits biscuits pour la route.

— Je n’ai plus cinq ans, répondit-il en riant. Le voyage s’est décidé à la dernière minute. James ne va pas tarder à arriver. Nous partons ensemble,

mais ne t'inquiète pas. La maison sera bien protégée.

— Je n'en doute pas ! Installez-vous, je m'occupe de tout.

— Que ferais-je sans toi ? dit Salvatore avant d'embrasser sa mère sur la joue.

Pour la dixième fois au moins, Mia jeta un coup d'œil à Salvatore. Il ne semblait pas lui en vouloir pour cette nuit, même si elle n'avait pas pu s'excuser. Peut-être préférait-il faire comme si rien ne s'était passé. Si c'était le cas, ce n'est pas elle qui s'en plaindrait. Après tout, il n'y avait sûrement attaché aucune importance.

Rassurée, elle but son café et participa même un peu à la conversation. Mia se sentait de plus en plus à l'aise dans cette maison. Il faut dire que Maria la traitait avec gentillesse et respect. D'une certaine manière, Maria représentait la mère qu'elle aurait aimé voir. Tout le contraire de la sienne.

Lorsque James pénétra dans la cuisine, Mia se réfugia dans la bibliothèque. Elle n'avait pas grand-chose à lui reprocher, mais ce type lui faisait peur. Il était bien trop grand, bien trop imposant et son visage semblait menaçant même lorsqu'il souriait.

— Je te cherchais, déclara Salvatore en entrant.

Mia referma le livre qu'elle était en train de lire

et se leva.

— Je ne vais pas tarder à partir. Je serai absent trois ou quatre jours si tout se passe comme prévu. Si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite surtout pas. J'ai remarqué que tu n'avais pas de portable, alors tiens, c'est pour toi, dit-il en lui tendant un cellulaire. J'ai rentré mon numéro dans le répertoire ainsi que celui de James.

— Je vous remercie, mais je n'ai pas l'utilité d'un téléphone.

— Prends le Mia. S'il te plaît. Je me sentira plus rassuré.

— Très bien, répondit-elle sans conviction.

— S'il se passe quoi que ce soit, tu m'appelles.

D’accord ?

La jeune femme hocha la tête et s’empara du mobile. Salvatore en profita pour s’approcher. Il se pencha en avant et déposa un baiser sur sa joue. Surprise, Mia sursauta.

— Ciao bella, dit-il en embrassant son autre joue.

— B… Bon voyage.

Lorsqu’il quitta la pièce, Mia leva la main gauche et caressa sa pommette du bout des doigts. Le contact des lèvres sur sa peau n’avait pas duré plus d’une demi-seconde, pourtant elle avait l’impression de le sentir encore.

Elle soupira et reprit sa place, mais elle était bien

incapable de se remettre à lire. Elle alluma le téléphone, ouvrit le répertoire et fixa le prénom Salvatore en souriant. Ensuite, elle composa le numéro de sa sœur.

— Allô ?

— Salut, c'est moi.

— Mia ? Putain ! Mais où étais-tu passé ? Cela fait des jours et des jours que je te cherche de partout ! J'ai même appelé ton boulot, ils m'ont dit que tu les avais plaqués et que tu avais quitté ton appartement sans prévenir personne.

— C'est vrai, mais ne t'inquiète pas.

— Ne pas m'inquiéter ? Tu te fous de moi ? Où es-tu ?

— Je ne peux rien raconter pour l'instant, c'est compliqué. Mais tout va bien, je te le promets. Et de ton côté ?

— Impec, mais il fallait que je te parle, il s'est passé un truc très bizarre la semaine dernière. Je me fais peut-être des films, mais je crois que quelqu'un est à ta poursuite.

Son sang se glaça. Cela ne pouvait pas être Salvatore puisqu'elle était déjà là. Qui la cherchait ? Un tueur à gages ? Des flics ? Un membre de la famille ? Sa sœur était-elle en danger ?

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— J’étais en boîte de nuit avec des copines. Un mec m’a abordée. On a bu quelques verres en discutant. Au début, il n’y avait rien d’inquiétant. Juste les interrogations habituelles sur le travail, les goûts musicaux et ce genre de chose. Mais dès qu’on a commencé à parler de nos familles, son comportement a changé. Il m’a posé des tas de questions sur toi.

— Que lui as-tu dit ?

— Rien de particulier. Que tu avais épousé un homme et que depuis nous n’avions plus aucun contact. Malgré mes réponses, il est devenu très insistant. Je ne sais pas trop si c’était seulement de la curiosité mal placée ou s’il te cherchait. Je m’en suis tenue à l’histoire que nous avions élaborée, tu n’as rien à craindre, mais je préférais te prévenir.

— Tu as bien fait. Je ferai mieux de couper les ponts pendant quelque temps. Je ne veux pas te mettre en danger.

Julie poussa un soupir sans pour autant la contredire.

— Je serai toujours là si tu as besoin de moi. Je sais que nous n'avons pas grandi ensemble, mais nous sommes unies, par le sang et par le cœur.

— Merci Julie. Je t'aime.

— Prends soin de toi, sœurette.

Mia écrasa une larme sur sa joue. Julie était la seule membre de sa famille à l'avoir soutenue et à

l'aider. Si elle n'avait pas été là, jamais elle n'aurait pu fuir la France. C'est elle aussi qui l'avait remise sur pieds et poussée à prendre un nouveau départ, alors que ses propres parents l'avaient rayée de leur vie. Après son mariage forcé, elle n'avait plus jamais entendu parler d'eux. Et de ce qu'elle en savait, ils avaient déménagé sans laisser d'adresse, quelques jours après la cérémonie.

En même temps, à quoi d'autre s'attendre de la part de quelqu'un qui n'avait pas hésité à la vendre ?

Petite, elle avait vénéré son père, mais en grandissant, elle avait compris que derrière ses sourires se cachaient de lourds secrets. Son géniteur était un joueur compulsif. Elle se souvenait des périodes où il n'y avait plus rien à manger, des

pleurs de sa mère. Puis elle avait appris l'existence de cette sœur. Julie, de dix ans son aînée, était issue d'une première union. Lorsque son père avait commencé à parier de plus en plus, son ex-épouse l'avait plaqué. Elle s'était ensuite mariée avec un Américain et toute la famille s'était installée là-bas. Mia avait découvert la vérité peu de temps avant ses noces. Elle avait pris contact avec sa sœur, mais après elle n'avait plus donné de nouvelles, jusqu'à ce que Sonia l'aide. Cette dernière lui apportait de la nourriture et délivrait des messages. Mais Tonio l'avait su et Sonia avait été limogée. Mia avait appris par cœur le numéro de téléphone de Julie, et lors de sa tentative de fuite, elle l'avait appelée pour lui demander assistance. Elle n'avait personne d'autre. Elle s'était attendue à un refus, mais à sa grande surprise, Julie s'était dépêchée de

réserver des places sur un avion en partance pour les États-Unis. Elle lui devait tout. Et plus encore Sans elle, elle serait certainement morte depuis longtemps.

Devait-elle parler de sa conversation à Salvatore ? Julie était peut-être paranoïaque. Comment savoir si c'était seulement un type trop curieux ? Est-ce qu'un assassin aurait pris le risque de montrer son visage ? En général, les tueurs professionnels agissaient dans l'ombre. Ils ne draguaient pas dans une boîte de nuit pour obtenir des infos. N'est-ce pas ?

Elle décida de ne pas ennuyer Salvatore pour l'instant. Il avait sûrement des préoccupations bien plus importantes. Et puis, elle était à l'abri. Même si quelqu'un la cherchait effectivement, il y avait peu

de chance pour qu'il découvre où elle vivait.

Le lendemain, Mia passa le temps avec Angelo et Maria. Cette dernière s'était mise en tête de leur donner des cours d'italien. Durant la journée, elle leur parla donc dans cette langue, ce qui les fit beaucoup rire, car ils ne comprenaient absolument rien.

Au troisième jour, Mia remarqua une boîte enrobée de papier cadeau sur son lit. Elle ôta l'emballage en prenant soin de ne pas le déchirer et ouvrit le couvercle. Une petite carte était posée sur le dessus. Mia s'en empara pour la lire :

« À présent, tu n'as plus d'excuses. Bacci,

Salvo »

Curieuse, elle déposa la carte sur le lit et s'intéressa de nouveau au contenu de la boîte. Celle-ci renfermait plusieurs maillots de bain. Il y en avait un tout simple fait d'une seule pièce et noir puis un autre avec une coupe un peu plus sexy dans des tons pastel. Elle trouva également plusieurs bikinis ainsi qu'un ensemble constitué d'un short pour femme et d'une brassière.

Mais ce n'était pas tout. Au fond de la boîte, Mia découvrit une bouée dégonflée avec un post-it collé dessus.

« En attendant tes leçons de natation »

La jeune femme éclata de rire. Salvatore avait le

don de lui remonter le moral et elle en avait bien besoin. Depuis le coup de fil à sa sœur, elle se sentait vidée et effrayée, même si elle faisait son possible pour ne pas le montrer.

Elle prit le téléphone et envoya un simple petit mot.

« Merci ».

La réponse ne se fit pas attendre.

« De rien, ma belle. J'espère qu'ils te plaisent. »

« Oui, c'est vraiment gentil de votre part »

« Et si on se disait tu ? Il est temps, non ? »

« Peut-être... »

« Je serai de retour demain. Tu me manques »

Mia lâcha le téléphone comme s'il venait de lui brûler les doigts. *« Tu me manques »*. Pourquoi avait-il écrit cela ? Qu'attendait-il d'elle ? Elle n'était pas idiote, et avait remarqué la façon dont il la regardait. Mais il était en couple, et même sans cela, elle n'avait rien à lui offrir. Jamais elle ne supporterait qu'on la touche de nouveau. Salvatore provoquait des sensations étranges et inédites. Elle avait confiance en lui. En tout cas, elle essayait. Et pour être honnête, elle devait reconnaître qu'il était très bel homme. Elle adorait le voir passer la main dans ses cheveux. Elle aimait son sourire, sa voix légèrement rauque, la façon dont il écoutait Angelo

avec sérieux. Dans une autre vie, elle aurait probablement envisagé une relation avec lui. Peut-être même qu'elle aurait pu tomber amoureuse. Hélas, dans cette existence-là, il n'y avait pas de place pour tout cela. Tout n'était que tristesse et douleur. Elle n'avait aucun avenir. Un jour, quelqu'un la retrouverait et lui ferait payer la mort de Tonio. Elle en avait la certitude. Elle devait simplement profiter du temps qui lui restait. Construire des souvenirs avec son fils pour qu'il ne l'oublie pas. Elle souhaitait qu'il conserve une image positive d'elle. Elle ne voulait plus être une victime, une femme fragile, brisée. Elle avait encore beaucoup de travail pour y parvenir, mais demeurer loin des hommes et de leurs attentions était la meilleure chose qui pouvait lui arriver.

Mia décida de ne pas répondre à Salvatore. C'était mieux. Pour tout le monde. Et il devait être d'accord puisqu'il avait ensuite gardé le silence.

Chapitre 7

Mia avait accepté de se baigner avec son fils. Toutefois, elle n'avait pas pu se résoudre à porter un maillot de bain. Elle détestait son corps et les cicatrices qui le recouvraient. Surtout celles sur son ventre et le haut de sa poitrine. Elle savait que celles sur le dos étaient sûrement pires, mais elle ne les avait jamais vues, préférant les ignorer. C'était déjà bien assez difficile de se regarder dans un miroir chaque jour.

Elle avait donc enfilé le short de bain et un t-shirt par-dessus la brassière pour cacher les marques. De cette façon, personne ne pouvait deviner ce qui se trouvait au-dessous.

Quand Angelo décida qu'il en avait marre de se baigner, Mia s'allongea sur un transat pour profiter du soleil.

Elle somnolait lorsqu'une voix féminine la fit sursauter.

— Salvatore n'est pas là ? demanda Liz d'un ton acerbe.

— Non. Il est en voyage.

— Il devait passer à l'hôtel, mais il n'est pas venu.

— Ah !

Liz semblait l'accuser comme si elle en était responsable. Mia se redressa sur son siège pour lui

faire face tandis qu'elle se postait devant elle, les bras croisés sur la poitrine, le regard menaçant.

— Je vois que tu en profites bien. Je ne peux pas t'en tenir rigueur, mais il faut que cela cesse. Salvatore est bien trop gentil, ce qui n'est pas mon cas. Je les connais trop bien les filles dans ton genre !

— C'est-à-dire ?

— Oh ! Ne fais pas ton innocente. Pas à moi ! Je suis sûre que tu vas essayer de lui mettre le grappin dessus pour pouvoir vivre dans le luxe. Mais tu veux que je te dise ? Tu rêves, si tu penses y parvenir. Sérieux, mais regarde-toi ! Tu crois qu'un homme comme Salvatore pourrait s'intéresser à ça ? lança-t-elle, l'index pointé sur le

corps de Mia ?

Liz fit une grimace de dégoût avant d'éclater de rire.

— Et toutes ces cicatrices sur tes jambes, quelle horreur ! À ta place, je les cacherais, c'est vraiment affreux !

Cette fois, elle en avait plus que marre ! Toute sa vie, elle avait gardé le silence, encaissé les remarques, les humiliations et biens pires. Mais c'était terminé !

Elle se leva, prête à en découdre.

— Je te conseille de la fermer ! Je ne suis pas quelqu'un de violent, mais insulte-moi encore une fois et je ne réponds plus de rien.

Liz était bien plus grande qu'elle. Du haut de ses un mètre cinquante-cinq, elle lui arrivait tout juste à la poitrine. La scène avait de quoi faire rire, pourtant Liz s'éloigna de quelques pas avant de se reprendre.

— Tu oses me menacer ? Tu sais qui je suis ? Essaie seulement de me toucher et mes avocats te réduiront en bouillie.

— Parce que tu crois que j'en ai quelque chose à foutre ? S'emporta Mia.

— Quelle grossièreté ! On voit tout de suite d'où tu viens ! Liz recula encore et lui lança un regard hautain. Tu perds ton temps avec Salvatore, tu ne l'auras jamais. Tu devrais plutôt retourner à ton misérable travail de serveuse et chercher un

appartement parce que lorsque je m'installerai ici, il est hors de question qu'on te fasse la charité.

Mia blêmit. Elle avait beau avoir décidé de ne plus se laisser faire, certaines paroles la blessaient toujours autant. Sans compter qu'elle n'avait pas tort. Salvatore lui faisait l'aumône. Il la logeait, pourvoyait à ses besoins. Elle pouvait accepter la situation temporairement, mais sa fierté en prenait un coup.

— Bien ! Je vois que cela commence à rentrer dans ta petite tête. Tu es vraiment une idiote !

L'insulte lui fit l'effet d'une gifle. Combien de fois Tonio l'avait-il rabaissée de la sorte ? La honte surgit. Elle avait l'impression de se retrouver deux ans plus tôt, entre Tonio et Rosa qui se moquaient

de son physique, de sa stupidité. Mia voulut s'enfuir avant de se mettre à pleurer, mais Liz la bouscula. Elle tomba sur le derrière, mais au lieu d'éprouver de la peur, c'est la rage qui prit le dessus. Elle se releva et se jeta sur Liz.

Quelqu'un criait. Quelqu'un l'attrapait par la taille pour la tirer en arrière, mais Mia s'accrochait à sa proie. Elle voulait lui faire mal. Lui faire ravaler ses paroles. Elle se débattit, empoigna une mèche de cheveux, utilisa ses poings, ses ongles, ses jambes. Elle ne voyait plus et n'entendait plus rien. Le besoin était trop fort. Incontrôlable.

— Calme-toi ! C'est fini Mia.

La voix dans le creux de son oreille la ramena à la réalité. Horrifiée, elle relâcha Liz qui pleurnichait.

La mannequin était dans un sale état. Sa tignasse blonde était ébouriffée, son visage marqué par plusieurs griffures. Le haut de sa joue droite commençait à gonfler.

— Oh mon Dieu ! Qu'est-ce que j'ai fait ? Je suis désolée, dit-elle en se tournant vers Salvatore, les larmes aux yeux. J… Je ne sais pas ce qu'il m'a pris. Je…

Des bras se refermèrent sur elle tandis que sa tête se retrouvait appuyée contre un torse ferme.

— Tout va bien, ma belle. Je suis là.

Comment pouvait-il la réconforter après ce qu'elle venait de faire ? Elle avait massacré la petite amie de celui qui l'avait accueillie. Non, tout n'allait

pas bien ! Elle essaya de reculer, mais Salvatore la serra plus fort contre lui.

— Regarde dans quel état je suis ! sanglota Liz. Cette femme est complètement folle ! J'exige qu'elle s'en parte sur-le-champ !

— Et moi je veux que TU partes sur-le-champ !

— Quoi ? Mais… mais…

— James, montre la sortie à cette garce. Et toi, ne t'avise pas de remettre les pieds ici.

— Elle te manipule ! Tu ne le vois pas ? Elle m'a attaquée sans raison !

— Sans raison ? Je crois au contraire qu'elle en avait de très bonnes. Je t'ai entendu Liz. J'ai assisté

à toute la scène. Si Mia ne t'avait pas sauté dessus, c'est à moi que tu aurais eu à faire. Maintenant, dégage ! Et un conseil, fais-toi toute petite. Si tu portes plainte, si tu oses accuser Mia de quoi que ce soit, je considérerai cela comme une attaque personnelle.

Le teint de Liz devint livide. La réputation de Salvatore n'était plus à faire. Tout monde savait à quel point se mettre un Di Marco à dos était dangereux. Alors si elle avait un instinct de survie, elle avait plutôt intérêt à prendre le premier vol pour n'importe où et à se faire oublier.

James la poussa sans douceur.

— Par ici la sortie !

Salvatore ferma les yeux et inspira profondément. Les battements de son cœur ralentirent tandis que le parfum de Mia l'enivrait. Elle bougea contre lui, mais au lieu de s'écarter comme il le craignait, elle passa les bras dans son dos et s'accrocha à son t-shirt.

— Merci.

Il l'embrassa sur le haut du crâne, fit remonter une de ses mains sur sa nuque et caressa son cou avec le pouce.

— Je te l'ai promis, plus personne ne te fera de mal.

— Je devrais m'excuser parce qu'à cause de moi vous avez rompu, mais je ne le penserai pas.

— Alors, ne le fais pas, répondit-il avec un grand sourire. De toute façon, je comptais mettre un terme à cette relation.

— Ah bon ? demanda Mia surprise. Pourtant, elle a dit…

— Des conneries ! Il n'a jamais été question qu'elle vienne vivre ici. Tout ce qui est sorti de sa bouche n'était que mensonges.

— D'accord. Je devrais reculer à présent.

— Pas encore ma belle. Juste une minute. S'il te plaît.

Seigneur ! Ce que c'était bon de l'avoir dans ses bras ! Elle était parfaite pour lui. Sa préférence était toujours allée vers des femmes presque aussi

grandes que lui. Des femmes comme Liz. Mais à cet instant, il se demandait comment il avait pu ignorer les plus petites. Mia lui donnait l'impression d'être un géant. Un roc. Il pouvait l'envelopper entièrement, sentir chaque centimètre de son corps contre lui. Elle lui inspirait un sentiment de puissance qu'il n'avait jamais ressenti avec les autres.

À contrecœur, il relâcha son étreinte et mit un peu de distance entre eux. Le fait qu'elle baisse la tête l'agaça. Il voulait qu'elle ose le regarder. Pire qu'elle le fixe, les yeux remplis de désir.

À l'aide de son index, il lui fit relever le menton. Mia battit des cils, les joues adorablement rougies. Incapable de résister, Salvatore se pencha pour l'embrasser au coin de la bouche. Il l'effleura à

peine avant de se redresser. Avant de perdre le contrôle et de l'embraser comme il en rêvait.

— Je dois aller voir ma mère et ranger mes affaires. On se retrouve plus tard ?

— D'accord, répondit Mia, la voix légèrement enrouée.

La jeune femme semblait tout aussi chamboulée que lui. Peut-être que son charme agissait sur elle, pensa-t-il avec espoir.

Il trouva Maria à l'étage, en train de coudre tandis qu'Angelo jouait avec ses petites voitures. Il les salua, discuta quelques minutes puis rejoignit sa chambre.

Après avoir vidé sa valise, il prit une douche et descendit dans son bureau où James l'attendait en sirotant une bière.

— Comment va-t-elle ?

— Ça ira.

— Je n'en reviens pas. Qui aurait cru que sous une telle douceur se cachait une tigresse ?

— Cette garce l'a bien méritée !

— C'est clair ! Mon Dieu, sa tête ! s'esclaffa James. Ta petite protégée l'a mise minable. Je peux te l'avouer à présent, je n'ai jamais aimé Liz et Nicole la déteste. Tu ne m'en voudras donc pas d'être heureux, j'espère.

Un sourire rempli de fierté illumina le visage de Salvatore. James avait raison, Mia était une tigresse et voir Liz dans cet état lamentable était comique. Il imaginait les cris d'horreur qu'elle avait dû pousser en découvrant sa tête.

— Si elle se repointe ici, j'exige qu'elle soit refoulée à l'entrée. Pas question qu'elle s'en prenne de nouveau à Mia, même si je ne pense pas qu'elle soit bête à ce point. Je veux également qu'elle soit bannie de façon définitive de mes clubs et des restaurants. J'imagine qu'elle est à mon hôtel ?

— Dans la suite royale, évidemment.

— Dans ce cas, appelle-les, je lui donne deux heures pour foutre le camp. Si passé ce délai, rien n'a été fait, qu'ils balancent ses affaires dans la rue.

— C’est comme si c’était fait.

— As-tu parlé aux gardes du corps de Mia ?

— Rapidement. Rien à signaler.

— Bien ! Tu dois avoir hâte de retrouver ta femme et ta fille, alors je ne te retiens pas. De toute façon, il n’y aura pas grand-chose à faire aujourd’hui, je peux gérer cela tout seul. Dès que j’ai des infos sur la livraison des armes, je te fais signe.

— OK. Autre chose ?

— Oui. J’aimerais vous inviter à dîner demain soir. Un pique-nique sur la plage. Les enfants pourront jouer ensemble et Mia a besoin d’avoir des amies. Depuis qu’elle est ici, elle est totalement

isolée. Je suis certain qu'elle apprécie la compagnie de ma mère, mais Nicole s'entendra à coup sûr avec Mia.

— Je vois ça avec le chef, répondit James en plaisant. Si je décide sans elle, elle est bien capable de me couper les couilles.

— Entre ma petite tigresse et ta sorcière, on peut dire qu'on a le don de choisir nos femmes.

La phrase était sortie, bien avant qu'il prenne conscience de la signification de ses paroles. Mia ? Sa femme ? Merde ! L'idée était foutrement trop plaisante. James le regarda avec curiosité, mais ne fit aucune remarque. Il ramassa sa bière et tourna les talons.

— Je t’appelle plus tard.

Une fois seul, il mit en ordre ses affaires, demanda des rapports, passa quelques coups de fil pour savoir si tout se déroulait bien dans ses clubs. Il avait prévu d’y aller dans la soirée. Même s’il ne s’en occupait pas et préférait le faire gérer par des tiers, il aimait tout de même garder un œil dessus et vérifier de façon régulière. On était jamais assez prudent, surtout quand il s’agissait d’argent.

Il appela ensuite un de ses contacts en France. Il aurait dû le faire avant, mais la réponse aux questions qu’il se posait lui donnait des sueurs froides.

— Du nouveau ? demanda-t-il lorsqu'on décrocha.

— Oui. J'ai enquêté auprès des Russes et d'après eux, ils n'avaient commandité aucune attaque cette nuit-là.

— Merde ! Est-ce qu'ils pourraient mentir ?

— Non, je ne crois pas. En général, ils se vantent assez facilement dès qu'ils ont un peu bu. Ils ont été surpris par la soi-disant riposte des Di Marco et encore plus lorsque Vicente leur a proposé une trêve quelques jours plus tard.

— Une trêve ? Quelle trêve ?

— Vladimir et Vicente ont apparemment passé un accord. Les Di Marco se sont engagés à

reverser vingt pour cent des bénéfices sur la vente de la drogue. Vladimir venait de perdre son dernier enfant. Il ne lui restait plus que son petit fils. Il a accepté, malgré sa colère. D'après les Russes, les Di Marco avaient tout calculé depuis le début. La mort de votre père n'était qu'un prétexte pour assassiner l'héritier de Vladimir.

— Le fils de P…

Salvatore interrompit sa phrase pour ne pas insulter la mère de Vicente pour qui il avait du respect. Après tout, c'était son aïeule. Les paroles de Maria, ses doutes… L'enfoiré avait tué son propre frère. Et tout cela pourquoi ? Mettre la main basse sur le trafic de drogue ? L'empêcher d'agir contre Tonio ?

De rage, il balaya tout ce qui était sur son bureau. Tonio et Vicente morts, il n'aurait même pas droit à une vengeance.

Salvatore mit fin à la conversation et se servit un whisky. Il ne pouvait pas raconter ce qu'il venait d'apprendre à sa mère. Elle serait anéantie. Son père avait voué sa vie à la famille. À son grand frère. Et il avait été sacrifié sans hésitation.

Salvatore resta dans son bureau jusqu'à ce qu'il soit totalement calmé. Ensuite, il partit directement pour ses clubs.

La visite des premiers se déroula sans heurt, mais ce ne fut pas le cas du dernier. Salvatore avait

acheté ce bar depuis quelques mois seulement et en attendant de le transformer, il avait laissé la direction au fils de l'ancien propriétaire. Un peu plus tôt, il avait appris que plusieurs clients s'étaient plein de l'hygiène.

Contrairement à ses habitudes, il s'installa à une table au lieu d'aller voir le gérant directement.

Il remarqua immédiatement l'état de la salle et grimaça. Les meubles étaient dégueulasses, des verres traînaient alors même qu'il n'y avait plus personne. Il nota également la tenue inappropriée des serveuses. Où étaient celles qui devaient être fournies ?

— Salut mon chou. Je te sers quelque chose ? demanda une rouquine en s'arrêtant devant lui.

C'était quoi ça ? Depuis quand les employées étaient-elles aussi familières avec les clients ? Merde ! Entre le boulot, les nouveaux acheteurs, Mia et tous ses soucis, il ne s'était pas occupé de ce club comme il l'aurait dû et voilà le résultat ! Cela n'allait pas du tout ! Le gérant avait intérêt à rectifier le tir. Et rapidement !

— Alors ?

— Un whisky sec, mais avant cela j'aimerais que la table soit propre.

La femme soupira exagérément. Elle ramassa les verres et s'empara d'un torchon. Le chiffon n'avait

pas dû être nettoyé depuis des lustres ! En témoignaient les traces marron qu'il laissait au passage et l'odeur qu'il dégageait.

— Cela convient-il à Sa Seigneurie ? ricana la rouquine.

— Pas vraiment, non. Mais je suppose que je vais devoir m'en contenter.

En attendant sa consommation, il jeta un coup d'œil attentif autour de lui. Les clients se faisaient rares, ce qui n'était pas étonnant. La musique de fond était bien trop forte et agressive. Les serveuses flirtaient, s'installaient sur les genoux des hommes et se permettaient même de boire avec eux. Quant aux clients, ils semblaient tout droit sortis d'un foyer pour sans-abri ou d'un squat de

drogués. Non pas qu'il avait quoi que ce soit à redire, du moment où ils avaient de quoi payer, il n'y avait aucun problème. Sauf que ce club était censé être sélect. Or ce n'était visiblement pas le cas. Ce bar avait l'apparence d'un bordel bas de gamme.

La serveuse revint à sa table. Elle déposa le verre devant lui en se penchant un peu trop, de sorte qu'il ne rate rien de ses appâts.

— Tu m'as l'air drôlement seul, mon chou. Un peu de compagnies, ça te tente ?

— Votre patron ne va rien vous dire ?

— Tu plaisantes ! Quand il m'a proposé de bosser ici, j'ai accepté tout de suite. Entre le

trottoir et un bar, y a pas photo. Et il ne demande que quarante pour cent, c'est tout bénef. Mon dernier souteneur n'exigeait pas moins de soixante-dix et me cassait la gueule pour un rien. Drew se contente de nous baiser chacune notre tour et ne pète pas les plombs si la recette est mauvaise.

Quoi ? Mais qu'est-ce qu'elle racontait là ? Salvatore avait l'impression d'avoir atterri dans la quatrième dimension.

— Dans ce cas… proposa-t-il en lui montrant le siège en face de lui.

— C'est-à-dire que je pensais plutôt aux w.c. ou un coin tranquille, tu vois ? Comme t'es beau gosse, je veux bien te faire un prix. Si tu me réserves pour quelques heures, on a le droit

d’utiliser une des chambres.

— Hum… Je suis curieux d’en savoir plus. Tu m’intéresses drôlement, déclara-t-il en la tutoyant.

Confiante, la serveuse s’installa sur ses genoux. Elle sentait le parfum bon marché, la transpiration et la débauche. Ce mélange lui donnait la nausée.

— Mais tu es un sacré gaillard, gloussa-t-elle en se tortillant sur ses cuisses. Une nuit entière ne sera pas de trop pour combler tes appétits et moi je ne suis pas du genre à refuser quoi que ce soit, si tu vois ce que je veux dire. Qu’est-ce que tu en penses ? Si tu promets de me baiser bien fort par tous les trous, je te fais moitié prix.

Elle pointa l’index sur son torse et le fit

descendre lentement jusqu'à sa queue. Une queue totalement molle. Il n'y avait aucune chance qu'elle puisse l'exciter. Surtout pas après ce qu'elle venait de lui débiter. Il avait plutôt envie de la repousser et de se récurer le corps. Cependant, il joua le jeu. Il avait besoin d'en savoir un peu plus avant d'aller trouver Drew.

— Une offre qui ne se refuse pas. Dis-moi, beauté, toutes les employées proposent ce style de service ?

— Bien sûr ! Pourquoi ? Tu veux faire un truc à trois ? Je peux appeler ma copine Cindy, elle est très douée. Et si tu mets un supplément, on peut même faire des cochonneries entre nanas. Regarder une femme se faire lécher la chatte t'excite ? Cindy non plus, n'est pas du genre à refuser quoi que ce

soit. Quand on en aura fini avec toi, tu seras l'homme le plus heureux de la terre.

— Merci pour la proposition, mais j'ai changé d'avis, déclara-t-il en la repoussant. Je suis fatigué, je vais me contenter de mon whisky.

— T'es sérieux ? Tu crois que j'ai que ça à faire ? Tu sais le nombre de passes que j'aurais pu faire au lieu de perdre mon temps ici ? Mais quel connard, celui-là ! Va te faire foutre ! hurla-t-elle en lui faisant un doigt d'honneur.

Salvatore tendit la main pour attraper son verre, puis revint sur sa décision en voyant des traces de rouge à lèvres sur le rebord.

Il sortit son portable et composa le numéro de

Dino.

— J’ai besoin que tu rappliques au club, prends deux hommes avec toi et places-en deux de plus à l’entrée. Je suis dans la salle.

— Pas de problème, patron.

Dino pénétra dans le bar moins d’une minute après l’appel, accompagné de ses gros bras.

— Il y a un souci ?

— Oui, et un énorme. On va rendre une petite visite au gérant et lui faire comprendre ce qui arrive quand on entube le boss.

Un sourire mauvais s’afficha sur le visage de Dino. Ancien champion de figth, il travaillait depuis

quelques années pour Salvatore. C'était un mec super sympa à condition de ne pas être dans son viseur. Dino adorait réduire ses adversaires en bouillie et rien ne lui faisait plus plaisir de tabasser quelqu'un.

— Vous deux ! lança Salvatore. Attendez cinq minutes, puis mettez tout le monde dehors et fermez le club. Empêchez-les de se servir dans la caisse et récupérez le pognon de toutes les employées.

— OK patron !

Salvatore ouvrit la porte du bureau sans taper. Drew lui tournait le dos. Le pantalon sur les chevilles, il pilonnait une femme sauvagement par-

derrière tandis qu'elle s'époumonait de manière théâtrale.

— Tu l'aimes ma grosse bite, hein ? Tiens, prends-toi ça, ma salope !

— Oh oui ! Oh oui ! C'est tellement bon Drew Vas-y, défonce-moi le cul avec ton énorme queue.

Bordel de merde ! Mais dans quoi venait-i d'atterrir ? Un mauvais film porno ? Clairement, la fille avait l'air de s'ennuyer au plus haut point. Les interrompre allait sûrement lui rendre service. Salvatore mit un coup de pied dans la porte qui s'écrasa contre le mur, à grand bruit.

— Je dérange peut-être ?

— T'es qui connard ? vociféra Drew.

Sans lâcher les hanches de sa partenaire, il tourna la tête et blêmit en le reconnaissant.

— Merde ! Putain, ce n'est pas ce que vous croyez.

— Ah non ? Dino, tu en penses quoi toi ?

— Je pense que quelqu'un va avoir des ennuis, répondit-il en faisant craquer ses doigts.

La fille poussa un hurlement. Elle remit en place sa jupe extra courte à toute vitesse tandis que Drew remontait son pantalon.

— C'est ma petite amie, tenta-t-il. Aujourd'hui, c'est mon anniversaire alors elle est venue me faire une surprise. C'est la première fois. Je vous jure !

— Tu ne devrais pas me prendre pour un con, tu aggraves la situation. Toi, dit-il à la fille, dégage !

La serveuse ne se fit pas prier. Elle quitta le bureau en courant.

— Bien ! Une petite discussion s'impose. Lorsque je t'ai laissé gérer le bar, je pensais qu'on avait un accord.

— C'est le cas et j'ai toujours respecté vos directives.

— Ah ? Es-tu en train de sous-entendre que tu as transformé mon club en bordel avec mon aval ?

— Non, j… Je… C'est juste que…

Salvatore fit un signe de la tête à Dino. Ce

dernier frappa Drew une première fois dans le ventre, puis en plein visage. Un bruit d'os brisé résonna dans toute la pièce.

— Je vais répéter ma question. As-tu transformé mon club en bordel avec mon aval ?

— Je n'étais pas au courant ! Les nanas sont là pour servir, je ne sais pas ce qu'elles font après le boulot.

— Mauvaise réponse !

Dino frappa de nouveau à plusieurs reprises sans retenir ses coups. Le visage de Drew était en sang. Il avait du mal à respirer et un de ses bras formait un angle étrange.

— Pitié ! pleura-t-il. Je vais vous donner

l'argent et je vous promets de virer les filles.

— Oh ça, oui ! Tu vas rendre le fric, et jusqu'au dernier centime. Le problème, vois-tu, c'est que d'autres pourraient penser que je suis faible et qu'on peut m'arnaquer.

— Non ! Non ! Je ne dirais rien.

— C'est un peu trop tard. À cause de toi, je suis maintenant obligé de montrer à tout le monde qu'on n'entube pas Salvatore Di Marco.

— J'ai compris la leçon ! Pitié !

Dino attrapa la main de Drew et la posa sur le bureau en la maintenant de force. Il sortit un couteau tranchant et sectionna deux doigts.

Drew s'écroula sur le sol, inconscient.

— Le con s'est pissé dessus, rigola, Dino.

Salvatore s'accroupit devant Drew en évitant de se mettre dans la trajectoire des coulées de sang, et lui tapota la joue jusqu'à ce qu'il se réveille.

— Je te donne une semaine pour restituer le pognon. N'essaie pas de m'arnaquer ou de fuir. Tu seras surveillé en permanence et ton vieux aussi.

— Pas mon père ! Je vous en supplie, il n'y est pour rien !

— Il s'est porté garant pour toi, alors si tu ne rends pas l'argent, c'est à lui qu'on rendra visite. Puis à ton frère. Et si cela ne suffit pas…

— D’accord ! D’accord, j’ai compris.

— Bien ! Une dernière chose et on te laisse tranquille.

Dino lui tendit le couteau avant de le maintenir au sol pour qu’il ne puisse pas bouger.

— Qu’est-ce que vous faites ? hurla le gérant en voyant l’arme s’approcher de son visage.

— Juste un petit souvenir qui te rappellera ce que tu as fait et fera réfléchir ceux qui seraient tentés d’en faire autant. Au fait, évidemment, tu oublies les flics, cela va de soi. Si on te pose des questions, tu es très maladroit et tu as glissé.

Salvatore appuya la pointe du couteau sur le front de Drew et perça l’épiderme. Il enfonça la

lame jusqu'à l'os et découpa la peau avec soin ainsi que les muscles pour former la lettre S.

Le travail achevé, il se redressa et essuya ses mains pleines de sang sur son pantalon de costume noir.

— Pff quelle mauviette ! Il a encore tourné de l'œil. Qu'est-ce qu'on fait de lui patron ?

— Jette-le dans la rue, je ne veux plus le voir ici. Ne lui casse pas les jambes, il en aura besoin pour venir me payer. Oh ! N'oublie pas d'emporter ses doigts. Tu n'as qu'à lui fourrer dans la poche.

Chapitre 8

Salvatore avait passé plusieurs heures au club pour consulter les comptes, éplucher l'inventaire, vérifier le personnel. Les uniformes avaient été facturés, mais Drew avait, semblait-il, gardé l'argent pour lui. Il avait également oublié de déclarer une partie des recettes et sous-payait les employés. Quel enfoiré ! Son petit business avait dû lui rapporter gros et Salvatore doutait de revoir la totalité du pognon. Il avait commis une erreur en se fiant à l'ancien propriétaire et une autre en retardant l'inspection. Il était en grande partie responsable de ce fiasco et redresser la barre n'allait pas être une mince affaire. Le club avait besoin de travaux. Le mieux était encore de tout

remettre à neuf pour faire oublier la mauvaise réputation des lieux et attirer de nouveau les clients. En attendant, il resterait fermé. Des mois sans toucher le moindre centime ! Quelle poisse !

De retour chez lui, il se déshabilla et jeta ses vêtements à la poubelle. Une odeur, dont celle, entêtante, de la pute, les imprégnait. Il se doucha longuement, lavant deux fois son corps et ses cheveux, insistant sur ses mains et surtout ses ongles sous lesquels du sang avait séché. Salvatore détestait cette partie du boulot. Heureusement, cela arrivait rarement, c'est la raison pour laquelle il ne pouvait pas se permettre d'être tendre. Il devait être craint de ses employés, mais aussi de ses concurrents. Sa vie et celle de ceux qu'il aimait en

dépendaient.

Le visage de Mia s'imposa dans son esprit. I avait besoin de la voir, de sentir son doux parfum.

Il enfila un caleçon et un t-shirt, puis sortit de sa chambre.

Arrivé devant celle de Mia, il hésita.

Qu'était-il en train de faire ? S'il entrait dans cet état, il lui ferait peur !

Il était sur le point de faire demi-tour lorsqu'il entendit des gémissements.

Encore un cauchemar !

En faisait-elle souvent ?

Tous ses doutes volèrent en éclat. Salvatore pénétra dans la pièce. Comme la dernière fois, il la trouva recroquevillée, un bras au-dessus de sa tête, pour se protéger des coups.

— Je suis là, ma belle, dit-il. Ce n'est qu'un rêve.

Au son de sa voix, la jeune femme se calma instantanément. Elle se tourna vers lui et murmura son prénom. Ses paupières frémirent avant de s'ouvrir lentement.

— Salvatore ?

— Oui. Tu as fait un cauchemar. Je voulais juste… Je vais te laisser.

— Non ! Reste.

Tétanisé, Salvatore ouvrit la bouche puis la referma. Était-ce vraiment Mia qui venait de parler ? Il avait du mal à y croire. Peut-être dormait-elle encore ? Il regarda son visage, mais elle était bel et bien réveillée.

— S'il te plaît.

Comment résister ? Salvatore s'installa sur le lit, en se calant contre les coussins pour se tenir assis. S'il devait passer une autre nuit auprès d'elle, autant le faire confortablement.

— Approche, ma belle, dit-il en écartant les bras.

Mia se blottit contre son torse.

— Merci.

— Tu as envie d'en parler ?

— Non. Je veux juste rester comme ça, si cela ne t'ennuie pas.

— Tout ce que tu désires.

Salvatore mit une main sur son dos et l'autre sur sa nuque qu'il caressa en effectuant des petits cercles. Durant plusieurs minutes, ils conservèrent cette position, silencieux et seulement éclairés par les rayons de la lune. La pensant endormie, il tenta de la faire pivoter pour l'allonger, mais elle s'accrocha à son t-shirt.

— Encore un peu, souffla-t-elle contre son torse. Quand tu es là, la douleur disparaît.

Une fois de plus, les paroles de Mia le surprirent. Il comprit, à cet instant, que ce n'était pas une simple attirance qu'il éprouvait pour elle, ni de l'affection, mais quelque chose de bien plus fort. Pour la première fois de sa vie, son cœur semblait s'éveiller. Bien sûr, il avait eu des tas de relations, certaines plus longues que d'autres. Il avait même failli se marier lorsqu'il vivait encore en France. Il avait eu des amourettes, toutefois, rien de comparable avec ce qu'il ressentait pour Mia. C'était violent comme une tempête, brûlant comme le feu. Magique. Pur. Réel. Puissant.

— Je suis là mon cœur. Je ne bouge pas.

— Mon cœur ? demanda-t-elle en relevant la tête pour le regarder dans les yeux.

— Oui. Mon cœur, confirma-t-il. Je sais que tu as peur, que tu ne souhaites pas te lier avec homme. Mais tu n'as rien à craindre de moi. Je ne ferai jamais rien contre ta volonté et si tu ne veux pas de moi, je me contenterai de ce que tu m'offriras. Être ton ami est plus que ce que j'espérais.

— On est ami ?

— Je crois, oui.

Elle esquissa un sourire et l'embrassa sur la joue. Le souffle coupé, Salvatore ferma les yeux, se délectant de la sensation de ses lèvres sur sa peau. Elle se repositionna la tête contre son torse, une main sur son ventre. Sans même s'en rendre compte, elle le caressa du bout des doigts.

Son corps était en feu. Il avait une furieuse envie de l'allonger sur le dos et de s'enfouir en elle profondément, de l'entendre crier son prénom pendant qu'elle jouirait. Hélas, ce n'était pas à l'ordre du jour, ou plutôt de la nuit. Il bougea légèrement pour qu'elle ne s'aperçoive pas de l'effet qu'elle lui faisait et pria pour que sa queue ramollisse au plus vite. Son souhait se réalisa lorsqu'elle prit la parole.

— Il… Il me forçait. D'abord, il me battait et ensuite… C'était pire que les coups. Pire que tout. Je ne pense pas pouvoir supporter qu'un homme me… Enfin, tu sais.

— Un jour, tu rencontreras quelqu'un en qui tu auras confiance. Quelqu'un que tu aimeras suffisamment. Alors il effacera la douleur pour la

remplacer par du plaisir, dit-il en espérant qu'il serait ce type-là.

— Je ne crois pas que ce soit possible. C'est trop tard pour moi.

— Tu es jeune et tu as la vie devant toi Mia. Le temps soigne les blessures.

Le silence s'installa de nouveau. Mia finit par se rendormir, mais il fut incapable de la quitter. Il se laissa glisser à son tour dans un sommeil sans rêves.

Lorsqu'il s'éveilla, Mia dormait toujours. Salvatore était allongé sur le côté, tandis qu'elle se lovait contre lui, entièrement découverte, une jambe au-dessus de ses cuisses. Il l'embrassa sur le haut

du crâne et resserra son étreinte. La lumière du jour filtrait à travers les rideaux. Il tourna la tête pour regarder le réveil. Neuf heures. Il devait partir avant que quelqu'un les surprenne. Doucement, il se dégagea à regret.

Mia marmonna dans son sommeil, puis changea de position.

Salvatore quitta la chambre sans bruit et tomba nez à nez avec sa mère.

— Oh !

— Ce n'est pas ce que tu penses ! Mia a fait un cauchemar, je voulais juste la réconforter et lui tenir compagnie jusqu'à ce qu'elle aille mieux, mais je me suis endormi.

— Mais je ne crois rien, mon fils, répondit-elle avec un grand sourire. Ne la fais pas souffrir où tu devras me rendre des comptes.

— Il ne s'est rien passé ! cria-t-il avant de se remettre à chuchoter. Mia n'est pas comme les autres, nous sommes amis.

— Si tu le dis. File t'habiller, je t'attends dans la cuisine.

— Oui maman ! ironisa-t-il. Ah ! Au fait, j'ai prévu un pique-nique sur la plage ce soir. James viendra avec sa femme et leur fille.

— Dans ce cas, je vais me mettre au travail. Je crois que j'ai de quoi préparer des brochettes et une grosse salade. Les enfants voudront sûrement

un gâteau.

— Ne t’embête pas, ce sera juste une soirée détente.

— Très bien, dit-elle en faisant la moue. Si tu n’apprécies pas ma cuisine, alors quelques paquets de chips industriels suffiront.

— Je t’aime mamma, lança-t-il avant de lui donner un baiser bruyant sur la joue.

Salvatore passa la journée à contacter diverses entreprises pour obtenir des devis. Il espérait pouvoir commencer les travaux du club le plus tôt possible. Il reçut un appel de ses acheteurs qui confirmèrent leur commande d’armes. Si les choses

se déroulaient comme prévu, ils deviendraient un de leurs plus gros clients ! Le seul problème, c'est qu'ils exigeaient d'être livrés directement au Mexique. Certes, rien de très compliqué, mais il n'aimait pas cela et n'avait pas l'habitude de céder.

En fin de journée, il obtint des nouvelles du père de Drew. Ce dernier lui assura qu'il n'était pas au courant, que son fils était la honte de sa famille et qu'il s'engageait à ce que la totalité de l'argent soit rendue, même s'il devait lui-même en assumer les conséquences. Salvatore le remercia. Il espérait ne pas en venir là, mais si Drew lui faisait faux bond, c'est effectivement son vieux qui en paierait le prix. En y perdant la vie.

James le rejoignit dans son bureau.

— Tout le monde t'attend.

— Merde ! Je n'ai pas vu l'heure.

— Des soucis ?

Salvatore lui fit un résumé des derniers événements.

— L'enfoiré ! Il a bien caché son jeu, celui-là !

— J'aurais dû être plus vigilant, c'est une erreur que je ne risque pas de répéter.

— Et lui non plus. Il avait déjà une sale tronche, je n'ose imaginer à quoi il doit ressembler à présent. Bon, et si nous allions rejoindre nos

femmes ? demanda-t-il, en insistant sur le mot « nos ».

— Pitié ! Ne t'y mets pas aussi.

— Aussi ? Qui d'autre te charrie avec cela ?

— Ma mère !

— Pauvre de toi ! Je n'aimerais pas être à ta place. Connaissant Maria, elle doit sûrement être en train de regarder les catalogues de robe de marié.

— Alors elle risque d'être déçue.

— Sait-on jamais. La vie est parfois pleine de surprises.

Chapitre 9

Angelo semblait heureux. Il s'amusait comme un fou avec sa nouvelle amie. Lucie, la fille de James et Nicole, avait deux ans de moins qu'Angelo. C'était une gamine adorable et espiègle. Pleine de vie. Les enfants courraient sur la plage tandis que les adultes étaient installés autour du feu.

Assise entre les jambes de son époux, Nicole buvait une bière directement à la bouteille. Elle était simple et agréable. Tout ce que Mia aimait.

Salvatore s'occupait de faire cuire les brochettes, Maria arrangea des assiettes et des couverts pour tout le monde.

Mia se sentait bien, même si elle n'osait pas participer à leur conversation. Tous étaient très proches.

Mia avait appris que James et Salvatore se connaissaient depuis quasiment toujours. Ensemble, ils avaient fait les quatre cents coups à l'école. Elle avait du mal à imaginer Salvatore adolescent. Lorsqu'elle l'avait vu à son mariage, c'était déjà un adulte puisqu'il avait le même âge que Tonio.

Zut ! Pourquoi fallait-il qu'elle ramène tout à lui ? Ne pouvait-elle pas passer une journée sans qu'il vienne la gâcher ? Les yeux rivés sur l'horizon, elle se concentra sur quelque chose d'agréable. Elle repensa à la nuit dernière, lorsqu'elle avait découvert Salvatore dans sa chambre. Elle n'avait ressenti aucune peur, bien au contraire. Elle avait eu

besoin de lui. Besoin de sentir ses bras l'envelopper. Besoin de sentir sa peau chaude contre la sienne. À l'instant où il s'était installé sur son lit, son cauchemar avait disparu pour laisser place à une sorte de torpeur bienfaisante.

— Tout va bien ? demanda Salvatore en s'asseyant à côté d'elle.

— Oui. Tout est pour le mieux.

— Tu veux une bière ? dit-il en lui tendant une bouteille.

— Merci. Je n'en ai jamais bu.

— Vraiment ? Alors il faut que tu goûtes.

Mia avala une gorgée et esquissa une grimace

qui amusa tout le monde.

— Cela fait toujours cet effet la première fois, plaisanta Nicole. On trouve cela dégoûtant, mais on tente de nouveau et on finit par aimer.

— Je ne suis pas certaine d'apprécier un jour cette horreur.

Salvatore lui reprit la bouteille et se désaltéra sans la quitter des yeux. Penser qu'il était en train de poser ses lèvres là où étaient les siennes quelques secondes plus tôt lui provoquait des fourmillements dans le bas ventre. Chamboulée, elle détourna le regard. James et Nicole n'en avaient pas perdu une miette. Tous deux souriaient bêtement, en les fixant.

Le repas se déroula dans la bonne humeur. James régala tout le monde en racontant des anecdotes amusantes. Il se disputait régulièrement avec Salvatore qui avait souvent une vision différente sur une même histoire. Leur relation était solide. Ils se comportaient comme des frères. Nicole n'était pas en reste. Elle avait rencontré les deux hommes à la Fac et depuis ils ne s'étaient plus quittés. Un joli trio qui la rendait nostalgique. Elle aussi avait eu des amis autrefois. Qu'étaient-ils devenus ? Étaient-ils allés à l'université ensemble ? Étaient-ils toujours en contact ?

— Je suis épuisée et les gosses s'endorment, lança Maria dans un bâillement. Je rentre avec eux. Lucie peut rester cette nuit ?

— Je ne veux pas vous déranger, répondit

Nicole.

— Penses-tu ! J'adore lorsqu'une maison est remplie d'enfants. Et Angelo sera ravi de passer un peu plus de temps avec sa nouvelle amie.

— Dans ce cas, je n'y vois pas d'inconvénient, si Lucie est d'accord.

— Youpi ! cria la petite fille.

Salvatore accompagna sa mère sur une partie du chemin, puis fit demi-tour.

Il récupéra une bière dans la glacière et s'installa de nouveau à côté de Mia. Tout en discutant, il glissa le bras derrière elle, promenant les doigts

dans l'espace entre le t-shirt et le short pour lui caresser le bas du dos. Mia tressaillit, sans pour autant bouger.

— Et si on prenait un bain de minuit ? proposa Nicole enthousiaste.

— On a passé l'âge de ces conneries, non ?

— Parle pour toi mon amour ! Je ne sais pas vous, mais moi, j'ai envie de me baigner.

Sans attendre de réponse, elle se leva et retira sa robe pour ne conserver que sa culotte et son soutien-gorge. James la suivit presque aussitôt. Nicole poussa un hurlement tandis qu'il l'attrapait par la taille pour la balancer à l'eau.

— Tu viens ? demanda Salvatore en se

redressant.

— Je ne crois pas. Je n’aime pas me dévêtir.

— Dans ce cas, retire ton jeans et garde le reste. Vu la longueur de ton haut, tout sera bien couvert.

Mia hésita, mais devant son ton suppliant, elle finit par céder. Une fois son pantalon enlevé, elle marcha au bord de l’eau, trempa les pieds, puis avança lentement. Salvatore la rejoignit après s’être déshabillé. Au loin, les cris de Nicole mêlés au rire de James résonnaient.

— Ils ont l’air tellement heureux, lâcha Mia.

— Ils le sont. Entre eux, ça a été un vrai coup de foudre.

— Ils ont de la chance.

— En effet. Pourquoi cette mine triste ?

— C'est juste, que je les envie. J'aurais voulu connaître cela.

— Avec Tonio ?

— Non ! Je… Je n'ai jamais été amoureuse de lui. La première fois que je l'ai vu, je l'ai trouvé très séduisant, mais je n'aurais jamais pu aimer un homme qui s'est acheté une épouse comme on procure un meuble.

— Tu n'es pas un meuble ! siffla Salvatore.

Il s'approcha jusqu'à ce que leurs corps se touchent et lui souleva le menton.

— Tu n’es pas un meuble, répéta-t-il avec plus de douceur.

Il l’embrassa sur le front, puis sur la tempe. Comme elle ne protestait pas, il déposa un baiser sur le haut de sa joue et autre, un peu plus bas. Ses lèvres glissèrent lentement pour ne pas l’effrayer.

— Dis-moi d’arrêter Mia.

— Même si ce n’est pas ce que je veux ?

Salvatore plongea son regard dans le sien pour étudier sa réaction. Quand il ne vit aucune crainte, il se pencha en avant et l’embrassa sur la bouche. C’était un baiser rempli de douceur. Un premier vrai baiser pour Mia. Elle laissa échapper un gémissement tandis qu’il passait la langue sur ses

lèvres pour l'inciter à les ouvrir.

Salvatore entoura de la taille de Mia et la souleva pour qu'ils soient à la même hauteur. Le baiser s'intensifia. Il fouilla l'intérieur de sa bouche, chercha la langue de Mia, la caressa de la sienne jusqu'à ce qu'elle réponde de façon positive. D'abord timide, elle finit par adopter son rythme, enroulant la langue autour de celle de Salvatore. La douceur laissa place à la passion.

Mia passa les doigts dans les cheveux de Salvatore. Ses seins s'écrasèrent sur son torse. Leur respiration était saccadée, leur cœur battait à l'unisson.

— Mia…

La bouche de Salvatore abandonna celle de la jeune femme pour se faufiler dans son cou. Une de ses mains glissa sous ses fesses pour l'inciter à relever les jambes et les mettre autour de ses hanches. Il savait qu'il était en train d'aller trop loin, qu'il devait ralentir, mais les petits bruits qu'elle émettait, sans même s'en rendre compte, agissaient sur lui comme un puissant aphrodisiaque.

— Qu'est-ce que vous fichez tous les deux ? cria Nicole.

— Mais tais-toi ! Tu n'en rates pas une ! répondit son mari.

Mia se dégagea brusquement.

— Je... Je suis désolée, dit-elle en s'enfuyant

vers le bord.

— Attends ! Implora Salvatore. Ne regrette pas ce qu'il vient de se passer, c'était parfait.

— Mais…

— Tu n'as pas aimé ?

— Si, mais…

— Alors il n'y a rien à ajouter. Allons nous réchauffer près du feu.

— D'accord.

James et Nicole les rejoignirent quelques minutes plus tard. Nicole avait les joues rougies.

Ses prunelles brillaient de façon étrange et James la regardait comme s'il avait envie de la dévorer.

— Cela vous dérange si on vous abandonne ? Pour une fois que Lucie n'est pas dans nos pattes, on aimerait en profiter un peu.

— Comme si sa présence vous empêchait de « profiter », lança Salvatore en mimant les guillemets avec ses doigts.

— Jaloux !

— Peut-être bien, répondit-il en jetant un coup d'œil à Mia.

Le petit groupe nettoya les lieux avant de

remonter le sentier jusqu'à la maison. Mia et Salvatore contemplèrent la voiture de James disparaître au coin du chemin. Sans un mot, Salvatore attrapa la main de Mia. Les doigts entrelacés, ils grimpèrent directement à l'étage.

— Bonne nuit, murmura Salvatore quand ils arrivèrent devant la chambre de Mia.

À regret, il lui lâcha la main et recula de quelques pas.

— Salvatore ? l'appela-t-elle, alors qu'il se dirigeait vers la sienne, merci pour cette soirée. C'était vraiment génial.

— Et ce n'est que le début mon cœur, répondit-il en faisant un clin d'œil.

Une fois à l'intérieur, Mia s'adossa contre la porte, un sourire au coin des lèvres. C'était de la pure folie. Salvatore l'effrayait et en même temps il donnait naissance à des désirs inconnus. Avec lui, elle reprenait confiance. Avec lui, elle n'éprouvait aucun dégoût. Son contact lui envoyait des frissons qui n'avaient rien à voir avec ceux que Tonio provoquait.

Il l'avait embrassée ! Il n'y avait eu aucune douleur, aucune violence. C'était beau. Doux. Agréable.

Mia caressa ses lèvres du bout des doigts. Oui, c'était de la folie, mais elle avait adoré ces quelques minutes d'oubli. Pour la première fois depuis une éternité, elle s'était sentie vivante. Elle avait l'impression d'avoir retrouvé l'ancienne Mia. Celle

qui rêvait d'un grand amour comme dans les films.

D'autres souvenirs se greffèrent aussitôt, balayant toute trace de joie. Quelle idiote ! Les contes de fées, c'était pour les autres. Pas pour elle.

Mia prit une douche rapide, s'allongea dans son lit et fixa le plafond jusqu'à ce que l'épuisement l'emporte.

« Tu es à moi, Chaton. Tu m'appartiens. Pour toujours. » Murmurait la voix de Tonio dans son esprit.

Mia se réveilla en sursaut. Son cœur battait vite et fort. Ses mains tremblaient. Elle jeta un coup

d'œil terrifié dans la pièce, mais ne ressentit aucun soulagement en constatant qu'elle était à l'abri dans cette maison. Une douleur, violente, se logea dans sa poitrine tandis qu'elle avait de plus en plus de mal à respirer. Le corps secoué de sanglots, elle remonta les genoux contre son torse et se balança d'avant en arrière.

Salvatore. Elle avait besoin de Salvatore ! Il était le seul à pouvoir la protéger. Le seul capable de lui apporter du réconfort.

Mia sortit de sa chambre pour rejoindre celle de Salvatore. Les jambes chancelantes, le visage strié de larmes, elle ouvrit la porte et pénétra dans la pièce.

Une lampe s'alluma. Salvatore s'était assis dans

son lit et la regardait avec intensité. Sans un mot, il écarta les draps et l'invita. Mia courut jusqu'à lui et se blottit dans ses bras.

— Il ne me laissera jamais tranquille !

— Je suis là ma belle, dit-il en la serrant, plus personne ne te fera du mal. Jamais.

— Jamais, répéta-t-elle.

— Jamais.

Salvatore la garda contre lui tandis qu'elle pleurait toutes les larmes de son corps. Il se sentait tellement impuissant ! Comment effacer ce qu'elle avait subi ? Comment remplacer les mauvais souvenirs par des meilleurs ? En avait-il seulement la possibilité ? Il commençait à croire que rien ne

pourrait la réparer. Pas même tout l'amour du monde. Un sentiment de haine l'assaillit, mais il le fit taire pour ne pas effrayer Mia. Elle était venue à lui. Elle avait eu suffisamment foi en lui alors il devait faire attention pour qu'elle ne le rejette pas et se referme sur elle.

Lorsque les pleurs cessèrent enfin, il souleva son menton et essuya les dernières larmes avec son pouce.

— Je suis désolée, dit-elle d'une voix enrouée. Je ne voulais pas te déranger, mais…

— Ma chambre te sera toujours ouverte. Tu n'as pas à t'excuser, Mia. Je suis content que tu sois venue ici plutôt que de rester seule.

— Salvatore ?

— Oui ?

— Tu veux bien m'enlacer comme tout à l'heure ? Tu sais, dans l'eau quand…

— Tout ce que tu désires, mon cœur, coupa-t-il pour mettre un terme à son embarras.

Il se pencha pour que leur bouche se touche. Sans cesser de l'embrasser, il la souleva de sorte qu'elle se retrouve assise sur ses cuisses, les jambes repliées de chaque côté. En faisant cela, il prenait le risque de l'apeurer. Il n'était pas certain d'agir correctement, mais il espérait lui faire comprendre qu'elle n'avait rien à craindre avec lui. Quel que soit son état d'excitation, il se contenterait

de ce qu'elle pouvait lui offrir.

Il saisit son visage en coupe, l'incita à ouvrir les lèvres. À travers ce baiser, il lui montra tout ce qu'il ressentait pour elle. De la douceur, du désir, de la passion, du respect. De l'amour. Il n'avait plus aucun doute là dessus. Il l'aimait du plus profond de son âme. Il avait tellement besoin d'elle que cela en devenait effrayant.

Une de ses mains glissa sur le dos de la jeune femme et l'attira tout contre lui. Mia tressaillit lorsque sa queue frotta au centre de sa féminité.

— Laisse-moi te faire du bien, mon cœur. Laisse-moi te montrer combien cela peut être bon. N'aie pas peur, ajouta-t-il lorsqu'elle se raidit. Je ne ferai jamais rien contre ta volonté. Si tu veux que

j'arrête, il suffit que tu dises non. Je stopperai tout sur-le-champ.

Face à son silence, il reprit sa bouche et l'embrassa longuement pour l'apaiser. Il n'avait pas l'intention de lui faire l'amour. C'était bien trop tôt. Il espérait juste lui donner du plaisir. Lui apporter un peu de bonheur parce qu'elle méritait d'être heureuse. Elle méritait d'être vénérée comme une déesse.

Il lui mordilla la lèvre inférieure, l'aspira, utilisa sa langue tantôt joueuse, tantôt exigeante. Mia répondait à la perfection. Elle passa les bras autour de sa nuque, empoigna ses cheveux, caressa ses épaules. Lentement, il la ramena contre son sexe. Une main sur le bas du dos, il l'incita à onduler du bassin en lui montrant comment faire. Ne pas

bouger, ne rien entreprendre, la laisser faire était un supplice. Se contrôler pour ne pas donner un coup de reins comme il en mourrait d'envie était une véritable torture.

Au début, elle résista et il crut même qu'elle allait s'enfuir, mais à sa grande surprise, elle se décontracta. Elle entama un mouvement maladroit et craintif. Puis, petit à petit, elle prit de l'assurance. Les roulements de ses hanches trouvèrent le rythme parfait. Sa féminité frotta contre son sexe avec de plus en plus d'intensité.

Malgré son envie de l'encourager, Salvatore garda le silence. Il abandonna sa bouche, laissa ses lèvres glisser sur sa gorge dans une pluie de baisers. La respiration saccadée, il tenta d'oublier son plaisir personnel. Seigneur ! Il était sur le point

d’éjaculer !

Alors qu’elle accélérait la cadence en poussant des petits bruits, il dut se mordre l’intérieur de la joue pour retenir ses propres gémissements.

Tout à coup, le corps de Mia se tendit. Ses yeux s’écarquillèrent. Un mélange de peur et de plaisir marqua son visage. Il n’avait jamais rien vu d’aussi beau. Les lèvres entre-ouvertes, elle pencha la tête en arrière et laissa échapper le plus joli des sons.

Salvatore la serra dans ses bras tandis qu’elle s’affalait contre sa poitrine. Un sentiment de joie et fierté s’empara de tout son être. Il n’avait pas joui, son sexe était douloureux, mais pour elle, il était prêt à supporter cet enfer.

Mia s'endormit sur lui. Tout doucement, il la fit pivoter pour l'allonger et quitta le lit. Salvatore s'enferma dans la salle de bain, baissa son caleçon et empoigna sa queue pour se soulager. Quelques allers-retours suffirent pour qu'il se déverse à grands jets tandis qu'il revoyait le visage extatique de Mia.

Les yeux fermés, Salvatore tendit le bras et ne trouva que du vide. Déçu, il battit des paupières et enfouit le nez dans l'oreiller où la tête de Mia s'était posée pour s'enivrer de son parfum. Était-elle partie parce qu'elle regrettait ? Allait-elle le fuir ? Merde ! À présent, il se sentait coupable. Elle était venue chercher du réconfort et il avait abusé de la situation. Quel con ! Il avait peut-être tout gâché.

Une peur s'insinua. Et si elle avait quitté la maison ?

Il se leva d'un bond et s'habilla à toute vitesse.

La chambre de Mia était vide, son lit fait. Il se précipita dans la cuisine et stoppa net lorsqu'il entendit sa voix. Son cœur manqua un battement. Elle était là ! Elle ne s'était pas enfuie et elle riait.

Il reprit son chemin et entra dans la pièce où tout le monde était attablé devant le petit déjeuner. Lucie et Angelo s'amusaient à s'envoyer des céréales tandis que sa mère les regardait avec une fausse colère.

Mia tourna la tête dans sa direction et devint rouge-écarlate. Elle plongea aussitôt le nez dans

son bol pour cacher ses émotions, mais Salvatore n'en perdait pas une miette. Ses mains légèrement tremblantes, sa respiration haletante.

— Bonjour tout le monde ! lança-t-il avant de s'asseoir à côté de Mia qui persistait à l'ignorer.

Même s'il ne s'était pas attendu à des effusions, sa réaction le blessait.

— Bien dormi ? lui demanda-t-il pour la provoquer.

— Euh… Oui, répondit-elle sans le regarder. Je… Je vais me doucher.

Sitôt sa phrase terminée, elle partit en courant. Maria fronça les sourcils. Ses yeux passèrent de Mia à lui.

— Qu’est-ce qu’il y a ? dit-elle en italien.

— Rien. Pourquoi ?

— Ne me prend pas pour une idiote.

— Laisse tomber, mamma. C’est entre Mia et moi.

Excédé, il quitta la cuisine sans boire son café et monta à l’étage. Il s’introduisit dans la chambre de Mia sans taper à la porte et attendit qu’elle sorte de la salle de bain.

Une serviette nouée autour de la poitrine, elle entra dans la pièce et poussa un cri de frayeur en le voyant.

— Qu’est-ce que tu fais là ?

— Il faut qu'on parle.

— Je préférerais qu'on oublie ce qu'il s'est passé.

— Pas moi !

Il avança droit sur elle, conscient qu'il se conduisait comme un abruti. Comment osait-elle vouloir tirer un trait ce qu'ils avaient vécu ? Mia recula jusqu'à ce que son dos heurte la porte de la salle de bain. Salvatore posa les mains de chaque côté de son corps et la domina par sa taille. Il la vit déglutir à plusieurs reprises.

— Tu as peur de moi ? demanda-t-il avec un peu trop virulence. Tu sais que je ne te ferai aucun mal ! Je ne te cache pas que je suis en colère. J'a

une furieuse envie de te prendre dans mes bras, alors que toi tu me rejettes.

Salvatore se baissa pour l'embrasser sur la joue.

— Cette nuit a été trop importante pour être balayée de la sorte. Si tu ne veux plus que je te touche, je respecterai ta décision, mais ne transforme pas notre rapprochement en quelque chose de laid.

Alors qu'il s'attendait à ce qu'elle le repousse, Mia tourna la tête et effleura ses lèvres. Toute sa colère et sa déception s'évanouirent comme par magie.

Il souleva Mia, la plaqua contre le mur et s'empara de sa bouche.

— On ne devrait pas, lâcha-t-elle d'un ton suppliant entre deux baisers.

— Pourquoi ?

— Parce que ce n'est pas juste pour toi.

— Je suis un grand garçon. Laissons faire les choses pour voir où elles nous mènent.

— D'accord.

— Putain ! Tu me rends fou. Toi, ton odeur, ton goût. Je suis comme un toxicomane en manque. Embrasse-moi mon cœur.

Il la porta jusqu'au lit où il s'assit, la positionnant sur le haut de ses cuisses. Il fit passer une main entre leurs deux corps et la caressa en suivant la

ligne formée par la serviette. Mia fit un bruit de gorge qui se répercuta directement sur sa queue. Proche de la perte de contrôle, il mit un terme à leur baiser et appuya le front contre celui de Mia.

C'est à ce moment précis que la porte s'ouvrit.

— Maman ?

Mia se redressa d'un bond, le poing pressé sur sa poitrine pour retenir le drap de bain. Angelo se tenait à l'entrée avec Lucie, juste derrière lui.

— Qu'est-ce que tu fais ? questionna l'enfant en fusillant Salvatore du regard.

— Rien. Tu voulais quelque chose, mon ange ?

— Avec Lucie, on a envie de jouer dehors, mais

Maria ne peut pas nous surveiller.

— Laissez-moi le temps de m'habiller et je viens.

Angelo croisa les bras autour de son torse et toisa Salvatore.

— C'est la chambre de maman ici, tu n'as pas le droit d'y entrer !

— Vraiment ? Ne crois-tu pas que c'est à Mia de choisir ?

— Non ! C'est moi l'homme de famille ! C'est moi qui décide ! Et je veux que tu laisses ma mère tranquille, autrement…

— Angelo ! coupa Mia gênée. Descends au

rez-de-chaussée, j’arrive.

— D’abord, il doit partir ! siffla-t-il en pointant l’index sur Salvatore.

Mia lança un regard navré à Salvatore. Comprenant qu’elle ne le défendrait pas, il secoua la tête de gauche à droite. Salvatore se leva, passa devant la jeune femme en l’ignorant et quitta la chambre.

Chapitre 10

À quel moment les choses s'étaient-elles compliquées entre Angelo et elle ? Il avait toujours été possessif et colérique. Mais là, il venait de dépasser les bornes. Elle n'avait pas su comment réagir, trop choquée par ses paroles et son agressivité. La façon dont il s'était tenu, son regard, le choix de ses mots lui avait rappelé Tonio. En même temps, comment lui en tenir rigueur ? Durant cinq ans, il avait assisté à la débâcle de leur vie. Son seul exemple avait été celui d'un père violent.

Elle avait espéré qu'il oublierait, qu'il

grandirait avec d'autres repères, mais il était trop méfiant, trop renfermé pour faire confiance à qui que ce soit. Cependant, depuis leur arrivée, il avait commencé à s'ouvrir. Il avait accepté l'amitié de Salvatore. Mia avait même remarqué qu'il le prenait comme modèle et l'imitait. Et voilà qu'à présent elle venait de tout gâcher par sa conduite. La haine qu'elle avait vue dans son regard lui donnait la nausée. Elle devait tout arrêter. Garder ses distances avec Salvatore. Le bien de son fils passait avant tout.

Installée à l'ombre, le dos appuyé contre le tronc d'un arbre, elle surveillait Angelo et Lucie qui jouaient un peu plus loin. Angelo

semblait avoir retrouvé sa bonne humeur, mais ce n'était qu'une façade. Elle le voyait à la façon dont il lui jetait des coups d'œil réguliers et surtout au tic nerveux qui agitait le coin de ses lèvres.

Mia et les enfants restèrent une heure dans le jardin. Tout se déroulait à merveille jusqu'à ce que Salvatore passe la porte pour s'asseoir sur la terrasse.

— Ils sont amoureux ! Ils sont amoureux ! chantonna Lucie.

— N'importe quoi ! Ma mère n'aime que moi !

— Toi, n'importe quoi ! Quand on

s’embrasse sur la bouche, c’est qu’on est amoureux. Mon papa et ma maman le font tout le temps.

— Ma mère n’est pas amoureuse ! Et puis d’abord, ils ne s’embrassaient pas !

— Si, ils s’embrassaient. Ils sont amoureux ! Ils sont amoureux !

— Espèce d’idiote ! hurla le garçon en la poussant de toutes ses forces.

— Angelo !

Mia se précipita vers Lucie qui pleurait. Elle l’aida à se relever et inspecta son corps pour voir si elle était blessée. Ses mains étaient égratignées, sa robe déchirée. Elle

se tourna vers son fils.

— Tu ne peux pas faire cela ! Excuse-toi immédiatement !

— Non !

— Dans ce cas, tu es puni. File dans ta chambre !

— Non ! C’est sa faute ! Elle est trop bête !

— Angelo ! Va dans ta chambre. Tout de suite ! Et tu y resteras tant que tu ne demanderas pas pardon.

— Je fais ce que je veux. T’es une fille et les filles ne commandent pas. Papa avait

raison, tu n’es qu’une traînée ! cracha-t-il avec hargne.

Les mots agirent comme une gifle. Les yeux embués de larmes, Mia recula. Horrifiée.

— Maintenant, ça suffit ! gronda la voix de Salvatore. Tu as intérêt à obéir à ta mère et plus vite que cela autrement je t’y amène par la peau des fesses !

— T’es pas mon père !

— Si je l’étais, tu aurais déjà reçu une bonne fessée pour t’apprendre le respect. Je te conseille de ne pas faire le malin avec moi où tu vas le regretter.

Angelo serra les poings. Il fusilla Mia et Salvatore du regard avant de s’enfuir.

Maria, alertée par les cris, prit Lucie par la main et l’amena avec elle à l’intérieur en plaisantant sur le caractère de cochon des garçons.

Salvatore approcha de Mia pour l’attirer dans ses bras, mais elle recula.

— Non ! Tout cela, c’est de ma faute. Angelo est fragile, nous voir dans la chambre lui a causé un choc. Cela ne doit pas se reproduire.

— Tu le défends encore ? Angelo est fragile alors il a le droit de cogner une

petite fille et d’insulter sa mère ?

— Ce n’est pas ce que j’ai dit ! Il s’est mal comporté, mais je suis l’unique responsable.

— Angelo est surtout trop gâté ! Tu ne lui rends pas service en lui cherchant des excuses.

— Et je suppose que c’est ta longue expérience en tant que parent qui te fait penser cela ?

— Pas besoin d’être père pour comprendre à quel point tu le couves. Tu ne vois pas qu’il te considère comme sa chose ? Il ne supporte pas que tu vives en

dehors de lui. Il a à peine sept ans et essai de te contrôler. Qu’est-ce que cela sera quand il sera plus grand ?

— La manière dont j’élève MON fils ne te regarde pas !

— Très bien, répondit Salvatore blessé. Fais comme tu veux Mia. Mais tant qu’Angelo sera sous mon toit, il est hors de question que j’accepte ce comportement.

— Est-ce une menace ? Je n’ai pas demandé à vivre ici, si tu préfères que l’on parte, ça ne pose aucun problème. Je n’ai besoin de personne et surtout pas d’un Di Marco !

— Je crois que nous avons déjà eu cette conversation. Tu es libre de t'en aller si c'est ce que tu souhaites, mais Angelo reste là. Après tout, c'est un de ces Di Marco que tu sembles tant détester.

Salvatore tourna les talons avant de l'étrangler. Ou de se jeter sur elle pour l'embrasser. Histoire de lui prouver qu'elle ne pensait pas un mot de tout ce qu'elle venait de lui balancer.

Une fois seule, Mia s'éloigna de la maison. Elle avait besoin de solitude pour pouvoir réfléchir.

Elle prit le chemin menant sur la plage et se laissa tomber sur le sable. Les jambes

remontées sur sa poitrine, le menton posé sur ses genoux, elle braqua son regard sur l'horizon. Elle se sentait complètement vidée et n'avait même plus de larmes à verser.

Comment allait-elle arranger les choses ? Son fils la haïssait. Quant à elle, elle avait été totalement injuste avec Salvatore. Le pire, c'est qu'il n'avait pas tort, mais écouter ses reproches avait éveillé de vieux souvenirs. Tonio avait eu pour habitude de raconter qu'elle était une mauvaise mère, une incapable. Et Salvatore venait sous-entendre la même chose. Ils avaient probablement raison. Elle faisait tout de travers en permanence. Devait-elle

s’effacer ? Partir pour le bien de son fils ? Pour lui permettre de grandir dans un climat beaucoup plus sain que tout ce qu’elle pouvait lui offrir ? Serait-il plus heureux sans elle ? Certes, il serait triste au début, mais en fin de compte, s’il avait besoin de cela pour trouver son équilibre, alors le sacrifice en valait la peine. Et tant pis si elle n’y survivait pas.

Absorbée par ses pensées, elle finit par perdre la notion du temps. Les yeux dans le vague, l’esprit embrumé, elle ne prêta aucune attention à celui qui venait de s’asseoir à côté d’elle. Sans qu’elle s’en aperçoive, il l’observa durant plusieurs minutes avant de prendre sa main dans la

sienne.

Surprise, elle tourna la tête et découvrit Salvatore. Ses traits étaient tirés, son visage inquiet.

— Je suis désolée, lâcha-t-elle dans un souffle. J’ai été injuste avec toi. Mais tu as raison, je suis une mauvaise mère, alors je vais partir. Ce sera mieux pour tout le monde.

— Mais qu’est-ce que tu racontes ? Je n’ai jamais dit une chose pareille ! Je ne le pense même pas. Tu es une maman merveilleuse. Attentive. Aimante. Dévouée. Angelo a beaucoup de chance de t’avoir. Je ne veux pas que tu partes Mia.

— Pourquoi ?

— Tu n’en as aucune idée ? demanda-t-il en soulevant le menton de la jeune femme. Tu n’es pas seulement une mère fantastique. Tu es également une personne admirable. Une perle rare. J’ai envie que tu restes pour Angelo, car il a besoin de toi. Je veux que tu restes parce que moi aussi j’ai besoin de toi.

— Angelo n’acceptera jamais qu’il puisse se passer quelque chose entre nous.

— Angelo n’a que sept ans, il n’a pas son mot à dire. Tu as le droit d’être heureuse. Tu as le droit de penser un peu à toi. Qu’est-ce que tu veux, Mia ?

— Toi, répondit-elle dans un murmure.

— Je t’appartiens déjà, mon cœur. Je t’appartiens de toute mon âme. Je sais que c’est rapide, que cela peut paraître dingue, mais c’est pourtant la stricte vérité. Je n’ai jamais été aussi sûr de toute ma vie.

— Je ne veux pas être un fardeau. Je suis trop bousillée, trop…

— Fais-moi confiance et laisse-moi te guider vers la lumière.

Salvatore passa le bras derrière Mia et la tira contre lui.

— J’aimerais que tu m’autorises à avoir

une discussion avec Angelo. Une petite explication entre mecs.

— D’accord.

— Bien ! Puisque tout est réglé, rentrons à la maison avant que maman nous fasse une crise. Je détesterais être puni de dessert, dit-il en exagérant un frisson d’horreur.

— Ce serait vraiment terrible ! répondit Mia en se relevant.

— Mais avant, une dernière chose.

Salvatore réduisit l’espace entre eux. Il enroula les doigts autour de sa nuque et l’embrassa lentement.

— Notre première dispute, déclara-t-il en parsemant son visage de baisers. Et maintenant, notre première réconciliation.

Appuyé sur le rebord de son bureau, bras croisés sur le torse, Salvatore considéra Angelo d'un air sévère. Quelques instants plus tôt, il avait demandé à un de ces hommes d'aller le chercher dans sa chambre pour l'escorter, comme on l'aurait fait avec un prisonnier. Tout cela n'était qu'une mise en scène destinée à lui faire comprendre qui était le boss. Et vu la mine qu'il affichait, le message semblait être passé.

— Assis !

Il attendit que le garçon s’exécute avant de reprendre la parole.

— J’espère que tu as profité de cet isolement pour réfléchir à ce que tu as fait.

— Oui.

— Pardon ? Parle plus fort, je n’ai pas entendu.

— Oui, Salvatore.

— Bien ! Dans ce cas, tu vas m’expliquer ce qu’il s’est passé et pour quoi tu as mal agi.

— J’étais énervé.

— Et c’est une raison pour maltraiter les gens ?

— Non, répondit Angelo en baissant la tête.

— Tu as blessé Lucie alors qu’elle est ton amie. Sans compter qu’elle est plus jeune, donc plus faible que toi. Tu trouves cela juste ?

— Non.

— Tu as insulté ta mère et refusé de lui obéir. Tu trouves cela normal ?

— Non.

— Pourquoi ?

— C… c’est mal ?

— En effet. On ne traite pas les gens comme tu l’as fait lorsqu’on les estime.

— Mais papa…

— Crois-tu que ton père aimait ta maman ? coupa-t-il.

— Non.

— Et toi, Angelo, est-ce que tu l’aimes ?

— Oui.

— Alors je pense que tu sais ce que tu as

à faire, n’est-ce pas ?

— Je vais demander pardon et je ne recommencerai plus, dit-il la voix tremblante.

Salvatore quitta sa place pour s’accroupir devant le petit garçon.

— On commet tous des erreurs, c’est comme cela qu’on évolue dans la vie. Mais pour devenir quelqu’un de bien, il faut pouvoir reconnaître ses torts, les réparer et surtout ne pas les répéter. Il n’y a pas de honte à s’excuser, bien au contraire. Maintenant, parlons de ce que tu as vu dans la chambre. C’est ce qui t’a mis en colère ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Maman est à moi !

— Tu ne veux pas qu’elle soit heureuse ?

— Mais si tu te maries avec elle, alors tu seras méchant et tu lui feras mal.

Salvatore passa la main dans ses cheveux. Ce n’était pas de la rage qu’Angelo avait ressentie, mais de la peur. Pauvre bonhomme !

— Je peux te confier un secret ?

— Oui.

— J’aime ta maman. Vraiment beaucoup. Tu te souviens de ce que je t’ai dit tout à l’heure ?

— Qu’on ne fait pas de mal à ceux qu’on aime ?

— Exactement ! Quand on a des sentiments pour quelqu’un, on le protège et on fait tout pour le rendre heureux. C’est ce que je souhaite pour ta mère, mais également pour toi. Je désire m’occuper de vous. Je veux faire en sorte que vous n’ayez plus jamais rien à craindre.

— Est-ce que maman t’aime aussi ?

— Je ne sais pas Angelo, mais je

l’espère. Le problème, c’est que si tu t’y opposes, elle risque d’être malheureuse, tu comprends ?

— Je crois.

— Très bien. Maintenant, tu peux y aller. File présenter tes excuses à Lucie et à ta mère. Maria a gardé ton repas au chaud, alors dépêche-toi.

Angelo sécha ses larmes, se leva et courut jusqu’à la porte.

— Salvatore ?

— Oui ?

— Si tu te maries avec maman, tu

deviendras mon nouveau papa ?

— Et bien, c’est une question à laquelle je ne peux pas répondre, mais qu’est-ce que tu en penses toi ?

— Je crois que ce serait cool.

Salvatore soupira. Tout s’était bien passé. Un peu trop peut-être. Encore une fois, il avait cette impression étrange à propos d’Angelo. Comme s’il jouait un rôle. Comme si son repenti et ses larmes étaient une mise en scène.

Aussitôt, il s’en voulut. Le pauvre gosse n’avait pas eu une vie facile, c’était à lui de faire ses preuves pour qu’Angelo apprenne

à lui faire confiance. Mais pour que ce soit possible, il devait faire taire ses pressentiments. Ce n’était qu’un enfant. Un petit garçon de sept ans.

Chapitre 11

Confortablement installée sur le canapé qui se trouvait dans sa chambre, Mia était en train de lire lorsque son téléphone se mit à vibrer. Le nom de Salvatore s'afficha sur l'écran.

Mia esquissa un sourire. Après leur discussion sur la plage, ils étaient rentrés pour manger, puis Salvatore s'était enfermé dans son bureau tout l'après-midi avant de quitter la maison. Elle ne l'avait donc pas revu, mais elle savait qu'il avait parlé avec son fils. Angelo n'avait pas raconté grand-chose sur leur conversation, mais il s'était

excusé et avait promis de ne plus recommencer. Il avait éclaté en sanglots et lui avait dit qu'il l'aimait de tout son cœur. Émue aux larmes, elle l'avait câliné comme lorsqu'il était tout petit.

Mia reposa son livre pour s'emparer du téléphone et ouvrit sa boîte de messages.

« Tu dors ? »

« Non », répondit-elle.

« Moi non plus. Mon lit est bien trop grand pour moi seul et tellement froid. Tu n'as pas une idée de ce que je pourrais faire pour y remédier ? »

« Je serais bien venue, mais je n'aime

pas être dans le noir complet et ta chambre est bien trop sombre, les volets fermés »

« S’il n’y a que cela qui te retient, cela peut s’arranger »

Quelques secondes plus tard, un nouveau message arriva.

« Mes volets sont ouverts, mais mon lit est toujours aussi grand et froid »

Mia se mordilla la lèvre inférieure. Oserait-elle y aller ? La nuit dernière, c’est son rêve qui l’avait poussée à retrouver Salvatore. Elle avait eu besoin de la chaleur de ses bras, de son réconfort. À présent, la situation était différente. Se rendre dans la

chambre de Salvatore ressemblait un peu trop à l'officialisation d'une relation. Des fourmillements embrasèrent son ventre. Était-ce ce qu'elle désirait ? La peur laissa place à une sorte d'urgence. Elle avait envie de ressentir à nouveau du plaisir. Qu'il la caresse, lui chuchote des mots doux dans le creux de l'oreille. Et en même temps, elle était terrifiée. Mia inspira lentement pour trouver suffisamment de courage.

— Une minute de plus et c'est moi qui venais à toi, déclara Salvatore lorsqu'elle pénétra dans sa chambre.

Il était debout au milieu de la pièce. Il ne

portait qu’un boxer et ses cheveux étaient humides. Il l’enlaça quand elle arriva devant lui et l’embrassa langoureusement.

Son haleine sentait le dentifrice à la menthe.

— Tu m’as manqué, dit-il en s’écartant légèrement.

Le regard rempli de désir, il la détailla lentement, s’attardant sur sa poitrine, ses cuisses. Étrangement, elle ne ressentit ni honte ni peur. Elle retint sa respiration jusqu’à ce que leurs yeux se croisent de nouveau.

— Au lit, murmura-t-il d’une voix plus

rauque que d’habitude.

Salvatore lui prit la main et recula. Hypnotisée, elle le suivit en silence. Il écarta les draps, se mit assis sur le matelas et l’attira entre ses jambes. Il l’embrassa sur le ventre à travers son t-shirt, passa les doigts sous le tissu et le releva.

— Si tu veux que j’arrête, tu n’as qu’un mot à dire.

— D… d’accord.

Il fit remonter davantage le vêtement et appliqua les lèvres sur sa peau. Un frisson la traversa de part en part.

— Encore, murmura-t-elle lorsqu’il leva

la tête pour être sûr que sa réaction n'était pas due à de la peur.

Salvatore déposa une ligne de baisers sur son ventre, lécha l'épiderme, recouvert de chair de poule, en descendant au niveau de la ceinture du short. Les mains sur les hanches de la jeune femme, il les fit glisser ses doigts à l'intérieur du vêtement. Mia lâcha un hoquet lorsque sa bouche s'abaissa de nouveau.

— Tu as envie que j'arrête ?

— Je ne sais pas. Non.

— Tu n'es pas obligée d'accepter. Cela ne changera rien entre nous. Dis-moi ce

que tu désires vraiment. J’ai besoin de l’entendre clairement.

— Je… Je veux que tu continues.

— Dans ce cas, si on se mettait un peu plus à l’aise ?

Sans la quitter des yeux, il abaissa son short, puis l’aida à retirer son haut. Les joues rougies, Mia plia un bras sur sa poitrine tandis que son autre main recouvrait sa féminité.

— Ne te cache pas de moi. Tu es superbe.

Elle grimaça. Elle ne le croyait pas. Pourtant il ne faisait qu’énoncer la vérité.

Mia était une très belle femme. De jolies courbes, un corps bien proportionné, de longues jambes malgré sa petite stature, des seins fermes et des hanches étroites. Il s'attarda quelques instants sur ses cicatrices. Elles étaient nombreuses. Certaines à peine visibles, d'autres beaucoup plus. Comme celles situées sur son ventre. Il ressentit un pincement au cœur. Du bout des doigts, il suivit une des balafres qui formait une ligne transversale. Mia se raidit. Pour l'apaiser, il se pencha en avant et embrassa le vestige de ses souffrances.

— Tu es très belle. Parfaite, telle que tu es.

Salvatore recula sur le lit et tendit la main pour qu'elle le rejoigne. Il aperçut un début de peur dans ses yeux. Il patienta, la laissant décider de ce qu'elle voulait et éprouva du soulagement lorsque le matelas s'enfonça.

— Je peux me contenter de te tenir dans mes bras pour dormir ou alors, je peux t'apporter du plaisir, te faire découvrir quelque chose de nouveau. À toi de choisir.

— Aide-moi à oublier Salvatore. Aide-moi à ne plus avoir peur.

Son ton suppliant lui brisa le cœur. Il s'allongea sur le côté plutôt que sur elle pour ne pas l'effrayer davantage. Il ne

voulait pas qu’elle se sente piégée ou en danger en s’imposant de la sorte. Qu’elle soit là, dans son lit, et nue était déjà un exploit.

Il l’embrassa sur la bouche jusqu’à ce qu’elle se détende. Jamais il n’avait fourni autant d’efforts pour une femme. Habituellement, il ne perdait guère de temps. Il choisissait des maîtresses plutôt libérées à ce niveau-là et expertes. Bien sûr, il veillait toujours à ce qu’elles prennent leur pied, mais il devait reconnaître que c’est avant tout à son propre plaisir qu’il pensait. Il aimait baiser vite et fort, quitte à recommencer plusieurs fois, de préférence en levrette pour ne pas avoir à les

embrasser. Jusqu'à Mia, toutes ses conneries le répugnaient plus qu'autre chose. C'était souvent synonyme de sentiments pour les femmes et l'amour, c'est ce qu'il avait toujours fui. Mais avec Mia, tout avait changé en un claquement de doigts. Il adorait butiner sa bouche, sentir sa langue s'enrouler autour de la sienne. Il aimait son goût, la façon dont elle réagissait. Il avait l'impression d'être un artiste et Mia son œuvre d'art.

Ses lèvres glissèrent lentement sur son corps. D'abord la ligne de la mâchoire, puis la gorge, la clavicule, le haut de la poitrine. Il passa la langue autour du téton érigé, l'aspira, le mordilla.

Mia se contorsionna en poussant des petits soupirs.

Il appliqua le même traitement à l’autre sein tout en lui caressant le ventre avec sa main.

Lorsque ses doigts s’approchèrent dangereusement de son pubis, un gémissement s’échappa des lèvres de Mia qui s’arc-bouta. C’était le signal qu’il attendait.

Salvatore insinua le majeur entre les plis de son sexe et le fit aller et venir de haut en bas sans la pénétrer. Le pouce sur le clitoris, il exerça une légère pression.

— Oh mon Dieu ! geignit Mia.

Salvatore esquissa un sourire satisfait. Il abandonna sa poitrine et descendit lentement jusqu'à ce que sa bouche puisse remplacer ses doigts.

Il se positionna entre ses jambes pour être plus à l'aise et incita Mia à écarter les cuisses pour lui donner un meilleur accès.

La jeune femme émit un cri étranglé lorsque les lèvres de Salvatore aspirèrent le petit bourgeon. Elle empoigna ses cheveux, le repoussa dans un premier temps, puis souleva le bassin pour venir à sa rencontre tout en appuyant sur la tête. Ses gestes étaient impulsifs, maladroits, mais

tellement excitants. Jamais il ne se lasserait de l'entendre gémir. Jamais il ne s'ennuierait de son corps et de son goût. Mia était trempée et divinement chaude ! Il la lécha longuement en maintenant ses hanches. S'introduisit en elle comme il l'aurait fait avec sa queue. Il l'amena au bord de l'orgasme avant de ralentir pour mieux revenir à la charge.

— S'il te plaît, supplia Mia dans un sanglot.

— Tu veux que je te fasse jouir ?

— Oui ! Oh mon Dieu ! Oui…

La bouche de Salvatore se concentra de

nouveau sur son clitoris tandis qu'il la pénétrait avec ses doigts. Il adopta un rythme rapide et lorsqu'il sentit les muscles se contracter autour de lui, au lieu de ralentir comme il l'avait fait, il mordilla le petit bourgeon. Recourba les phalanges, pour atteindre le point G.

Mia poussa un cri qui aurait pu réveiller tout le monde si sa chambre n'était pas au bout de la maison. Putain ! Il n'avait jamais entendu un son pareil. Venant d'une autre, il aurait eu un doute sur sa sincérité, mais Mia n'était pas une simulatrice. Son plaisir était réel. Violent. Nouveau.

Il éprouva une fierté typiquement masculine.

Salvatore continua à s’occuper d’elle jusqu’à ce que ses muscles se détendent. Il retira ses doigts et l’embrassa une dernière fois avant de remonter le long de son corps.

— Je crois que je suis morte.

— Alors je dois l’être aussi, car je suis au paradis.

Mia ouvrit les yeux et plongea son regard dans le sien. Émerveillé, en y découvrant toute une nuée d’émotions, il se pencha à son oreille pour murmurer.

— Je t’aime.

Comme il s’y attendait, elle ne répondit

rien à sa déclaration, mais elle l'entoura de ses bras. Puis, elle se mit à pleurer. Ce n'était pas du tout la réaction qu'il espérait !

— Mon cœur…

— Je suis désolée, mais c'est tellement trop tout cela. J'ai peur d'être en train de rêver. Je suis terrifiée à l'idée de me réveiller et de découvrir que… que…

— Hé ! Tout va bien, ma belle. Je te garantis que c'est bien réel. Je suis là et je n'ai pas l'intention de disparaître.

— Tu dois me trouver idiote.

— Pas du tout ! Un brin émotif plutôt. Je

n’ai pas l’habitude alors je ne sais pas trop comment gérer, mais on y arrivera. Ensemble.

Salvatore s’allongea sur le dos et l’attira contre lui. La tête posée dans le creux de son épaule, une main sur son ventre, elle soupira d’aise.

— Moi aussi, dit-elle au bout de quelques minutes de silence.

« Moi aussi, quoi ? » avait-il envie de demander. « Moi aussi je t’aime ? », « moi aussi je n’ai pas l’intention de disparaître ? », « moi aussi je ne sais pas comment gérer ? ».

Il garda ses questions pour lui et embrassa le haut de son crâne.

— Bonne nuit mon cœur.

Seul le bruit d’une respiration régulière lui répondit.

Mia l’avait encore abandonné ! Salvatore grogna dans son oreiller. Pourquoi se levait-elle si tôt, alors qu’elle pouvait flemmarder avec lui ? Il fallait qu’il trouve un moyen pour lui faire perdre cette mauvaise habitude. Il rêvait de se réveiller en sentant le corps tout chaud de Mia contre lui. De la caresser pendant qu’elle

dormirait. De s’enfouir profondément en elle.

Salvatore enroula les doigts autour de sa queue. Si cette nuit les pleurs de Mia lui avaient fait l’effet d’une douche froide, à présent il était en pleine forme et très excité.

Putain ! Il avait l’impression de faire un bond en arrière et de se retrouver dans la peau d’un adolescent sous l’effet des hormones. Ces derniers temps, se masturber était devenu un rituel qu’il était obligé d’effectuer plusieurs fois par jour. Salvatore se mit sur le dos, poussa les draps loin de lui et ferma les yeux. Il serra la base de son sexe et fit coulisser sa main

de bas en haut, d’abord lentement, puis de plus en plus vite. Il ravala un gémissement. Donna un coup de reins en imaginant être en train de pénétrer Mia et…

Un hoquet de stupeur le fit sursauter.

Salvatore ouvrit les paupières. Mia se trouvait devant la porte de la salle de bain, les yeux écarquillés et braqués sur sa queue qu’il empaumait toujours. Au lieu d’éprouver de la gêne, son excitation s’intensifia. Sans cesser de la regarder pour pouvoir surveiller ses réactions, il entama un mouvement de va-et-vient.

Les joues de Mia se teintèrent de rouge, ses lèvres s’ouvrirent. Toute fois, elle ne

détourna pas la tête. Salvatore considéra cela comme de l'intérêt. Il continua à se masturber devant elle, modifiant la cadence, serrant la base de son sexe de plus en plus fort pour atteindre la limite entre plaisir et douleur. Sa respiration se fit haletante. Il y était presque.

— Mia… gémit-il en accélérant le rythme.

Elle fit un pas en avant, puis un second. Elle marcha jusqu'au lit, se mordilla les lèvres, les yeux toujours fixés sur ce qu'il était en train de faire.

Lorsqu'elle posa la main sur sa cuisse, le contact agit comme un détonateur. Il explosa dans la seconde en poussant un

râle de plaisir tandis qu'il se déversait sur son ventre.

Salvatore se couvrit le visage avec son bras libre jusqu'à ce qu'il retrouve son souffle. C'était l'expérience la plus étrange et la plus jouissive qu'il avait vécue.

Lorsqu'il dévoila ses yeux, Mia avait disparu.

— Ma ché stronzo !

Chapitre 12

Mia se précipita dans sa chambre et verrouilla la porte.

Son cœur battait la chamade. Sa tête lui tournait.

Lorsqu’elle était sortie de la salle de bain, elle s’attendait à le voir endormi et non à tomber sur cette scène. Elle avait été à la fois choquée et fascinée. Et quand il avait prononcé son prénom avec un timbre si particulier…

Mia déglutit. Qu’allait-il penser d’elle à présent ? Elle s’était imposée dans son

intimité, n’avait pas hésité à approcher et avait même failli poser la main par-dessus la sienne.

Durant son mariage, Tonio avait pratiqué ce genre de chose, mais chaque fois qu’il s’était masturbé devant elle, seul ou avec l’aide de Rosa, elle n’avait ressenti que honte et répugnance. Chaque fois qu’il l’avait forcée à le toucher, à le prendre dans sa paume, elle en avait éprouvé du dégoût. Dans ces moments-là, elle avait prié pour qu’il termine rapidement. Et chaque fois, elle avait fini agenouillée au-dessus des w.c. pour vider son estomac tandis que Tonio se moquait ou l’insultait.

Surprendre Salvatore n’avait pas eu le

même effet. Elle l'avait trouvé tellement beau. Tellement fascinant. Elle avait presque été jalouse de cette main qui lui apportait du plaisir. Elle aurait tant voulu être celle qui l'aurait fait jouir ! Il s'était occupé d'elle. Il l'avait embrassée et caressée de partout. Et elle, qu'avait-elle fait en retour ? Elle avait pris sans rien donner, persuadée d'en être incapable.

Mais elle en était capable. Elle le savait à présent. Pire, elle en avait envie. Mais n'était-ce pas trop tard ? Et s'il la rejetait ? Il lui avait dit qu'il l'aimait, mais le pensait-il toujours après sa réaction ? La considérait-il comme une traînée ? Elle ne supporterait pas de voir de l'écœurement

dans ses yeux.

Mia fit les cent pas dans sa chambre jusqu'à ce qu'elle parvienne à se calmer. Si elle ne descendait pas, Maria et Angelo s'inquiéteraient.

Elle tourna la clé dans la serrure et prit une profonde inspiration.

« Je suis partie en ville pour faire quelques courses. J'ai amené Angelo avec moi. J'espère que cela ne te dérange pas Mia. Vous dormiez tellement bien, que je n'ai pas osé vous réveiller pour te demander l'autorisation. Nous serons de

retour dans l'après-midi. Le repas est prêt, il n'y aura qu'à faire réchauffer. Amusez-vous bien.

Maria »

Mia repéra le mot en évidence sur la table de la cuisine. Elle lut une seconde. « Vous » ? Maria les avait-elle surpris dans le même lit ? La poisse ! D'autant plus qu'elle avait dormi toute nue. Mia s'était réveillée, couverte seulement jusqu'à la taille et nichée contre Salvatore. Maria les avait-elle trouvés comme cela ? Décidément, cette journée commençait très mal.

Elle mit la cafetière en route et ouvrit le placard du haut. Une fois encore attraper le pot de café relevait d'une mission impossible. Elle se hissa sur la pointe des pieds et tendit le bras, mais ses doigts l'effleuraient à peine. Dans un soupir, elle abandonna. C'est alors qu'un corps se plaqua contre son dos.

— Besoin d'aide ?

— Oui, merci.

Contrairement à la dernière fois où ils s'étaient trouvés dans cette situation, Salvatore ne se contenta pas de prendre le paquet. Il souleva Mia en la faisant glisser lentement contre lui. Et lorsque le pot fut

dans ses mains, au lieu de la redescendre, elle se retrouva assise sur le plan de travail, Salvatore, entre ses jambes. Il l'embrassa sur le bout du nez et replaça une mèche de cheveux derrière son oreille.

— Bonjour beauté.

— Euh… Salut.

— Salut ? demanda-t-il, mi-sourire. C'est comme cela que tu dis bonjour à ton homme ? Un simple « Euh… Salut » ?

Il souleva les bras de Mia pour les faire passer autour de son cou. Il posa ensuite les mains sur les fesses de la jeune femme et la tira au bord du meuble pour que leur

entrejambe soit plaqué.

— Je te propose de tout reprendre dès le début. Bonjour beauté.

— Bonjour… toi, répondit-elle les joues rosies.

— Voilà qui est beaucoup mieux, mais pour que ce soit parfait, maintenant tu dois m’embrasser.

— Vraiment ? demanda Mia, amusée.

— Vraiment ! Le jour ne pourra être bon que lorsque cette bouche-là sera soudée à la mienne.

— Dans ce cas… Je ne voudrais pas que

ta journée soit gâchée.

Prise d’un élan de hardiesse, Mia approcha le visage et passa le bout de la langue tout doucement sur les lèvres de Salvatore.

Ce dernier poussa un grognement de satisfaction. Incapable de rester inactif, il plaqua Mia contre lui et l’embrassa avec passion.

Mia le sentit durcir contre elle. La sensation était à la fois exaltante, excitante et effrayante. Elle avait envie de se frotter contre son membre, de bouger le bassin pour assouvir son désir. Et en même temps, son instinct lui hurlait de bondir

pour prendre la fuite. Mia refoula l'image de Tonio pour se concentrer sur l'instant présent. Elle devait combattre ses peurs, effacer les mauvais souvenirs. Effacer son mari une bonne fois pour toutes.

Une des mains de Salvatore remonta sur son dos en suivant la colonne vertébrale jusqu'à sa nuque. Les doigts s'enroulèrent autour de son cou, lui provoquant des décharges électriques.

La respiration haletante, elle colla ses seins sur le torse de Salvatore et ouvrit la bouche. Leurs langues tournoyèrent, se séparèrent pour se retrouver.

Salvatore mit fin au baiser. Le front

appuyé sur le sien, les yeux fermés, il poussa un long soupir.

— Il vaut mieux arrêter, si tu ne veux pas que ma mère nous surprenne dans une position très gênante.

— Elle n’est pas là. Maria est en ville avec Angelo.

— Quoi ? demanda-t-il en reculant, la mine soucieuse.

— Elle a laissé un mot sur la table.

Salvatore se retourna et prit le papier pour le lire.

— Merde ! Pourquoi ne m’a-t-elle pas

prévenu hier ? Je suis désolé de t’abandonner, je dois passer un coup de fil.

— Un problème ? interrogea Mia en alerte.

— Non, rien d’inquiétant. Je veux juste être sûr qu’un garde du corps est avec eux. Je reviens dans deux minutes. J’aurais aimé pouvoir passer cette journée avec toi, mais j’ai déjà des trucs de prévus et je ne peux pas les annuler.

— Ce n’est pas grave. Cela ne me gène pas de rester seule.

— Peut-être, mais moi, ça me dérange. Pour une fois qu’on aurait pu avoir la

maison pour nous, dit-il en lui faisant un sourire canaille. J’ai encore des tas de choses à te faire découvrir.

— Je n’en doute pas, répondit-elle en riant.

— Je reviens.

Salvatore sortit un téléphone de sa poche et s’éloigna.

Mia se laissa retomber sur ses jambes. Elle prépara deux tasses de café, déposa une corbeille de viennoiseries sur la table et s’installa à sa place habituelle.

— Tout est OK, déclara Salvatore en pénétrant dans la cuisine. Angelo et ma

mère sont entre de bonnes mains.

— Tu penses que quelqu'un pourrait s'en prendre en eux ?

— Il y a peu de chances, mais je préfère jouer la carte de la sécurité. Dans ce milieu, on a toujours des ennemis, des concurrents trop gourmands.

Ce rappel agit sur Mia comme une douche glacée. Salvatore était un mafieux. Un homme dangereux qui magouillait et faisait des trucs certainement bien pires. En France, les Di Marco étaient connus pour leurs méfaits. Trafic de drogue, prostitution, meurtres... La liste était longue.

Comment avait-elle pu oublier qui il était ? Salvatore était tellement adorable avec elle ! La réalité était beaucoup moins glamour tout à coup.

L'appétit coupé, elle repoussa son assiette.

— Je monte, dit-elle d'une voix sans émotion.

— Tout va bien ? Si tu t'inquiètes…

— Non ! Ce n'est pas cela. Je suis juste un peu fatiguée.

Salvatore fronça les sourcils, mais ne fit aucune remarque.

— D’accord. Repose-toi bien, alors. S’il y avait un problème, tu m’en parlerais, n’est-ce pas ?

— Bien sûr, répondit-elle un peu trop rapidement en détournant le regard.

— J’ai mis un ordinateur portable sur ton lit. C’est le mien, mais je ne m’en sers plus. J’ai pensé qu’il pourrait t’être utile. Tu en as peut-être marre de lire.

— Merci.

Mia se dirigeait vers la sortie, lorsque Salvatore la rattrapa.

— Tu n’oublies rien, demanda-t-il en la

faisant pivoter.

Elle lui lança un regard interrogateur avant de comprendre ce qu'il attendait. Mia se hissa sur la pointe des pieds, l'embrassa sur la joue et recula aussitôt. Un baiser distant. Impersonnel. Elle quitta la pièce rapidement, monta à l'étage et s'enferma dans sa chambre.

C'était quoi ça ? Que s'était-il passé ? Pourquoi l'humeur de Mia avait-elle changé subitement ? Avait-il dit ou fait quelque chose ? Était-elle inquiète pour son fils ? Cela n'expliquait pas la soudaine froideur dont elle avait fait preuve.

Salvatore hésita à la rejoindre. L’idée de partir en la laissant dans cet état lui déplaisait, mais il ne voulait pas non plus que sa présence l’oppresse.

Après avoir longuement réfléchi, il décida qu’il valait mieux respecter son espace. À son retour, ils pourraient discuter calmement et régler le problème. Si soucis il y avait. Peut-être interprétait-il tout simplement mal la situation ? Mia était tellement différente et renfermée ! Il avait beaucoup de difficultés à l’analyser, à savoir ce qu’il se passait dans sa tête. Lui en demandait-il trop ? Allait-il trop vite ? Il se promit de prendre un peu de recul pour ne pas la faire fuir.

Arrivé au club, il passa la journée à étudier les offres de boulots et les devis. Une société se démarquait largement et en plus il avait déjà bossé avec.

Il contacta le patron de l’entreprise et donna son accord à condition qu’ils s’y mettent au plus vite et qu’ils s’engagent à ne travailler que sur son chantier jusqu’à ce qu’il soit terminé.

Il prit ensuite rendez-vous avec la décoratrice qui s’était occupée de ses autres clubs et de l’hôtel. Ravie, elle accepta immédiatement de bosser pour lui.

James débarqua alors qu'il s'apprêtait à partir.

— Tu te caches ? Je suis allé chez toi avec les filles, ta mère m'a dit que tu avais passé la journée ici.

— Oui, j'avais pas mal de choses à faire et je voulais jeter un œil sur l'inventaire.

— As-tu trouvé quelqu'un pour le gérer ?

— Pas encore. Mais je crois que j'aimerais bien le faire moi-même pour une fois.

— T'es sérieux ?

— Pourquoi ? Tu ne m'en penses pas

capable ?

— Non, ce n’est pas cela. C’est juste que c’est une idée étrange.

— Mia s’ennuie, je le vois bien, même si elle ne se plaint pas. Je me disais que je pourrais lui proposer un poste ici, mais pas question que je la laisse seule, alors si j’y suis aussi…

— Waouh ! On se connaît depuis plus de trente ans, mais tu continues à me surprendre. C’est sérieux entre vous, si je comprends bien.

— C’est ce que j’espère en tout cas.

— Tu te rends compte que ta mère

risque d’en faire une jaunisse ? Quoi ? Singea-t-il avec l’accent italien. Une femme Di Marco qui travaille ? Dio mio !

— J’imagine déjà la scène, rigola Salvatore. Je dois avouer que j’ai du mal à accepter l’idée, mais elle en a besoin., alors je vais faire taire mon côté homme des cavernes. À part ça, du nouveau concernant le contrat ?

— Pas grand-chose, hélas. Au fait, il y a eu du grabuge hier soir avec les Hell’s. Ces crétins de motards ont tiré comme des lapins sur les Diablos.

— Merde ! Des pertes ?

— Un seul homme. Mais il faut s’attendre à une riposte.

— Ils nous font quoi là ? Une guerre des gangs ? Putain ! J’ai l’impression de devoir jouer au papa autoritaire avec eux. Bien, allons voir le président des Hell’s pour calmer les choses, leur rappeler qu’ils sont sur mon territoire et qu’ils y sont avec mon accord. Je ne veux pas d’embrouille avec les Diablos, ils ont toujours été corrects avec nous.

— Maintenant ?

— Tu as mieux à faire ?

— Euh… Non.

De retour chez lui, la maison était plongée dans le noir. Les négociations avec les bikers avaient été longues et compliquées. Une histoire de cul ! Voilà ce qui les opposait. Comme si la vie n'était pas assez complexe comme cela ! La régulière d'un des Hell's avait apparemment flirté avec un Diablos dans un bar et tout était parti en couille entre les deux gangs.

Après avoir pris sa douche, Salvatore s'allongea sur son lit et s'empara de son téléphone.

« Je suis rentré, mon cœur. Tu me rejoins ? »

Les minutes s’égrainèrent. Il commençait à penser qu’elle dormait, lorsqu’il reçut enfin une réponse.

« Je suis fatiguée »

« Alors je me contenterai de te tenir dans mes bras. Viens dormir avec moi. »

Pas de réponse.

« Est-ce que tu es malade ? Je peux faire venir un médecin si ça ne va pas, proposa-t-il, inquiet.

« Tout va bien. À demain »

C’était quoi ça ? Il l’avait laissée tranquille toute la journée en pensant qu’elle avait besoin d’espace, mais là, elle le rejetait carrément. Il se remémora les événements du matin. Tout allait bien au début, cela n’avait donc aucun rapport avec ce qu’il s’était passé dans son lit. Il avait beau réfléchir, il ne comprenait rien à son attitude.

N’y tenant plus, il se releva et enfila un jeans ainsi qu’un t-shirt. Il devait mettre les choses au clair maintenant, autrement il ruminerait toute la nuit.

Salvatore entra dans la chambre. Mia qui était sur l’ordinateur sursauta. Fatiguée ? Tu parles ! Blessé par son mensonge, il fit

claquer la porte et se posta face à elle, les bras croisés sur le torse.

— Tu vas enfin me dire ce qu'il y a ?

— Rien du tout Salvatore. Retourne te coucher.

— C'est une blague ?

— Écoute, je crois qu'on devrait arrêter là.

— Arrêter quoi ? Bordel ! Je veux, je ne veux pas. Je veux, je ne veux pas. À quoi joues-tu Mia ? J'ai la nette impression que tu me prends pour un con ! Alors, cesse de me pousser à bout parce que ma patience

vient d’atteindre ses limites. C’est quoi ton problème cette fois ?

Effrayée par la colère qu’il dégageait, Mia se hissa de l’autre côté du lit pour s’éloigner et se leva.

— Le problème ? C’est… C’est tout ça, s’emporta-t-elle. Toi, ta vie, ton boulot, la mafia, les trafics…

— Mais elle se fout de ma gueule ! hurla-t-il. D’un seul coup, tu as eu un sursaut de bonne conscience ? Ne me dis pas que tu es tombée des nues ! Tu sais exactement ce que je fais depuis le début. Tout ça, c’est des conneries ! Cela ne dérangeait pas la nuit dernière que je sois un truand ou pas.

Hors de lui, il traversa la pièce d'un bout à l'autre. Cette nana allait le rendre dingue. Qu'est-ce qu'elle croyait ? Qu'il se transformerait en gentil toutou pour son joli minois ? La colère monta d'un cran. Il se tourna vers elle et explosa, lorsqu'il la découvrit à l'autre bout de la chambre, les yeux rivés au sol.

— Tu n'auras jamais confiance, dit-il d'un ton accusateur. J'ai été patient, Mia. J'ai promis de te protéger, je me suis ouvert à toi. Bordel ! Je t'ai même avoué que je t'aimais ! Mais quoi que je fasse, ce ne sera jamais suffisant.

Voyant qu'elle ne réagissait pas, il attrapa un livre qui était posé sur une

étagère et le balança sur le mur pour attirer son attention.

— Regarde-moi au moins quand je parle !

Il fonça droit sur elle, tendit les doigts pour lui toucher le visage et se figea d'horreur.

Mia venait de replier les bras au-dessus de sa tête pour se protéger. Elle était terrorisée. Elle avait peur de lui.

— Tu as cru que j'allais te frapper, dit-il en reculant. Putain ! Ce n'est pas possible ! Tu as vraiment cru que je pourrais faire un truc pareil ?

Mia redressa les épaules et lui lança un regard rempli de rancœur.

— Ce ne serait pas la première fois.

OK ! Là, il touchait carrément le fond. Il se remémora leur première rencontre. Il lui avait effectivement donné un coup de poing dans le ventre. Mais c'était pour la faire parler. Il ne la connaissait pas à ce moment-là et pensait que c'était une garce qui avait abattu son cousin de sang-froid. Qu'elle utilise cette excuse était tout simplement écœurant.

Sans un mot, il tourna les talons et quitta la pièce. À présent, c'est lui qui avait besoin d'espace. Il s'était trompé sur toute la ligne.

Mia n’était pas pour lui.

Salvatore se réfugia dans son bureau. Après s’être servi un verre d’alcool, il garda la bouteille dans une main, s’installa sur son fauteuil et but cul sec.

La brûlure dans la gorge apaisa sa colère. Seul subsistait un mélange de tristesse et d’incompréhension. Il était temps de se faire une raison. Mia ne serait jamais heureuse. À quoi bon se battre ? Il se rappela la proposition de James. Serait-elle mieux s’il l’envoyait à Cuba ? Si elle n’était pas capable de l’accepter comme il était, alors ils n’avaient aucun avenir ensemble. Il alluma l’écran de son ordinateur et entama des recherches. Il

pourrait lui acheter une maison et la protéger sans qu'elle le sache. Évidemment, Angelo partirait avec sa mère. Malgré ce qu'il avait prétendu, il n'avait aucune intention de les séparer.

Salvatore épluchait les annonces immobilières lorsque son téléphone sonna. Étonné de voir le nom du poste de garde s'afficher, il répondit aussitôt.

— Oui ?

— Bonsoir ! Madame Di Marco a été aperçue alors qu'elle se dirigeait vers le portail. Fred est en train de la suivre, mais j'ai pensé que vous voudriez être mis au courant.

— Ma mère ? Mais qu’est-ce qu’elle fiche dehors au beau milieu de la nuit ?

— Euh… Non, patron, il ne s’agit pas de votre mère, mais de l’autre madame Di Marco.

— Oh ! Merci d’avoir appelé. Vous avez bien fait.

Salvatore envoya un SMS à Fred. Apparemment, Mia était allée jusqu’à l’entrée de la propriété, mais s’était ensuite ravisée et avait pris le chemin de la plage. À présent, elle marchait les pieds dans l’eau d’un bout à l’autre.

« J’arrive. Ne la quitte pas des yeux,

mais reste discret »

Lorsqu’il arriva à proximité de la plage, Salvatore ordonna au garde de les laisser seuls. Il rejoignit Mia et marcha à côté d’elle un moment sans parler. Toute cette histoire devenait un peu trop épuisante.

Chapitre 13

— Tu comptes m'ignorer encore longtemps ? demanda-t-il finalement.

— Je ne sais pas.

— Mia… Je ne voulais pas t'effrayer tout à l'heure. Je me suis senti rejeté et j'ai flippé. Écoute, j'ai réfléchi, et même si ça me tue, si tu désires t'en aller, alors je t'aiderai. J'ai trouvé plusieurs maisons à Cuba qui pourraient te convenir.

— Je ne partirai pas sans mon fils.

— Je sais, mon c… Mia. Angelo ira avec

toi. Je ferai appel à un contact pour qu'il vous fabrique une nouvelle identité. Tu pourras mener ta vie comme tu l'entends.

— Merci.

Mia sortit de l'eau, remonta la plage et s'installa sur la serviette qui était étendue.

— Tu es quelqu'un de bien Salvatore.

— Mais ?

— Comment veux-tu que je vive avec toi en sachant que tu empoisonnes des jeunes qui seront prêts à tout pour avoir une dose ? Comment veux-tu que je t'accueille les bras ouverts chaque fois que tu rentreras du boulot tout en sachant que ce

travail consiste à obliger des femmes à coucher avec des types pour de l'argent ? C'est au-dessus de mes forces. J'ai vu les effets de la drogue sur ton cousin et après ce que j'ai vécu…

— La drogue, la prostitution, ce n'est pas ce que je fais Mia. Tu n'y es pas du tout ! Je ne peux pas te parler de toute une partie du job, mais je ne touche pas à ça. Quatre-vingt-dix pour cent de mes affaires sont légales. J'ai investi dans des boîtes de nuit, des restaurants et même un hôtel. Mon argent vient essentiellement des bénéfices. Pour les dix pour cent restants, je rends des services à des gens, j'honore des contrats pour la famille. Si j'ai quitté la

France, ce n’est pas pour rien. Je me suis installé ici dans le but de changer certaines choses. Alors si tu veux trouver une excuse, il va falloir en chercher une autre. Je ne suis pas un enfant de chœur, j’ai fait des trucs vraiment moches et j’en ferai sûrement encore, mais j’ai une conscience et des limites.

Salvatore s’accroupit devant Mia et lui releva le menton.

— Regarde-moi dans les yeux et dis-moi que tu souhaites partir. Dis-moi que tu ne ressens rien. Dis-moi que tu ne m’aimes pas.

Mia ouvrit la bouche et la referma. Une

larme, unique, roula sur sa joue.

— Tu vois. Tu ne peux pas Mia. Et tu sais pourquoi ? Parce que ce que l'on éprouve un pour l'autre est hors du commun. Tu peux tenter de nier tant que tu veux. Tu peux essayer de me repousser, mais ton cœur, lui, ne peut pas mentir. Je t'aime Mia et je suis persuadé que c'est réciproque. Je n'ai pas envie que tu partes, mais je te laisserai faire si je sais que tu seras plus heureuse sans moi. Est-ce le cas ?

— N… non.

Salvatore la fit basculer sur le dos et s'allongea entre ses jambes en prenant

appui sur ses coudes pour ne pas l’écraser.

— Qu’est-ce que tu veux, Mia ? murmura-t-il contre ses lèvres.

— Toi.

— Deuxième. Dispute. Deuxième. Réconciliation, dit-il en l’embrassant entre chaque mot.

— Je peux utiliser ta douche ? demanda Mia lorsqu’ils se retrouvèrent dans la chambre de Salvatore. J’ai du sable de partout.

— Pas de problème. Il y a des serviettes

dans le placard.

— Merci.

La jeune femme disparut dans la salle de bain. Salvatore tourna en rond quelques minutes, puis céda à son envie de la rejoindre. Il retira tous vêtements et ouvrit la cabine.

Mia lui tournait le dos, la tête penchée en arrière. Ses cheveux cachaient une partie de son corps, mais quand il vit les balafres, son souffle se coupa. Des dizaines de stries plus ou moins importantes s'étendaient sur toute la surface. Il y en avait des grandes, des petites, des fines, des larges. Certaines étaient blanches, d'autres, plus foncées ou

légèrement boursouflées comme si la peau avait été rouverte alors qu'elle n'était pas cicatrisée.

— Merde ! Ne put-il s'empêcher de siffler.

Mia poussa un cri. Elle se retourna d'un bond et manqua de tomber. Salvatore la rattrapa de justesse.

— Putain ! Mais qu'est-ce qu'il t'a fait ? Quelle ordure ! J'aimerais tellement qu'il soit vivant pour pouvoir lui faire payer. Ça me fout en l'air !

Le regard rempli de peur et de honte qu'elle lui lança le calma sur-le-champ.

Salvatore s’empara de son gel douche, versa une noisette dans la paume de sa main et entreprit de laver Mia.

Encore sous le choc, elle se laissa faire sans bouger, même lorsqu’il la contourna pour lui nettoyer le dos. Une fois qu’elle fut rincée, il l’aida à sortir, l’enroula dans une serviette et l’amena dans la chambre.

Salvatore se coucha sur le côté et attira Mia contre lui de façon à ce que leurs corps s’emboîtent.

— Dodo, dit-il en enfouissant le nez dans ses cheveux.

— Tonio avait des tas d’ustensiles qu’il

aimait tester sur moi. Certaines plaies se sont infectées. J’ai fait de mon mieux pour les soigner, mais ce n’était pas évident. C’est vraiment très moche, n’est-ce pas ?

— Ce ne sont pas tes cicatrices qui sont moches ; c’est ce qu’il t’a fait qui l’est. Je ne m’attendais pas à une chose pareille. Quand je pense à ce que tu as subi, j’ai des envies de meurtre. J’en veux à Tonio, mais aussi à tous lâches qui ne t’ont pas aidée.

— Ils n’ont pas eu le choix.

— Tu parles ! Ils ne méritent aucune compassion.

Le silence retomba. Bercé par la

respiration régulière de Mia, Salvatore ferma les yeux sans pour autant trouver le sommeil. Mia bougea contre lui. Ses fesses frottèrent contre sa queue qui se dressa aussitôt. Salvatore posa une main sur le ventre de Mia pour la bloquer, mais le contact de sa peau l'électrisa. Lentement, il laissa ses doigts remonter sur sa poitrine. Il la caressa longuement, fit rouler le téton entre son index et son pouce.

Oh bordel ! Il avait tellement envie d'elle ! Tel un ado en rut, il était incapable de se retenir. Incapable de penser à autre chose. Pendant des années, il s'était foutu de la gueule de James qui passait son temps à coller Nicole, mais à présent il

comprenait.

Salvatore enfouit le nez dans les cheveux Mia, effleurant sa nuque de ses lèvres. Sa main partit à la recherche d'autres trésors et se nicha entre les jambes de son amante. Salvatore écarta les plis de son sexe et fit glisser ses doigts de haut en bas. Mia remua de nouveau les fesses.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-elle d'une voix ensommeillée.

— Rien.

Salvatore bougea le bassin et les doigts en même temps. Mia se cambra en poussant un petit cri. Son entrejambe

s’humidifia, lui facilitant l’accès. Il la pénétra dans sa douce chaleur, se guidant au son de ses gémissements pour inonder son ventre d’ondes de plaisir.

— Salvatore…

— Laisse-toi aller mon amour.

Il continua son manège, l’amenant toujours plus près de la jouissance.

— Dis-moi ce que tu veux Mia.

— Toi. En moi.

Le cœur battant à tout rompre, il retira ses doigts de l’étroit fourreau. Il fit pivoter Mia le dos et se positionna au-dessus. Les

prunelles rivées aux siennes, il bougea lentement le bassin.

— Tu as peur ?

— Oui.

— Tu préfères que j'arrête ?

— Non.

— Écarte les jambes, mon cœur.

Il vit l'hésitation se mêler à de la crainte. Salvatore retint sa respiration. Si elle changeait d'avis, il se plierait à ses désirs, mais bordel ! Il n'y survivrait peut-être pas.

— Regarde-moi, ordonna-t-il lorsqu'elle

baissa les yeux. Qui suis-je, Mia ?

— Salvatore.

— Tu me fais confiance ?

— Oui.

Ses muscles se détendirent, ses cuisses s'ouvrirent. Salvatore recommença à la caresser en utilisant ses doigts jusqu'à ce qu'elle gémisse de plaisir. Alors seulement, il les remplaça par son pénis. Il s'enfonça en elle avec lenteur, surveillant chacune de ses réactions.

— Dis-moi ce que tu veux ? demanda-t-il lorsqu'il fut entièrement en elle.

— T… toi.

Salvatore s’empara de sa bouche et tout en l’embrassant, il les fit rouler sur le matelas pour inverser leur position. Les mains sur hanches de Mia, il la souleva et la laissa retomber sur son sexe. Il recommença, l’encouragea jusqu’à ce qu’elle prenne confiance et se mette à bouger.

— C’est ça ma belle, continue. Ne t’arrête pas.

Il se redressa légèrement et happa un de ses seins.

Les ongles de Mia s’enfoncèrent dans ses

cuisses. Elle rejeta la tête en arrière et accéléra la cadence. Ses mouvements étaient maladroits, cependant il en tirait un plaisir indescriptible. Jamais il n'avait ressenti des sensations aussi intenses.

— Salvatore ! Je… Je crois que je vais…

La fin de sa phrase mourut dans un cri. Il sentit ses muscles l'enserrer, l'aspirer profondément. Il laissa échapper un grondement grave. Il avait besoin de reprendre le contrôle, de s'enfoncer en elle à coup de reins secs et rapides. Consumé par un sentiment d'urgence, il roula pour la remettre sur le dos et la pénétra jusqu'à la garde.

Il passa un bras sous la cuisse de Mia et souleva sa jambe en l’écartant le plus possible. Dans cette position, chaque mouvement de bassin provoquerait un frottement sur son clitoris. Salvatore écrasa ses lèvres sur celles de Mia et la pilonna comme il en rêvait. Clouée au matelas, la jeune femme n’avait pas d’autre choix que de subir ses coups de reins rapides et forts. Elle s’accrocha aux hanches de Salvatore et, submergée par le plaisir, elle laissa la jouissance s’emparer de tout son être.

Mia se tendit brusquement tandis que ses muscles enserraient le sexe de Salvatore. Ce poussa des gémissements de plus en plus sonores. Il s’enfonça une dernière fois

dans un râle et s’abandonna, à son tour, emporté par un puissant orgasme.

Mia et Salvatore restèrent plusieurs minutes sans bouger tandis que seul leur souffle haletant brisait le silence.

— Comment te sens-tu ? demanda-t-il au bout d’un moment. Tu n’as pas mal ?

Salvatore craignait d’y être allé trop fort. Inquiet, il releva la tête et découvrit le sourire qui illuminait le visage de Mia. Rassuré, il l’embrassa sur le front et roula sur le flanc. Sa queue retomba mollement. C’est alors que Salvatore prit conscience de ce qu’il avait fait. Bordel de merde !

— Mon cœur ne panique pas. OK ? J’ai oublié le préservatif. C’est la première fois que cela m’arrive. Quel con ! Je suis désolé. Je suis clean, tu n’as rien à craindre de ce côté-là.

— D’accord, répondit-elle en bâillant.

— D’accord ? Et c’est tout ?

— Je suis clean aussi. J’ai passé tous les tests quand je me suis installée à New York. Je voulais être sûre d’être en bonne santé. J’ai un implant. Aucun risque de grossesse.

— Je croyais qu’il n’y avait eu personne depuis Tonio.

— C’est le cas.

— Tout va bien alors ? demanda-t-il, en mettant sa curiosité de côté concernant la pose du contraceptif.

— Hmm.

Encore chamboulé, Salvatore se rendit dans la salle de bain pour se nettoyer. Il n’en revenait toujours pas d’avoir oublié ! Il avait été si absorbé par les réactions de Mia, la peur de lui faire mal et son propre désir. Pas étonnant qu’il ait ressenti des sensations si différentes ! C’était nettement plus fort et tellement meilleur ! Et elle avait un implant. Ce qui signifiait qu’il pouvait s’abstenir d’en mettre la prochaine fois

aussi. Un sourire satisfait incurva ses lèvres.

Il passa une serviette sous le robinet d'eau chaude, l'essora et retourna dans la chambre.

Il découvrit Mia endormie. Le visage serein. Ses joues étaient encore rouges, sa peau brillante. Sans la réveiller, il fit glisser le linge sur ses cuisses, puis le jeta dans un coin. Salvatore se coucha tout contre Mia et remonta les draps sur leur corps repu.

Chapitre 14

— Hmm ! Où vas-tu ? demanda Salvatore en ramenant Mia contre son torse. Il fait à peine jour. Dors !

— C’est huit heures, il faut que je me lève.

— Pourquoi ? Je n’ai rien de prévu aujourd’hui et toi non plus, on pourrait passer la journée au lit.

— Quelqu’un risquerait de nous surprendre.

Mia se retrouva allongée sur le dos,

Salvatore au-dessus.

— Et alors ? On est ensemble, non ?

— Oui, mais je pense qu'on devrait le garder pour nous. Pour l'instant, en tout cas.

— Mon cœur, désolé, mais ça ne va pas être possible. Déjà par ce qu'on a passé l'âge de ces conneries. Se cacher, faire semblant devant les autres, c'est pour les ados ou les gens adultères et nous n'appartenons à aucune de ces catégories. Ensuite, je suis un mec plutôt tactile, tu vois, dit-il en empaumant un sein. Me connaissant, je serai incapable de garder les mains loin de toi, alors on se fera

forcément démasquer au bout de quelques minutes.

Salvatore se pencha pour lécher le téton.

— Je ne veux pas qu'Angelo nous grille ! C'est un enfant, il faut lui donner du temps et lui expliquer.

— OK, soupira Salvatore. Dans ce cas, à la douche ! Et pas question que tu la prennes dans ta chambre.

— Je n'ai pas de vêtement propre.

— J'irai t'en chercher.

— Tu as toujours réponse à tout ?

— Hmm… Oui !

Mia éclata de rire. Pour la punir, Salvatore mordilla sa poitrine.

Il remonta lentement jusqu'à ses lèvres et appuya le bassin contre l'entrejambe de Mia. Son érection frotta le clitoris de Mia, électrisant tout son corps.

— Salvatore, gémit-elle. La douche !

— Tu n'as donc aucune pitié ? Femme de peu de cœur ! lança-t-il d'un ton théâtral.

Après un baiser sonore, Salvatore sortit du lit et souleva Mia qui s'accrocha aux draps pour se cacher.

— Mais qu’est-ce que tu fais ?

— Et bien, on va se laver. C’est ce que tu voulais, non ?

— Oui, mais pas en même temps.

— Pourquoi ?

— Être nue dans l’obscurité est une chose, mais…

— Mia ! Coupa-t-il, je croyais qu’on avait déjà réglé ce problème. Et puis je t’ai vu cette nuit, dans la salle de bain, puis dans mon lit. Ton corps n’a plus aucun secret pour moi.

— Mais…

Il écrasa ses lèvres sur la bouche de la jeune femme pour la faire taire. Lentement, il tira sur les draps jusqu'à ce qu'elle cède.

Salvatore déposa Mia dans la cabine et régla la température de l'eau. Satisfait, il la poussa sous le jet et s'empara du gel douche.

— Tu comptes encore me laver comme un bébé ?

— Non. Je compte te laver comme un homme qui prend soin de sa nana. C'est beaucoup plus agréable. Et jouissif, ajouta-t-il d'une voix rauque lorsqu'il savonna ses seins.

— Tu sais, dit-elle, haletante, mon corps ne se limite pas à cette partie. Cela doit bien faire cinq minutes que tu…

— Tu as raison, il faut s'occuper du reste, coupa-t-il en faisant descendre sa main sur les côtes, puis le ventre.

Sa peau se couvrit de chair de poule tandis que Salvatore la caressait plus qu'il ne la lavait. Son entrejambe s'humidifia. Déroutée, elle baissa la tête et rougit en le voyant agenouillé devant elle. Constater qu'elle pouvait éprouver du désir, lui inspirait des sentiments troublants. Certes, la peur était toujours là, bien présente. Mais jamais elle n'aurait imaginé être capable d'avoir envie d'un homme.

Cependant, Salvatore n'était pas n'importe quel homme. Aurait-elle pu avec un autre ? Cela paraissait improbable. Il était le seul à avoir ce pouvoir d'éveiller des sensations. Salvatore la ramenait à la vie. Cette nuit, alors qu'il était allongé sur elle, elle s'était attendue à paniquer et surtout à ressentir de la douleur, mais au lieu de cela, son corps l'avait accepté. Salvatore avait raison, il y avait quelque chose de spécial entre eux et même si son milieu la répugnait, pour lui, elle était prête à fournir des efforts.

— Pose ton pied sur mon épaule.

Ces paroles la ramenèrent à la réalité. Elle regarda le crâne de Salvatore qui se trouvait à quelques centimètres de son

intimité. L’eau coulait sur ses cheveux et son torse. Pour la première fois, elle remarqua un motif sur sa nuque. Elle tendit la main pour le découvrir entièrement et fronça les sourcils. Une colombe ? Ce n’est pas le genre de dessin qu’elle aurait imaginé pour quelqu’un d’aussi… Viril. Cela dit, elle ne l’imaginait pas non plus arborer des tas de tatouages, piercings et autres folies.

Salvatore tapota sa cuisse.

— Ton pied, mon cœur. Sur mon épaule.

— Pourquoi ?

— Il reste une zone qui n’a pas été lavée, dit-il avec un sourire carnassier.

— Je… Je devrais le faire moi-même.

— Pas question ! Lorsque je commence quelque chose, je le fais jusqu’au bout.

Salvatore enroula les doigts autour de son mollet et le souleva.

La position n’était pas des plus confortables, mais elle était surtout très gênante. Sa jambe, ainsi placée, offrait une vue très nette sur son intimité.

— Salvatore, je… C’est… Oh mon dieu ! cria-t-elle lorsque d’une main il écarta les

plis de son sexe. Qu’est-ce que tu fais ?

— Rien.

Il passa les doigts remplis de mousse, s’appliquant à la laver très lentement. Mia ferma les yeux, la tête rejetée en arrière. Comment pouvait-il engendrer autant de sensations en effectuant un geste aussi banal que la toilette ? Il prit soin de la rincer longuement, si bien qu’elle était dans un état d’excitation proche de la folie. Quand elle voulut reposer le pied sur le sol, Salvatore enroula la main autour de sa cheville pour la maintenir en place.

Sa bouche s’écrasa sur son clitoris qu’il aspira avec ferveur. Chancelante, Mia

s’adossa contre le mur pour ne pas tomber. Il lui caressa les fesses et les cuisses tandis que les doigts de l’autre main la pénétraient. Il alterna les mouvements et le rythme, alliant douceur et sauvagerie. Sa langue la léchait. Ses dents la mordillaient. Sa bouche l’embrassait. En quelques minutes, son corps se transforma en torrent de lave. L’orgasme surgit dans une explosion de plaisir.

Fier de lui, Salvatore se releva et esquissa un large sourire.

— La toilette est terminée. Madame est toute propre.

— Alors, c’est à mon tour de te laver ?

demanda-t-elle d’une voix saccadée.

— Tu n’y es pas obligée. C’est comme tu le sens, d’accord ?

Les lèvres de Mia s’incurvèrent. La jeune femme s’empara du gel douche et en versa dans le creux de sa main. Elle colla sa poitrine contre le torse de Salvatore et se dressa sur la pointe des pieds.

— Il y a quelque chose que je rêve de faire depuis que je t’ai surpris dans ton lit, susurra-t-elle en enroulant ses doigts autour de son sexe en érection.

Ses prunelles reflétaient un mélange de peur et désir. Craignant qu’elle agisse par

contrainte, Salvatore hésita à l’arrêter. Mais lorsque la main se mit en mouvement, il ferma les yeux, oubliant tout ce qui existait en dehors des sensations qu’elle provoquait.

Lorsqu’ils arrivèrent dans la cuisine, Angelo était déjà attablé. Il leur jeta un coup d’œil rapide et se concentra de nouveau sur les jeux au dos du paquet de céréales.

— Bonjour mon ange, lança Mia en l’embrassant sur la joue. Comment vas-tu ? Bien dormis ?

— Je suis venu dans ta chambre ce matin et tu n’y étais pas.

— Euh… J’étais…

— Dans la mienne, coupa Salvatore en croisant les bras sur la poitrine. Tu te souviens de notre conversation dans le bureau ?

— Oui, répondit Angelo en baissant les yeux. Alors, cela ne te pose pas de problème si ta mère dort avec moi ?

— Non. C’est cool.

— Très bien. Un café, mon cœur ?

Partagée entre la stupeur et la colère,

Mia les regarda l’un après l’autre. Angelo mangeait tranquillement ses céréales tandis que Salvatore sortait deux tasses en sifflotant.

Que venait-il de se passer au juste ? La dernière fois, Angelo s’était mis dans tous ses états après les avoir surpris, et à présent il encaissait la nouvelle avec une indifférence totale. Et pourquoi Salvatore avait-il agi comme cela ? C’est elle qui aurait dû en parler à son fils. Pas lui ! Elle avait l’impression d’avoir été reléguée au second plan, comme si son avis ne comptait pas.

— Oh ! Vous êtes là ! lança Maria en entrant dans la pièce. J’étais au téléphone

avec Nicole. Aujourd'hui, c'est l'anniversaire de Lucie et elle souhaitait savoir si Angelo pouvait y aller.

— Dis oui, maman ! s'écria Angelo. S'te plaît !

— Je n'y vois pas d'inconvénient, mais on ne peut pas se rendre à un anniversaire les mains vides.

— Dans ce cas, partons en ville tous les trois. On pourra acheter un cadeau et ensuite on le déposera à sa fête.

Et voilà ! Il recommençait à prendre des décisions à sa place. Elle avait bien envie de l'envoyer au diable, mais le visage

implorant de son fils l'en empêcha.

— Très bien, puisque mon avis ne compte pas.

La pique atteignit sa cible. Salvatore lui lança un regard interrogateur, puis fronça les sourcils quand il comprit qu'elle était énervée.

— Trop cool !

Mia soupira. Elle espérait qu'Angelo trouverait rapidement une nouvelle expression, car elle commençait sérieusement à faire une overdose de « trop cool ». Depuis qu'il avait entendu son amie Emma proférer ces deux petits

mots, c’était devenu sa tirade préférée et sa réponse à tout.

— Si tu as fini de manger, va vite te préparer. Je t’accompagne à l’étage, il faut que je rappelle Nicole.

Angelo et Maria quittèrent la pièce. Salvatore posa les cafés sur la table, puis se tourna vers Mia qui s’était appuyée contre le plan de travail.

— Qu’est-ce que j’ai encore fait ? soupira-t-il.

— Rien.

— Ne mens pas. On t’a déjà dit que tu avais un visage très expressif ? En ce

moment, même tes yeux me lancent des éclairs. Qu’est-ce qui ne va pas ?

— Tu veux savoir ? Très bien ! Je t’ai expliqué qu’Angelo avait besoin de temps ! Et toi, deux minutes après notre conversation, tu lui balances la nouvelle sans prendre de gants.

Salvatore posa les mains sur les hanches de la jeune femme et esquissa un sourire coquin.

— Deux minutes ? Moi je dirais plutôt une heure tren…

— Je ne plaisante pas ! coupa-t-elle.

— Je sais mon cœur, mais tu t'énerves pour rien. Il a très bien accepté la situation, alors pour quoi en faire tout un fromage ?

— Angelo est mon fils. Mon fils ! Pas le tien ! C'était à moi de lui parler, tout comme c'était à moi de décider pour l'anniversaire.

— OK, répondit-il en reculant, blessé par ces paroles acerbes. Le message est passé. Si je comprends bien, on est ensemble pour la baise, mais pas plus.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit ! Pendant des années, Tonio en fait en sorte que je ne puisse avoir aucune autorité sur Angelo. C'est à peine s'il me laissait le voir ou le

toucher. Quand nous nous sommes retrouvés tous les deux, il nous a fallu beaucoup de temps pour construire une vraie relation mère-fils. Je ne veux pas qu'on me retire de nouveau mon rôle.

— Et tu crois que c'est ce que je tente de faire ? Que je vais m'interposer et t'éjecter ? Merde Mia ! Je ne ferai jamais un truc pareil ! J'essaie juste de trouver ma place à vos côtés. Je n'ai pas pensé à mal, au contraire.

— Je sais.

— Alors pourquoi sommes-nous en train de nous disputer ? Tu me donnes l'impression d'être constamment en pleine

tempête, c’est très déstabilisant. Tout ça, c’est très nouveau pour moi. Je n’ai jamais vraiment été en couple et je n’ai jamais fréquenté de femme qui avait des enfants. Des erreurs, je risque d’en commettre encore. C’est difficile pour toi, mais ça l’est également pour moi.

Se sentant coupable, Mia approcha de Salvatore et se hissa sur la pointe des pieds pour l’embrasser.

— Troisième dispute, dit-elle d’une petite voix.

— Troisième réconciliation.

Salvatore la souleva pour approfondir

leur baiser.

C’était la première fois que Mia sortait de la propriété depuis son arrivée. Elle n’avait aucune idée de là où elle se trouvait jusqu’au moment où elle vit une pancarte indiquant la ville de Santa Monica.

Salvatore se gara sur le parking d’un grand centre commercial. Ils flânèrent un moment avant de chercher un cadeau pour Lucie.

— Une poupée ? s’écria Angelo, lorsque sa mère s’arrêta devant. Mais c’est un truc de fille ! Pourquoi pas un jeu vidéo ou un

ballon de foot ?

— Tu oublies que c’est pour Lucie. Pas pour toi.

Ils choisirent finalement un petit coffret contenant des barrettes de toute sorte, des bracelets et du parfum. Une fois le cadeau emballé dans un joli papier, ils retournèrent à la voiture.

— James n’habite pas très loin et on a encore pas mal de temps. Que diriez-vous d’aller manger quelque chose ? Je connais un endroit sympa.

— Trop cool !

Alors qu’elle ouvrait sa portière, Mia

aperçut plusieurs hommes qui semblaient essayer de se faire discrets, mais leur attention était fixée sur eux.

— Salvatore, appela-t-elle, effrayée, mais suffisamment bas pour qu'Angelo n'entende pas. Je crois qu'on nous suit. Regarde sur la droite, j'ai vu trois types qui nous surveillaient. L'un d'entre eux est en train de se diriger vers un véhicule.

Salvatore plissa les yeux avant de se détendre.

— Ce n'est rien mon cœur, ils bossent pour moi et sont chargés de notre protection. Ne fais pas attention à eux.

— Ils te suivent en permanence ?

— Oui.

— Est-ce qu'ils me surveillent également ? demanda-t-elle au bout de quelques secondes.

Cela expliquerait le sentiment qu'elle avait lorsqu'elle sortait de la maison. À plusieurs reprises, elle avait eu l'impression d'être épiée, mais ne repérant personne, elle en avait conclu que c'était son imagination.

— Oui. J'ai chargé une équipe de te protéger. On ne sait pas si tu es en danger ou pas, alors mieux vaut être prévoyant.

Salvatore s’attendait à la voir se mettre en colère, mais Mia se contenta de hocher la tête. Elle attacha sa ceinture et posa la main sur sa jambe avant de la retirer.

— Merci.

Salvatore les amena sur la jetée où ils mangèrent un hot-dog et une énorme glace. Ils se baladèrent ensuite sur le bord de plage jusqu’à ce que ce soit l’heure.

Lorsqu’ils arrivèrent chez James, des cris d’enfants les accueillirent.

— Je ne sais pas si c’était une bonne idée, déclara Nicole. Ils sont déchaînés !

— Ne compte pas sur moi pour aider, se

moqua Salvatore. De toute façon, j’ai prévu autre chose.

— Traître !

— James n’est pas là ?

— Non. Dès que les filles ont commencé à pousser des hurlements stridents, il a pris la fuite.

— On ne peut pas lui en vouloir !

— Mia pourrait rester ! lança-t-elle d’un ton suppliant.

— Pas question ! Je te l’ai dit, j’ai déjà prévu quelque chose.

— Très bien, mais je me vengerai !

— Je n’en doute pas ! À quelle heure faut-il récupérer Angelo ?

— En fin d’après-midi, ça vous convient ?

Salvatore interrogea Mia du regard et la laissa répondre.

— Parfait.

— Mais si vous vous ennuyez, vous pouvez venir avant.

— Dans tes rêves ! ricana Salvatore. Bon courage.

Il entrelaça ses doigts à ceux de Mia et la tira vers la sortie.

— Où est-ce qu'on va ?

— On retourne en ville, j'aimerais te montrer un truc.

Salvatore la fit entrer dans son club. Mia ne comprenait pas trop ce qu'elle faisait là. Elle tourna sur elle-même pour regarder la salle. Il n'y avait personne. Ni serveuse, ni barman, ni client. Les tables et les chaises avaient disparu, les étagères derrière le comptoir étaient vides.

— C'est ma dernière acquisition. C'est un

peu vieillot, mais après quelques travaux, il sera parfait. Le club était géré par un employer, mais il y a eu des problèmes, alors j'ai dû fermer. Il n'ouvrira pas avant quelques mois.

— D'accord… répondit-elle de plus en plus perplexe.

Pourquoi l'amener ici ? D'après ce qu'il avait dit, il était propriétaire de plusieurs bars. Mia ne comprenait pas où il voulait en venir.

— Je compte tout transformer. Au fond, il y aura une scène pour pouvoir accueillir des groupes. On pourrait faire des soirées spéciales pour mettre en avant de jeunes

artistes. Il y aura aussi une piste de danse, et là un coin billard.

— Ce n’est pas un peu petit ?

— Il y a d’autres pièces à l’arrière, répondit Salvatore en omettant le fait qu’elles servaient de baisodrome pour les prostitués. Nous allons casser les murs pour agrandir. Nous pourrons même fabriquer des box privés pour les V.I.P.

— Cela paraît génial.

— Je le crois aussi. Et c’est pour cela que j’ai eu une idée. Tu pourrais travailler ici.

— Quoi ?

— J’ai réfléchi et j’ai pensé que cela pourrait te plaire. De plus, Angelo devra bientôt retourner à l’école, ce qui te laissera beaucoup de temps libre. Tu n’es pas obligée d’accepter, tu peux reprendre des études, par exemple, ou faire ce que tu voudras.

— Tu m’autoriserais à venir bosser pendant que toi tu resterais à la villa ?

— Non, mon cœur. J’ai l’intention de gérer ce club. On travaillerait ensemble.

— Et je ferai quoi au juste ? Serveuse ?

— J’imaginais plutôt un statut d’organisatrice et de manager. Tu pourrais

t’occuper du personnel, des concerts ou encore des réservations.

— Mais je n’ai jamais fait cela, j’en serai incapable.

— Je t’apprendrai. Au début, je te montrerai, et quand tu te sentiras prête, je te passerai le relais. Alors, qu’en penses-tu ?

Émue aux larmes, Mia se jeta dans les bras de Salvatore et posa la tête contre son torse.

— Eh ! lança-t-il en lui relevant au menton. Ne pleure pas mon cœur ! Ce n’est qu’une proposition, si tu ne veux pas, il

suffit de dire non, OK ?

— Ce sont des larmes des joies. Tu me rends tellement heureuse ! Jamais je n'aurais imaginé que tu me laisserais travailler.

— Et bien, je dois avouer que je n'ai jamais pensé que ma femme bosserait, mais je crois que cela te fera du bien. Tu as besoin de prendre confiance et tu as vécu retirée du monde bien trop longtemps. Je ne veux pas que tu te sentes prisonnière et si pour cela je dois bâillonner mon côté homme de Neandertal, alors je le ferai.

— Mais pas au point de me laisser être serveuse ?

— Non. Pas à ce point-là, ricana Salvatore.

Mia recula en fronçant les sourcils.

— Il y a tout de même un problème. C’est un travail de nuit.

— Ma mère sera ravie de garder Angelo. Et puis, je suis le patron, on pourra aménager les horaires en fonction de ton fils. On se réserve les dimanches et les vacances scolaires en familles, quelqu’un nous remplacera ici. On se ménagera également un peu de temps pour nous. J’ai prévu de transformer l’étage en appartement. On pourra y dormir si on est trop fatigué pour rentrer ou si on a envie

d’une soirée en tête à tête.

— Tu as pensé à tout ?

— Oui. Il ne me manque qu’une seule chose. Ta réponse.

— Si tu m’en crois capable, alors c’est d’accord. Oui sans hésitation !

Chapitre 15

Salvatore éclata de rire lorsque Nicole leur ouvrit la porte. Elle, qui était d'ordinaire toujours impeccable, apparaissait les cheveux en bataille, sa chemise blanche remplie de tâches douteuses et les traits tirés.

— Si tu te moques ! Menaça-t-elle.

— Je n'oserais pas, voyons. Les enfants se sont bien amusés ? Ça a l'air calme, j'espère que tu ne les as pas zigouillés.

— Très drôle ! Ils sont tous partis et heureusement ! Angelo et Lucie sont dans

la chambre, ils regardent un dessin animé en se gavant de gâteau. Quant à moi, j'ai besoin d'une bonne douche.

— Je ne te le fais pas dire ! James est là ?

— Oui, le lâche vient d'arriver. Allez le rejoindre et faites comme chez vous, je reviens dans quelques minutes.

Salvatore posa la main sur la chute de rein de Mia et la guida au salon. Ou pour être précis, dans la pièce qui quelques heures plus tôt était encore un salon.

— Euh… Tu es sûr que ce n'était qu'un goûter d'anniversaire ? demanda-t-il en

découvrant l’état des lieux.

— Seigneur ! On dirait que l’appartement a été ravagé par un cyclone, lança Mia horrifiée.

Des verres en cartons jonchaient le sol, de la crème dégoulinait sur un des murs. Il y avait des serpentins de partout, le carrelage collait. Même le lustre n’avait pas résisté.

— Je lui avais conseillé de ne pas céder à notre calamité rousse, surtout quand on voit ses copines !

— J’espère qu’Angelo s’est bien tenu.

— Les garçons ont été les plus malins, ils

ont passé l’après-midi sur les jeux vidéo d’après Nicole. Ce sont les filles qui ont fait cela ! Putain ! Mais pourquoi n’ai-je pas eu un petit mec ?

Mia posa la main sur sa bouche pour cacher son rire. James la fusilla du regard, mais esquissa un sourire presque aussi tôt.

— Asseyez-vous, proposa James en leur montrant le canapé recouvert de papiers cadeaux déchiquetés. Vous voulez boire quelque chose ? Soda, bière, café, thé ?

— Une bière pour moi.

— Un soda, s’il te plaît.

James revint quelques instants plus tard avec leur boisson et un grand sac-poubelle. Il débarrassa le divan, la table basse et ramassa ce qui traînait par terre.

— Besoin d'un coup de main ?

— Surtout pas ! Nicole est verte de rage parce que je suis parti. J'ai promis de tout nettoyer. Tout seul.

— Elle t'a toujours mené par le bout du nez !

— Je t'ai entendu ! s'écria Nicole qui revenait.

— Je ne dis que la vérité !

— Enfoiré ! Mia, franchement j’espère que tu vas lui en faire baver. Oh ! Comme je languis de le voir ramper celui-là !

— Eh ! Ne donne pas des idées à ma chérie, répondit-il en mettant les mains sur les oreilles de Mia.

Cette dernière ne savait pas trop quelle attitude adopter, mais le trio l’amusait beaucoup. Elle enviait leur complicité et rêvait d’avoir un jour ce type de relation. Son amitié avec Emma ne ressemblait en rien à cela. Certes, elles étaient proches, mais pas à ce point, et surtout Mia ne s’était jamais confiée, alors qu’eux ne semblaient avoir aucun secret.

Salvatore retira les mains de ses oreilles et enroula les bras autour de sa taille.

Là non plus, elle ne savait pas comment réagir. Salvatore lui avait dit qu'il était tactile et il n'avait pas menti. Il la touchait en permanence, l'embrassait en public, comme sur la jetée. Pour lui, cela paraissait naturel alors que pour Mia, c'était un terrain totalement inconnu.

Elle se raidit légèrement lorsque ses lèvres effleurèrent son cou.

— Vous faites quoi ce soir ? demanda James.

— Rien. Pourquoi ?

— Ma belle-sœur va débarquer avec son fils. Elle doit garder Lucie. Avec Nicole, on avait prévu de rejoindre John et Lindsey en boîte de nuit. Vous ne voulez pas venir ? Angelo peut dormir ici, on vous le ramènera demain.

— Pourquoi pas ! Tu en penses quoi Mia ?

— Euh… Vous êtes sûr que cela ne dérange pas ?

— Absolument pas !

— Alors c’est d’accord, décida Salvatore, mais je dois tout même faire un saut à la maison. On se retrouve sur place ?

— Pas de problème.

Mia alla voir Angelo dans la chambre de Lucie. Lorsqu'elle lui proposa de rester ici, il accepta sans hésiter. Ils discutèrent quelques minutes. Lucie lui raconta son anniversaire et lui expliqua ce qu'elle avait eu comme cadeau.

Salvatore les rejoignit pour informer Mia de leur départ. À contrecœur, elle laissa son fils.

— Tu n'avais pas envie de sortir ? Lui demanda Salvatore en apercevant son air triste.

— Ce n'est pas cela. C'est la première

fois depuis notre exode qu'Angelo dort chez quelqu'un sans moi. Ça me fait bizarre. J'ai des difficultés à couper le cordon.

— J'avais remarqué, plaisanta-t-il. Il n'y a pas de mal à s'amuser de temps en temps et Angelo est ravi de rester.

— Tu as raison. Décidément, tu fais preuve d'une grande sagesse.

— C'est sûrement dû à mon grand âge. Je suis tellement vieux !

— N'importe quoi ! répondit-elle en gloussant.

— J'aime quand tu ris, lança Salvatore en

la bloquant contre la portière de la voiture. Cela arrive bien trop rarement, mais j'ai l'intention d'y remédier.

Émue, Mia passa les bras autour de Salvatore et l'embrassa sur le torse, là où est situé le cœur.

— Je ne suis jamais allée en boîte de nuit, déclara Mia, alors qu'ils roulaient depuis un moment en silence. Je ne sais même pas comment on s'habille.

— Quoi que tu portes, tu es parfaite.

— Tu m'aides vachement.

— Ne te prends pas la tête avec ce genre de détails. Le but, c'est de se détendre, alors en pantalon ou en robe, cela n'a pas d'importance. Choisis des vêtements dans lesquels tu te sens bien.

De retour à la villa, Salvatore s'enferma dans son bureau. Mia monta dans sa chambre et ouvrit son placard. Elle n'avait pas grand-chose à se mettre. Rien qui convienne à une soirée. Ne pouvait-elle pas faire semblant d'être malade ? Elle n'avait pas envie de lui faire honte. Sa garde-robe était composée de trois jeans, de deux shorts, d'une robe qu'elle n'avait jamais portée et de quelques t-shirts simples. C'était plus des fringues pour traîner ou

aller bosser. Jusqu'à présent, elle n'avait pas attaché d'importance à ce genre de chose. Avec son salaire de serveuse, elle n'avait pas vraiment les moyens de faire des folies, et puis de toute façon elle préférait des vêtements passe-partout. Sa seule fantaisie avait été pour cette robe, mais parce qu'Emma avait lourdement insisté. Finalement, elle avait fini au fond de son placard. Encore étiquetée.

Mia la sortit et la tint à bout de bras. Elle était blanche à grosses fleurs, pas trop moulante et avec un décolleté sage. La longueur était parfaite pour cacher les cicatrices sur ses jambes, mais les épaules étaient nues. Dépitée, elle laissa tomber le

vêtement sur son lit et reprit sa fouille.

— Besoin d’aide ? lança Salvatore dans son dos.

— Je crois que tu devrais y aller seul. Je ne me sens pas très bien et…

— Tu veux que j’annule ?

— Non, vas-y toi. Cela ne me dérange pas de rester avec ta mère.

— Elle n’est pas là. Ce soir, elle est à sa réunion de tricot.

— Réunion de tricot ?

— Oui. Un groupe de sexagénaires qui

se retrouve chez l'une d'entre elles et passe la soirée à se raconter les derniers potins tout en tricotant et en se gavant de biscuits. Je les soupçonne également de boire de l'alcool, mais ma mère refuse d'avouer !

— Dans ce cas, je lirai un livre.

— Ou tu peux venir avec moi.

— Regarde ! Je n'ai rien à mettre.

— Si ce n'est que ça…

Salvatore sortit son téléphone portable et composa un numéro.

— Bonsoir, Salvatore Di Marco à l'appareil. J'ai besoin d'une tenue de soirée

pour une jeune femme. Taille trente-six. Quelque chose de simple, mais d'élégant. Il faudrait également une paire de chaussures en trente-sept et quelques accessoires. Le tout doit être impérativement livré dans… deux heures, annonça-t-il en regardant sa montre. Merci beaucoup.

Puis, s'adressant de nouveau à Mia.

— Problème résolu. Autre chose ?

— Tu vas vraiment te faire livrer des vêtements ? Tu es dingue !

— Dingue de toi, tu veux dire. Jean est une connaissance. Il tient une boutique de fringues. Le chic à la française. Mes

exigences ne le dérangent pas et ses employés sont ravis d’encaisser un gros pourboire pour le service.

Salvatore réduisit la distance qui les séparait. Il souleva Mia et la plaqua contre le mur.

— Est-ce que j’ai droit à un petit baiser en remerciement ?

— Il n’y a jamais rien de petit avec toi.

— Merci pour ce compliment, répondit Salvatore avant d’éclater de rire.

Comprenant l’allusion, les joues de Mia rougirent furieusement ce qui le fit rire de plus belle.

— Arrête de te moquer ! Ce n’est pas ce que je voulais dire et tu le sais.

— C’est pourtant la stricte vérité. Je suis bien membré, tu as le droit de l’avouer. D’ailleurs, lança-t-il d’un ton sensuel qui lui donna des frissons, en parlant de membre… Nous sommes seuls et nous avons pas mal de temps à combler. Tu n’as pas une idée de ce qu’on pourrait faire ?

— Je pourrais te préparer à manger, tu n’as pas faim ?

— Terriblement faim de toi, mon cœur.

La bouche de Salvatore s’écrasa sur la

sienne. Gourmande. Exigeante. Leurs langues s’enroulèrent pour danser au même rythme. L’immobilisant contre le mur, Salvatore passa une main entre leurs deux corps, dégrafa les premiers boutons du pantalon et fit glisser ses doigts à l’intérieur.

— J’ai envie de toi.

La jeune femme lui répondit avec un gémissement incompréhensible lorsqu’il appuya sur son clitoris avec son index. Le considérant comme un oui, il abandonna son intimité, reposa Mia sur ses jambes et lui retira ses vêtements rapidement. Il la souleva de nouveau et se remit à l’embrasser. D’une main, il ouvrit son

propre pantalon et le laissa tomber sur ses chevilles.

Il s’enfonça en elle d’un puissant coup de reins et se figea. Merde ! Mia n’était pas comme ses anciennes amantes. Il lui jeta un regard inquiet pour voir s’il lui avait peur ou mal, mais seul un désir brut se reflétait dans ses prunelles. Rassuré, il se mit à bouger. D’abord lentement. Puis de plus en plus fort. De plus en plus vite.

— Oh putain ! C’est tellement bon bébé !

— Salvatore… geignit-elle en réponse.

Mia rejeta la tête en arrière. Salvatore lui l’embrassa dans le cou, mordilla le lobe de

l’oreille.

— Viens, mon cœur, murmura-t-il. Maintenant.

Il passa une main entre eux pour atteindre son clitoris gonflé. Mia se cambra en poussa un cri. Il appuya ses caresses tout en la besognant à grands coups de boutoirs.

— Salvatore ! Salvatore !

Mia explosa dans un dernier cri. Salvatore la suivit dans la seconde. Tremblant contre elle, la tête nichée au creux de son épaule, il reprit sa respiration et attendit que son rythme cardiaque se

calme.

— J’aimerais pouvoir bouger, mais je crois que je suis mort.

— Il va pourtant bien falloir, parce que là, tu m’écrases.

Salvatore les décolla du mur et traversa la pièce pour les mener jusqu’au lit. Le pantalon toujours enroulé autour de ses chevilles manqua de le faire tomber à plusieurs reprises, mais ils arrivèrent à destination et s’écroulèrent sur le matelas en riant.

— Je t’aime mon cœur et je promets de t’offrir une existence merveilleuse.

Le sourire de Mia disparut aussitôt. Comme elle aurait voulu pouvoir y croire ! Mais la vie lui avait appris qu'entre le rêve et la réalité, il y avait un véritable gouffre. Il était peut-être amoureux à cet instant, mais qu'en serait-il dans un an, six mois ou même une semaine ? Pouvait-elle lui apporter tout ce dont il avait besoin ? Elle avait de sérieux doutes là-dessus. Elle était instable, à fleur de peau. Agaçante et parfois immature. Sans compter ses cauchemars, ses crises d'angoisses. Comment pourrait-elle combler un homme avec un bagage si lourd ? Un jour, une femme débarquerait. Une femme sans cicatrice, sans passé sombre, sans peur. Une femme qui ne craindrait rien et se

donnerait sans complexe. Une femme qui le rendrait heureux et qui ne reculerait pas à la moindre excuse. D'ailleurs, était-il réellement amoureux ? Et s'il ne ressentait en réalité qu'une sorte de pitié ? Comment pourrait-il l'aimer en sachant à quel point elle était laide ? Sale. Honteuse.

Tout à coup, sa nudité lui provoqua une nausée. Elle se redressa d'un bond et courut jusqu'à la salle de bain.

Mia tomba à genoux et se pencha au-dessus de la cuvette des w.c. Mais seul un torrent de larmes l'assaillit.

— Merde ! Tu es malade ?

Incapable de parler, elle secoua vivement la tête. Une fois encore elle avait tout gâché. Salvatore la prit dans ses bras.

— Tout va bien. Je suis là, mon cœur.

Au lieu de la soulager, ces paroles la firent sangloter de plus belle.

Salvatore la ramena dans la chambre. Il l'allongea contre lui et lui caressa le dos jusqu'à ce qu'elle se calme.

— On peut annuler la sortie et se regarder un film, dit-il lorsqu'elle cessa de pleurer. Je n'ai pas très envie d'y aller de toute façon.

— Tu as commandé une tenue complète

en urgence, je te rappelle.

— On aura d’autres occasions.

— Je suis désolée. C’est juste un trop-plein d’émotion. Un peu de repos et tout rentrera dans l’ordre.

— Tu en es sûre ?

— Certaine.

— OK, dans ce cas, je vais prendre une douche. Je te réveille dans une heure.

— Trente minutes. Moi aussi je dois me laver et ensuite il faut que je me prépare.

— Et que tu manges quelque chose.

Salvatore l’embrassa sur le front et quitta la pièce. Il s’adossa au mur du couloir, les yeux fermés. La voir dans cet état lui retournait l’estomac. Il espérait seulement que c’était le chemin de la guérison parce que si elle craquait chaque fois qu’il la touchait, la situation risquait de devenir rapidement ingérable. Il fit taire ses doutes et se dirigea vers sa chambre, le cœur en miettes.

Chapitre 16

— Eh ! Salut, on ne vous attendait plus. Vous en avez mis du temps.

— C’est de ma faute, je n’ai pas vu l’heure, mentit Salvatore.

En réalité, il avait laissé dormir Mia jusqu’à ce qu’elle se réveille seule. De nouveau, il avait insisté pour qu’ils restent à la maison, mais elle avait refusé. Ils avaient donc mangé rapidement avant de se préparer.

Mia portait une robe longue de couleur noire. Elle épousait parfaitement ses formes

et cachait la totalité de ses cicatrices. Rehaussée d'une ceinture, elle était élégante sans être trop habillée. Des escarpins assortis avaient été livrés, ainsi qu'une parure complète de bijoux.

Mia le remercia silencieusement en serrant sa main. Salvatore lui fit un clin d'œil. Ils s'installèrent sur une banquette en cuir et saluèrent tout le monde.

— Mia, je présente Lindsey et John. Lindsey travaille dans le même service que moi à l'hôpital. John est son mari et le hasard a voulu qu'il soit ami avec Salvatore et James.

— Enchantée.

— Bonsoir. Contente de rencontrer celle qui a su mettre le grappin sur le célibataire le plus convoité de la ville.

— Les nouvelles vont vite à ce que je vois, ricana Salvatore en passant le bras derrière le dos de Mia pour l'attirer contre lui.

— Mec ! lâcha John, tu étais le dernier survivant ! Maintenant, tu es cuit.

— Plains-toi ! Le gronda, son épouse. Tu serais bien malheureux sans moi.

— Ce n'est pas faux, ma chérie.

— Lèche-cul ! Se moqua Nicole. Bon,

maintenant que tout le monde est présent, on danse ? Au fait Mia, tu as quatre mojitos de retard, il va falloir t'activer pour nous rattraper.

Nicole et Lindsey se levèrent, mais les hommes restèrent à leur place.

— Viens ! Et toi, dit-elle à Salvatore, lâche-la un peu. Qu'est-ce que tu es collant !

— Ne fais pas attention, elles sont complètement bourrées, se moqua James.

— Tu n'as pas l'air mal non plus. J'ai combien de verres à rattraper ?

Embarquée par les filles, Mia n'entendit

pas la réponse et s’en inquiéta. Elle espérait que Salvatore n’était pas du genre à se soûler. Elle réalisa qu’elle ne connaissait pas grand-chose de lui, mais n’eut pas le temps de s’appesantir sur le sujet, car Nicole et Lindsey la pressaient déjà sur la piste en hurlant et en sautillant. Mia les regarda quelques instants, ne sachant quoi faire, puis elle se laissa guider la musique et retrouva le sourire.

Les trois femmes dansèrent longtemps, repoussant régulièrement les mecs qui tentaient de s’incruster entre elles.

Mia avait trop chaud. Ses pieds lui faisaient un mal de chien dans ces chaussures neuves, mais jamais elle ne

s’était autant amusée.

Le corps en sueur, elles se dirigèrent au bar et commandèrent à boire.

— Cul sec, hurla Nicole.

Mia avala la boisson d’un seul coup et le regretta immédiatement. L’alcool embrasa sa gorge. Elle toussa, les larmes aux yeux.

— Quelle horreur ! Qu’est-ce que c’est ?

— Tequila ! Croque vite le citron ! gloussa Lindsey.

Le souvenir de son quinzième anniversaire remonta à la surface. Elle s’était justement enivrée avec de la tequila.

Pas question qu’elle remette cela ! Nicole tapa son verre sur le comptoir pour attirer le serveur et demanda une autre tournée.

— Cette fois, dit-elle en mettant du sel sur le dos de la main de Mia, lèche. Bois cul sec et mords dans le citron.

Mia n’était pas vraiment tentée de recommencer l’expérience, mais devant l’instance de ses comparses, elle céda. Un verre. Juste un et ce serait le dernier. Seigneur ! Ce n’était pas mieux. Elle ne sentait même plus son gosier tant la brûlure était dense. De nouveau, elle toussa sous les gloussements des deux femmes.

— Oh ! J’adore cette musique, s’écria

Nicole. On repart danser !

Mia se demandait comment elles parvenaient à tenir. Elle n’en pouvait plus. La tête lui tournait légèrement et elle commençait à rire pour rien. Si elle était ivre après deux verres, elle n’arriverait jamais à suivre leur rythme.

Elles se déhanchèrent encore un moment, puis retournèrent à leur table où les hommes attendaient.

— Salvatoooore ! lança Mia en se jetant dans ses bras. Tu m’as manqué !

— Qu’est-ce que vous lui avez fait boire ? demanda-t-il en fusillant Nicole et

Lindsey du regard ?

— Rien ! Tu me connais, voyons !

— Justement !

Mia gloussa de nouveau. Elle posa la main sur le torse de Salvatore et s'approcha tellement de lui qu'elle était quasiment sur ses genoux.

— T'es beau. Et tu es gentil aussi. Et je t'ai…

Salvatore écrasa sa bouche sur celle de Mia pour la museler. Nul doute qu'elle regretterait le lendemain. Autant lui éviter qu'elle se sente honteuse en prime. Surtout si elle lui faisait une déclaration d'amour

devant tout le monde. Il l’avait fait taire avant qu’elle finisse sa phrase, mais son cœur battait à grands coups. Mia l’aimait ? Il était l’homme le plus heureux de la terre ! Retenir le sourire idiot qui voulait à tout prix accaparer son visage n’était pas une mince affaire. Salvatore enfouit le nez dans les cheveux de Mia et prit une grande inspiration.

— Plus d’alcool pour toi.

— Plus de tequila ? Tu as raison, la tequila c’est dangereux.

— Plus aucun alcool. Tu t’amuses bien ?

— Oui. C’est trop cool !

Salvatore éclata de rire et l’embrassa dans le cou avant de se redresser sur la banquette.

Tous se mirent à discuter, mais Mia avait du mal à suivre la conversation. Elle remua sur le siège au rythme de la musique. Elle avait de plus en plus chaud et sa gorge était sèche. Heureusement, les effets de l’ivresse commençaient à s’estomper.

— J’ai soif.

— Je vais commander ! s’écria Nicole.

— Pas question ! répondit Salvatore. Si je te laisse faire, tu vas encore soûler ma nana.

Salvatore se leva et demanda à chacun ce qu'il voulait.

— Quel rabat-joie ! lança Lindsey quand il s'éloigna.

— Vous devriez plutôt faire pareil. Vous avez bien trop bu.

— Oui, mais on a nos hommes pour nous protéger.

— Dans l'état où tu es, pas sûr que tu reconnaisses ton mec, plaisanta John.

Mia cessa de les écouter, le regard rivé au bar. Ou plus précisément sur la brune qui discutait avec Salvatore. Elle était collée

contre lui, les seins écrasés sur son torse. Non seulement il ne la repoussait pas, mais en plus il souriait.

Un sentiment de jalousie la dévasta, ainsi que de la déception. Il lui avait fait l'amour quelques heures plus tôt. Il lui avait dit qu'il l'aimait…

Des images de Tonio et de Rosa surgirent dans son esprit. Est-ce que Salvatore était comme son cousin ? Est-ce qu'il comptait s'afficher avec d'autres femmes ? Lorsque Tonio l'avait fait, elle avait ressenti du soulagement, car elle savait que s'il passait la nuit avec sa maîtresse, il la laisserait tranquille. Mais l'idée que Salvatore caresse le corps d'une

autre lui donnait des envies de meurtre.

— Mia ? Tout va bien ?

Elle ignora la question, les yeux toujours rivés sur Salvatore.

— Quel con ! siffla Lindsey. Mais à quoi joue-t-il ?

— C’est peut-être une amie, suggéra Nicole d’une voix qui trahissait son manque de conviction.

La femme chuchota quelque chose à l’oreille de Salvatore. Elle le vit rire avant de secouer la tête. L’inconnue passa alors les bras autour de son cou et l’embrassa à pleine bouche.

Mia se leva d’un bond, une main sur la poitrine.

— J’ai besoin d’aller aux toilettes, dit-elle en s’enfuyant.

— Merde !

C’était James qui venait de parler. Quelqu’un tenta de la retenir en l’appelant. Mia longea les box à toute vitesse et traversa la piste de danse. Elle n’était pas certaine de se diriger au bon endroit, mais elle s’en fichait. Il fallait qu’elle s’éloigne. Qu’elle efface l’image de Salvatore embrassant une autre femme.

Elle poussa une porte à battants et se

retrouva dans un couloir sombre. Mia regarda autour d'elle. Cela ressemblait à un espace privé. Dans le doute, elle fit demi-tour et se cogna contre un torse.

— Oh là ! Doucement poupée. On dirait que tu as le diable aux fesses.

— Excusez-moi, répondit-elle en contournant l'inconnu qui semblait totalement ivre.

— Ne pars pas si vite, ma jolie. Je t'ai vu danser tout à l'heure avec tes copines, tu étais sacrément sexy.

— Euh… Merci, mais je dois y aller, mes amis m'attendent.

L’homme lui attrapa le bras et l’attira contre lui.

— Lâchez-moi !

— Ne fais pas timide. On va bien s’amuser tous les deux. Je suis sûr que t’es une vraie chaudasse.

Terrorisée, Mia se débattit. L’inconnu la pressa durement contre le mur pour la bloquer. Elle poussa un cri et le gifla.

— Salope !

Il agrippa sa robe par le col et tira de toute ses forces. Le tissu se déchira, mettant sa poitrine à nue.

Mia se démena de plus belle pour lui échapper, mais l'homme était beaucoup trop costaud. Prise de panique, elle hurla, donnant des coups de pieds. Il leva le bras pour la frapper. Seigneur ! Elle allait se faire battre et violer par un inconnu pendant que Salvatore s'amusait avec une autre. Elle ne survivrait pas à cette agression. Pas cette fois. Mia ferma les yeux, sans essayer de se protéger. À quoi bon ?

Elle attendit la douleur qui n'arriva jamais. Le poids de l'assaillant disparut subitement. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle reconnut Salvatore. Il se tenait au-dessus de l'homme et le frappait à coups de poing.

Le visage ensanglanté, son agresseur se mit à geindre, mais elle ne comprenait pas ses paroles. Tout devenait flou. Les sons lointains.

Quelqu’un s’approcha d’elle et la prit dans ses bras.

— Mia ! Tu m’entends ? C’est Nicole. Merde, elle est en état de choc.

Nicole la secoua. Mia cligna des yeux. Lentement, son esprit réintégra sa place. Elle jeta un regard autour d’elle. Salvatore était encore en train de frapper le type qui paraissait à présent inconscient, tandis que James et John tentaient de le faire reculer.

— C’est bon, mec. Il a son compte.

— Je vais le crever cet enculé !

— Pas ici Salvo ! Mia a besoin de toi. Il faut que tu t’occupes d’elle.

Les paroles semblèrent agir sur Salvatore. Il balança un coup de pied dans les côtes de l’homme, puis se retourna.

— Mon cœur…

Nicole la relâcha et Salvatore la serra dans ses bras.

— Je suis désolé, bébé.

— Je veux rentrer, dit-elle d’une voix

éteinte.

Mia garda le silence durant tout le trajet. Une main posée sur sa robe déchirée pour la retenir, elle resta le regard rivé sur la route. Salvatore lui demanda comment elle allait à plusieurs reprises, mais elle l'ignora. C'est à lui qu'elle en voulait. Il l'avait trahie. Abandonnée. Il avait embrassé une autre femme et à cause de lui elle s'était fait agresser.

Combien de fois l'histoire se répéterait-elle ? Combien de fois devrait-elle encore subir la honte, l'humiliation et la douleur ? Salvatore ne l'avait pas touchée

physiquement, mais la souffrance n’en était que plus grande. Parce qu’elle lui avait fait confiance. Parce qu’elle l’aimait. Retenant ses larmes, elle repoussa la main de Salvatore lorsqu’il la posa sur sa cuisse.

Arrivée à la villa, elle se dirigea directement vers sa chambre.

— Attends ! Il faut qu’on parle !

— Pas maintenant, dit-elle. Je vais me coucher. Seule.

Mia referma la porte au nez de Salvatore et la verrouilla. Elle l’entendit jurer. Ses pas s’éloignèrent. Une porte claqua. La jeune femme inspira profondément. Elle

s’allongea sur son lit, sans se déshabiller, et fixa le plafond jusqu’à ce que le sommeil l’emporte.

Mia se réveilla avec un mal de tête et la bouche sèche. Elle tourna sur le côté et aperçut l’heure sur son réveil. Quinze heures passées ! Zut ! Angelo devait être rentré. Elle se leva, retira l’unique chaussure qu’elle avait encore au pied, et se rendit dans la salle bain.

Après une longue douche, elle se sentait déjà un peu mieux, mais l’idée de devoir croiser Salvatore, lui donnait envie de replonger sous la couette. Qu’allait-elle lui

dire ? Et lui, comment s'expliquerait-il ? comptait-il la mettre au pied du mur ? La renvoyer si elle refusait qu'il couche avec d'autres ? Espérait-il l'amadouer ? Lui faire du chantage ?

Elle prit son courage à deux mains et sortit de la chambre. Elle ne croisa personne dans le couloir ni dans la cuisine, mais des bruits provenaient de l'extérieur. Mia reconnut la voix d'Angelo. Elle se prépara un café, puisque le pot avait changé de place et rejoignit son fils.

Nicole, James, Lucie, Salvatore et Maria étaient installés sur la terrasse tandis que les enfants couraient dans le jardin.

Nicole fut la première à la voir. Elle se leva et s’approcha doucement.

— Comment te sens-tu ?

— Tout va bien. Ne t’inquiète pas, répondit-elle en se forçant à sourire.

Elle marcha jusqu’à la table, salua tout le monde et se cala sur le siège le plus éloigné de celui de Salvatore. Ce dernier reposa sa bière violemment, mais garda le silence.

— Euh… Bien, je crois qu’il est temps de partir, déclara James en se redressant. On se voit toujours demain pour…

— Ouais, coupa Salvatore d'un ton sec.

— OK. Lucie ! Viens dire au revoir !

Maria les raccompagna jusqu'à la sortie. Mia se leva pour regagner la maison, mais Salvatore l'arrêta net.

— Dans mon bureau. Tout de suite !

Mais pour qui se prenait-il à lui donner des ordres ? Et pourquoi était-il en colère alors qu'il était le seul fautif ? Elle passa devant lui en l'ignorant. Mia appuya le pied sur la première marche et se trouva tirée en arrière. Salvatore la fit pivoter, la souleva et

la chargea sur son épaule.

— Mais à quoi tu joues ? Repose-moi tout de suite !

— Dès que tu seras dans mon bureau.

— Je ne suis pas ton employée. Tu sais où tu peux te les mettre tes ordres ?

— Tu deviens très malpolie quand tu t'énerves.

Une claque retentit sur son postérieur. Mia poussa un cri, même s'il ne lui avait pas fait mal. Son regard croisa celui de Maria et d'Angelo.

— Repose-moi ! Tu es en train de te

donner en spectacle.

— Rien à foutre ! Hors de question que tu continues à m'ignorer comme tu le fais, alors on va régler le problème tout de suite.

— Mais il n'y a pas de problème, hurla-t-elle. Tout est parfaitement clair. Laisse-moi tranquille !

— Non !

Salvatore marcha jusqu'à son bureau. Il referma la porte du pied et posa enfin Mia.

— Tu n'es qu'un… qu'un…

Une bouche s'écrasa sur la sienne. Mia se

tortilla pour échapper au baiser, mais Salvatore enroula les bras autour de sa taille. Lorsqu'elle cessa de se débattre, il décolla ses lèvres et la fixa.

— C'est bon ? Tu es calmée ? On peut parler maintenant ?

— Je ne suis pas énervée ! cria-t-elle.

— Un ton plus bas, ou je t'embrasse encore, pour te clouer le bec. J'ai remarqué que cela fonctionnait assez bien.

— Tu oses te moquer de moi ? Pas d'excuses ? Pas de « pardonne-moi mon cœur » ? Ou mieux, pourquoi pas une crise d'autorité pour imposer ta nouvelle petite

amie ?

— Ma petite amie ? Carrément ? Mia, il n’y a rien eu avec cette femme. Je ne la connaissais même pas.

— Ah oui ? Et ses mains autour de ton cou, sa bouche sur la tienne, ce n’était rien ? Il se serait passé quoi ensuite ? On serait rentré tous les trois à la maison ? Ou peut-être que tu m’aurais laissée avec tes amis pour aller la baiser ?

— Tu n’y es pas du tout ! Elle m’a accosté, mais je lui ai expliqué gentiment que je n’étais pas libre. Elle est devenue instante, j’ai essayé de m’en débarrasser, mais cette idiote s’est jetée sur moi. Si tu

ne t’étais pas enfuie, tu aurais vu que je l’ai repoussée immédiatement. J’étais en colère contre elle. Après, James m’a rejoint pour me dire que tu étais partie. Je t’ai cherché et tu connais la suite. Il ne s’est rien passé avec elle et il n’y aurait rien eu. Je m’en veux pour ce que le type t’a fait. Je m’en veux d’être resté poli avec cette gourde parce que du coup tu as mal interprété la situation. Je m’en veux de ne pas t’avoir retrouvée rapidement. Et je m’en veux de ne pas avoir tué ce connard. Mais je t’en veux également, parce que tu as cru que je pouvais te faire une crasse pareille. Je t’en veux parce que tu n’as pas confiance en nous. Je t’en veux parce qu’au lieu de venir me faire une scène et coller une droite à la

fille, tu as préféré t’enfuir.

— Tu aurais souhaité que je la frappe ? demanda-t-elle, sidérée.

— J’aurais aimé que tu marques ton territoire. Peu importe la façon. Si un type t’embrassait, je le démolirais sur-le-champ. Il n’y a que toi, mon cœur. Personne d’autre.

— Tu m’embrouilles. Et puis recule, je n’arrive plus à réfléchir.

— Pas question. On s’est expliqué, maintenant j’exige mon baiser de réconciliation.

— Je n’ai pas dit que je te pardonnais.

— Je ne me suis pas excusé et je ne vais pas le faire, à moins que toi aussi tu t’excuses.

— Moi ?

— Oui.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que chaque fois que tu me fuis, cela me brise le cœur.

— Tu racontes ça pour me faire culpabiliser !

— Et ça fonctionne ?

— Peut-être, bougonna-t-elle.

— Alors, embrasse-moi.

Salvatore la souleva, la posa sur le bureau et s'installa entre ses jambes.

— Embrasse-moi, répéta-t-il en se penchant.

Mia effleura sa bouche et recula aussitôt.

— Un vrai baiser ! gronda-t-il avant de fondre sur elle.

Salvatore força le passage de ses lèvres. Une main sur sa nuque, l'autre au bas de son dos, il lui offrit un baiser de réconciliation qui la laissa haletante et

moite de désir.

— Et maintenant, questionna-t-il en s'écartant, comment vas-tu ? Je veux dire, comment te sens-tu réellement ? Quand j'ai vu ce type te maintenir de force, j'ai cru devenir fou. S'il t'a fait le moindre mal, tu ne dois pas me le cacher.

— Il m'a juste bousculée. J'ai eu très peur, mais tu es arrivé à temps.

— Ta robe était déchirée. Est-ce qu'il…

— Il ne m'a pas touchée, je te le promets.

— OK, dit-il en respirant de nouveau. Si tu as envie que je le retrouve, que je

l’achève ou que…

— Je désire seulement oublier, passer à autre chose et ne plus jamais boire de tequila.

— Sur ce point, je ne peux qu’être d’accord.

— C’était si horrible que cela ?

— Non, pas du tout. C’était même marrant de te voir ivre, mais je suis presque certain que tu t’en serais voulu. Cela dit, une soirée en tête à tête, et un peu d’alcool, ça pourrait devenir intéressant. Tu t’es plutôt bien lâchée. J’ai adoré la façon dont tu as prononcé mon prénom et j’ai

aussi beaucoup aimé lorsque tu as déclaré que j’étais beau.

Le visage en feu, Mia posa la tête sur le torse de Salvatore pour se cacher. Ce dernier se mit à rire.

Chapitre 17

Salvatore était parti depuis trois jours. Il l'appelait régulièrement et lui envoyait des SMS, mais sa présence lui manquait. Cela faisait maintenant quatre mois qu'ils étaient ensemble. Tout n'était pas parfait. Elle avait encore des moments de doutes, des crises de panique, mais les choses allaient de mieux en mieux. À tout point de vue.

Salvatore faisait preuve d'une patience exceptionnelle. Elle avait du mal à croire que tout cela était bien réel. Que c'est à elle que cela arrivait ! Elle était heureuse. Sereine. Et follement amoureuse.

Salvatore lui faisait découvrir chaque jour de nouveaux plaisirs, que ce soit dans la vie quotidienne ou dans un lit. Elle n'était pas certaine de voir ses démons disparaître un jour, mais elle avançait un pas après l'autre. Grâce à lui.

Angelo avait commencé les cours et se plaisait dans son école. Mia s'inquiétait de le voir si solitaire. Sa seule amie était Lucie, il rejetait tous les enfants qui osaient s'approcher. Lui aussi progressait lentement. Angelo ne se confiait jamais. Pas même à elle. Mais d'une certaine manière, ses démons à lui étaient bien plus sombres que les siens. Il avait commis un meurtre à cinq ans. Il avait tué son propre

père. Comment grandir de façon équilibrée avec un tel poids sur la conscience ? Mia avait tenté de lui faire voir un psychologue, mais il s'était totalement renfermé, si bien qu'au bout de quelques séances, ils avaient renoncé.

Le téléphone de la jeune femme se mit à vibrer. Elle roula sur le matelas et s'en empara.

— Bonjour mon cœur. Je te réveille ?

— Non, j'allais me lever.

— Hmm ! Encore au lit. Nue ?

— Tu es vraiment impossible !

— Ce n’est pas ma faute, tu me manques alors je n’ai que mon imagination.

— Tu es parti depuis seulement trois jours !

— Trois jours, c’est très long sans toi. Mais j’ai une bonne nouvelle ! J’ai réussi à boucler mes affaires. Il me reste un dernier truc à faire et c’est terminé. Nous devrions être de retour d’ici demain soir.

— Oh ! C’est génial.

— Cela signifie que je te manque ?

— Peut-être.

— Dans ce cas, on peut s’entraider. Tu

ne m’as toujours pas dit si tu étais nue.

— Salvatore !

— OK, j’arrête. Tu n’es pas encore prête pour le sexe par téléphone, j’ai compris.

— Déçu ?

— Non. Mais je vais tout de même faire des cochonneries en pensant à toi après avoir raccroché. D’ailleurs, en ce moment même j’ai une main posée sur…

— Salvatore ! coupa-t-elle, le visage en feu.

Ce dernier éclata de rire. Il passait son temps à la provoquer de la sorte pour la

choquer. Mais il savait aussi que cela ne la laissait pas indifférente. Du reste, l'idée qu'il était en train de se toucher, tout en lui parlant, lui envoyait des ondes de désir, mais ça, elle ne l'avouerait jamais.

— Bon, plus sérieusement, qu'as-tu prévu aujourd'hui ?

— Je vais en ville avec ta mère, Nicole et les enfants. Nicole veut acheter des vêtements pour Lucie et Angelo a besoin de chaussures. Maria a décidé de nous inviter au restaurant.

— N'hésite pas à te faire plaisir aussi. Il y a une super boutique au centre commercial, j'ai vu un ensemble tout en

soie qui te conviendrait à merveille. Rouge, avec de fines dentelles.

— Es-tu en train de parler de lingerie ?

— Évidemment.

— Je ne vais pas acheter des sous-vêtements avec ta mère !

— Dommage. J’aurais adoré être accueilli par toi, portant cette nuisette. Étendue sur mon lit et prête pour ton homme.

— Tu es un vrai obsédé !

— C’est maintenant que tu t’en aperçois ?

— Je m’en doutais un tout petit peu. Sûrement parce que tu passes ton temps à me piéger dans tous les coins de la maison, à faire des allusions ou à me tripoter.

— Hmm… oui. Raconte-moi en détail comment je te tripote et ce que tu ressens dans ces moments-là.

Mia entendit du bruit en arrière-plan suivi de cris.

— Putain ! T’es sérieux mec ? Tu ne peux pas oublier ta queue cinq minutes ?

— Sors de ma chambre ! Je suis en pleine discussion avec ma femme.

— D’après ce que j’ai eu le temps de voir, tu ne fais pas que parler.

James se mit à rire tandis que Salvatore l’insultait de tous les noms.

— C’est bon ! Je te laisse à ta… conversation. Mais bouge ton cul, on doit partir dans trente minutes.

— Désolé, mon cœur, reprit Salvatore. Où en étions-nous ?

— Nulle part ! Je dois raccrocher, autrement je vais être en retard.

— OK. Je t’appelle ce soir.

— À ce soir alors.

— Mia ?

— Oui ?

— Je t’aime.

— Moi aussi.

— Est-ce qu’un jour tu me le diras ?

— Je le fais sans arrêt !

— Non. Tu me réponds seulement, moi aussi. Ce n’est pas la même chose.

Salvatore coupa la communication, la laissant pensive. Avait-il raison ? Elle avait pourtant l’impression de lui faire part de ses sentiments en permanence. Certes, elle

n’était pas très douée avec les mots, mais est-ce qu’il en était frustré à ce point ? Mia soupira. Elle avait encore tellement de travail à faire sur elle-même !

Après une douche revitalisante, elle enfila un jeans, une chemise à manches courtes et rejoignit Maria dans la cuisine.

– Buongiorno ! Come stai ?

— Très bien, merci. Et vous ?

Pour le plus grand plaisir de Maria, Mia commençait à comprendre les bases de l’italien, si bien qu’elle avait décidé de s’adresser à elle comme à Angelo dans

cette langue, le plus souvent possible.

— Bene. Je viens d’avoir Nicole au téléphone, elle ne va pas tarder. Angelo a pris son petit déjeuner. Il finit de se préparer.

— Parfait ! Salvatore m’a appelé, il sera de retour demain.

— Déjà ? Il n’avait pas parlé d’une dizaine de jours ?

— C’est ce qui était prévu, mais ils ont réussi à se libérer avant.

—Fantastico! Je n’aime pas quand il est loin.

Mia garda le silence. Lorsque Salvatore partait en voyage, elle savait que ses affaires étaient liées à la mafia et aux trafics. Pour sa santé mentale, elle préférait ignorer ce qu'il faisait, de toute façon il n'aurait rien dit. Mais chaque fois, elle ne pouvait s'empêcher d'avoir peur pour lui. Dans ce monde-là, les hommes ne faisaient en général pas de vieux os.

Ils passèrent le restant de la matinée à courir de boutique en boutique. Nicole dépensa sans compter, pour sa fille, mais aussi pour elle. Mia acheta une paire de chaussures, comme prévu. Deux livres pour elle et un t-shirt humoristique pour

Salvatore. Maria s’offrit quelques vêtements ainsi que des pelotes de laine.

Ils déposèrent leurs acquisitions dans le coffre et se rendirent dans un restaurant italien. Ils venaient de passer commande lorsque la sonnerie de son téléphone retentit. Surprise de voir le prénom Julie s’afficher, elle se leva.

– C’est ma sœur, dit-elle, je reviens dans deux minutes.

Mia s’éloigna pour se retrancher dans un coin tranquille et décrocha.

– Salut ! Tout va bien ?

– Bonjour, Mia, répondit une voix

masculine.

Son cœur manqua un battement. Elle jeta un coup d'œil affolé autour d'elle. Maria et Nicole étaient en grande conversation, les clients l'ignoraient.

– Qui êtes-vous ? Où est Julie ? Passez-la-moi !

– C'est impossible. Si tu as envie de la revoir, tu as intérêt à faire ce que je te dicte. Ta sœur est détenue dans un chalet en pleine forêt. Je te propose un échange. Toi, contre elle.

– Qui me prouve que c'est la vérité ? Qui me dit qu'elle est toujours en vie ? Je veux

lui parler. Maintenant !

– Je te conseille d’adopter un autre ton et de ne pas me donner d’ordre. Je ne suis pas avec elle, mais je vais t’envoyer une petite vidéo qui te motivera certainement. Sors de ce restaurant et rends-toi sur le parking situé derrière la rue. Une berline noire t’attend. Grimpe dedans et rappelle-moi. Je te fournirai les directives. Pas d’entourloupe Mia. Je t’ai à l’œil. Débrouille-toi pour que tes chiens de garde ne s’aperçoivent pas de ton départ ou tu auras la mort de ta sœur sur la conscience.

– D’accord, je ferai tout ce que vous désirez, mais ne lui faites pas de mal !

– Cela ne dépend que de toi. Si je te vois utiliser ton téléphone pour prévenir qui que ce soit, elle meurt.

– Comment voulez-vous que je sorte d'ici discrètement ? Et je sais à peine conduire !

– Tu es intelligente, tu vas bien trouver. Pour ce qui est de la conduite, tu as passé ton permis, alors ne me prends pas pour un con. Je te donne dix minutes pour rejoindre le véhicule. Dépêche-toi. Tic tac. Tic tac.

Une notification l'informa de l'arrivée d'un message. Elle découvrit Julie, attachée sur une chaise, un œil tuméfié et la lèvre fendue. Sa sœur suppliait la personne qui

filmait en pleurant. La vidéo ne durait que quelques secondes et aucun renseignement n'apparaissait. Depuis quand la retenait-il ? Que lui avait-il fait ? Disait-il la vérité ? Julie était-elle toujours en vie ?

Tremblante de peur, Mia regarda de nouveau autour d'elle. Traverser la salle sans que Maria ou Nicole le sache était impossible. Sans compter que les gardes du corps attendaient devant l'entrée. Julie ! Après tout ce qu'elle avait fait pour elle, elle était en danger par sa faute. Qui était cet homme ? Un tueur à gages ? L'inconnu qui avait dragué sa sœur dans un bar ? Se demanda-t-elle en repensant à leur dernière conversation.

Il fallait qu'elle trouve une solution au plus vite ! Elle se dirigea aux toilettes, mais les fenêtres étaient bien trop petites pour sortir. Elle fit demi-tour et prit le couloir menant aux parties privées. Il devait forcément y avoir un passage pour les livraisons. Elle traversa les cuisines en courant, sous le regard surpris des employés, et fonça tout au fond de la pièce. Mia poussa les doubles portes et se retrouva dans la rue. Elle tourna la tête pour surveiller l'entrée et partit dans l'autre sens. Elle repéra rapidement la voiture, grimpa et attacha la ceinture.

— Qu'est-ce que je fais maintenant ?

demanda-t-elle, essoufflée.

– Tu vas commencer par sortir de ce quartier sans attirer l'attention. Mets ton cellulaire sur haut-parleur et pose-le sur le tableau de bord. Je ne suis pas loin. J'observe tout ce que tu fais, ne l'oublie pas. Roule vers le centre de loisirs Anneberge beach house, puis prends la direction de Pacific Palissades et conduis jusqu'au parc Temescal.

Lorsqu'elle arriva à destination, l'homme rappela.

– Ouvre la fenêtre et jette ton téléphone. Tu vois le pick-up gris sur ta gauche ? Je suis à l'intérieur. Contente-toi de me suivre.

Tous ses espoirs volèrent en éclat quand le mobile s'écrasa sur l'asphalte. Tant qu'elle l'avait avec elle, elle savait que Salvatore pouvait la retrouver grâce au GPS. Mais à présent ? Elle allait être face à un ou plusieurs kidnappeurs. Elle n'avait aucune notion de combat et ils étaient sûrement armés alors qu'elle n'avait rien pour se défendre. Elle espérait au moins que sa mort ne serait pas inutile, qu'ils n'avaient pas menti et qu'ils laisseraient Julie repartir.

Mia n'y connaissait pas grand-chose à ce monde, mais tout de même, si c'était un tueur à gages, sa façon de procéder était vraiment étonnante. Déjà parce qu'ils

agissaient seuls en général, ne prenaient pas de risques et se fondaient dans la masse. Ensuite, ils retrouvaient leur victime, étudiaient ses habitudes et l'assassinaient. Alors pourquoi toute cette mise en scène ? Pourquoi l'emmener dans un coin perdu plutôt que de lui tirer dessus avec un fusil à longue portée ? Que lui voulaient-ils ?

Mia conduisit sur une route de montagne pendant presque une heure. Le pick-up finit par prendre un petit sentier qu'ils suivirent sur deux kilomètres.

Ils débouchèrent sur une plaine entourée de forêt.

La jeune femme aperçut une sorte de cabane en bois à une centaine de mètres. Le cœur battant la chamade, elle se gara derrière l'autre véhicule sans couper le moteur et détacha sa ceinture.

La porte du chalet s'ouvrit. Quelqu'un poussa Julie qui s'écroula dans la poussière.

— Sors de la voiture ! hurla une voix féminine.

Son souffle se bloqua. Non ! C'était impossible ! Salvatore lui avait affirmé qu'elle était morte.

Mais c'était bien elle. Rosa se tenait

debout devant l’entrée, une arme pointée dans sa direction.

L’homme ouvrit la portière et la jeta hors du véhicule.

Mia se redressa, le regard rivé sur sa sœur.

— Je suis tellement désolée ! pleura cette dernière lorsqu’elle arriva à sa hauteur. J’aurais dû être plus méfiante. J’aurais dû…

— Tu as fait ce qu’il fallait, coupa Mia.

Elle prit Julie dans ses bras et lui parla à toute vitesse dans l’oreille.

— Rends-toi chez Salvatore Di Marco,

dit-elle en lui indiquant rapidement l’adresse, et explique-lui où me trouver. Ne perds pas de temps et surtout ne t’inquiète pas.

— D’accord. Je vais faire mon possible.

— Ça suffit maintenant ! gronda l’homme en les séparant. Et toi, barre-toi avant qu’on change d’avis. Rentre chez toi et oublie cette histoire. Si tu en parles à qui que ce soit, on te retrouvera !

Prête à se jeter sur lui s’il tentait quoi que ce soit, Mia le surveilla tandis que Julie se précipitait vers la voiture. Le moteur se mit en route et Mia respira de nouveau.

L’homme la poussa violemment en direction du chalet.

— Ravie de te revoir, ricana Rosa.

— Je te croyais morte !

— Et tu n’es pas la seule.

— Qu’est-ce que tu veux Rosa ? Et que fait-on ici ?

— Patience ma chérie, dit-elle, assieds-toi sur cette chaise et laisse Bastien t’attacher.

— Tu comptes me tuer ?

— Peut-être. La décision n’est pas encore

prise, mais nous serons fixés dans quelques heures.

— Je n’y comprends rien ! Je ne t’ai jamais rien fait, Rosa !

— Tu vas me faire pleurer ! À cause de toi et de tes conneries, je suis obligée de vivre comme un animal traqué ! Bientôt trois ans que je passe mon temps à me cacher.

Rosa la frappa au visage. La chaise bascula en arrière, mais Bastien la rattrapa et la remit sur ses quatre pieds.

— Je ne t’ai rien fait ! Je ne sais pas de quoi tu parles !

— Ce que tu peux être débile, ma pauvre fille ! Je me demande ce que Salvatore Di Marco te trouve, Tonio, au moins, connaissait ta vraie valeur. Puisque tu es trop stupide pour comprendre par toi-même, je vais t'expliquer. J'ai été recruté par les Russes pour espionner Tonio et récolter le plus de renseignements possible sur certains projets que les Di Marco avaient. J'ai laissé ton porc de mari me baiser durant des mois et tu as tout fait foirer en le butant. Voilà ce que tu as fait ! siffla-t-elle en la frappant de nouveau.

— Je savais que les Russes ne seraient pas contents, reprit-elle, et je n'avais franchement pas envie de leur servir de

bouc émissaire, alors j'ai emporté quelques dossiers sur lesquels Tonio travaillait. Ils ne contenaient pas grand-chose, mais j'espérais les revendre aux Russes et obtenir suffisamment d'argent pour me tirer loin de tout ce merdier avant qu'ils s'en rendent compte. Hélas, ces enfoirés ont essayé de me doubler. Ils m'ont dit qu'ils n'étaient pas intéressés, mais la nuit d'après ils ont débarqué chez moi. Je sous-louais mon appartement à une pute. Ils ont pensé que c'était moi et ils l'ont enlevée à ma place. C'est elle qui est morte. Tout le monde croyait que c'était mon cadavre, alors j'en ai profité. Je me suis tirée avec Bastien. Mais je suis fatiguée de me cacher. Je veux du fric ! Partir sur les îles et avoir la

vie de rêve que je mérite.

— Pourquoi ne pas avoir utilisé l'argent que tu as pris dans le coffre ?

— Quel argent ? Tu es vraiment conne ! Ce putain de coffre était vide !

— C'est impossible ! D'après Salvatore, il contenait plusieurs millions d'euros dedans.

— Ben voyons ! Ton mari était ruiné. Il devait du fric de partout ! Il se servait dans la caisse pour payer ses doses et maintenir son train de vie. Il n'y avait plus rien dans le coffre ni sur ses comptes. J'ai dû revendre tous les bijoux qu'il m'a offerts pour venir jusqu'ici. Bon, assez parlés !

Maintenant, tu vas fermer ta gueule et rester là bien gentiment pendant que je discute avec mon homme à l'extérieur.

Rosa sortit son arme et fit glisser le canon sur la joue de Mia pour l'effrayer, avant de la frappa avec la crosse en lui promettant les pires tortures si elle n'obéissait pas. Mia entendit leurs pas s'éloigner, sa vision devenait floue. Un liquide chaud se répandait sur son visage. Elle lutta pour garder les yeux ouverts, mais l'obscurité emporta le combat.

Chapitre 18

James et Salvatore montèrent dans le jet privé qui devait les amener en Colombie. Ils devaient se rendre sur la propriété d'un mercenaire qui leur achetait des armes régulièrement. Miguel Gasia était le client idéal. Il savait exactement ce qu'il voulait. Il payait cash et sans faire d'histoire. Sa seule exigence était que leurs rencontres se fassent sur son terrain à lui. Salvatore avait réussi à avancer leur réunion. Cette nuit, ils dormiraient chez Miguel, et demain ils rentreraient enfin à Santa Monica.

Mia lui manquait tellement ! Pour elle, il

avait tout bouclé rapidement. Salvatore était épuisé, mais heureux à l'idée de retrouver sa tigresse. En quelques mois, elle s'était métamorphosée. Plus sûre d'elle, moins craintive, elle commençait même à prendre des initiatives. Évidemment, tous ses problèmes étaient loin d'être réglés, mais dans l'ensemble, elle avait fait des progrès énormes à tout point de vue. Il y a encore trois mois, il n'aurait pas parié sur la finalité de leur histoire. À présent, il n'avait plus aucun doute.

La sonnerie de son téléphone retentit alors qu'il s'installait à bord.

— Mamma ? demanda-t-il, surpris.

Un peu plus tôt, Mia lui avait dit qu'elles allaient en ville, il ne s'attendait pas à recevoir un appel avant le soir. Maria sanglotait à l'autre bout du fil. Salvatore se redressa d'un bond, le cœur battant à tout rompre.

— Que se passe-t-il ?

— Dio mio ! Salvatore, c'est affreux ! C'est Mia… Elle…

— Mia ? répéta-t-il d'une voix blanche. Où est-elle ?

Sa mère parla à toute vitesse. Elle ne se rendait même pas compte qu'elle mélangeait les langues, rendant ses propos

inintelligibles. De plus en plus effrayé, Salvatore mit son téléphone sur haut-parleurs pour que James puisse entendre la conversation.

— Je ne comprends rien ! Reprends tout depuis le début mamma, mais calme-toi ! Que s'est-il passé avec Mia ?

— Nous étions au restaurant. Elle a reçu un coup de fil de sa sœur. Elle s'est éloignée pour répondre et elle… Elle a disparu.

— Comment ça, disparu ? Elle est peut-être sortie ?

— Non ! Nous l'aurions vu. Nous l'avons

cherchée de partout. Je ne savais plus quoi faire, Salvatore.

— Où sont mes hommes ?

— Ils interrogent les gens et fouillent le quartier. J'ai essayé de téléphoner des dizaines de fois, mais ça sonne dans le vide.

— Tu es toujours avec Nicole et les enfants ?

— Oui.

— Très bien. Écoute-moi, je veux que vous rentriez à la villa. Restez tous là-bas et ne bougez pas. Je serai de retour d'ici deux heures. Qui était responsable de la sécurité

de Mia ?

— Fred.

— OK. Je vais raccrocher maintenant, il faut que je lui parle.

— J’ai prévenu le pilote, il vient de changer son plan de vol, lança James en bouclant sa ceinture. Elle a bien dit qu’elle était au téléphone avec sa sœur ? J’ai son dossier sur mon ordinateur, je l’appelle pendant que tu parles à Fred.

— Oui. OK. D’accord.

Salvatore passa la main dans ses

cheveux. Tout son corps tremblait. Jamais de sa vie il n'avait éprouvé une peur si intense. Avant qu'il parvienne chez lui, il pouvait se dérouler tellement de choses ! Putain ! Il était dans un avion, totalement inutile, alors qu'il avait promis de la protéger. C'était la deuxième fois qu'il trahissait sa parole. S'il lui arrivait quoi que ce soit…

— Mec ! Reprends-toi ! On va la retrouver. Appelle Fred.

— Ouais.

Salvatore refoula toutes ses émotions pour redevenir un homme froid et calculateur, puis composa le numéro de

son garde du corps.

— Vous l’avez trouvée ?

— Non, patron. J’ai interrogé tout le monde. Les employés ont aperçu une femme courir dans les cuisines et sortir par la porte de service. Des gars sont en train de faire le tour du quartier.

— Très bien. Continuez vos recherches et appelle-moi si tu as du nouveau.

— Je suis désolé.

— Je me fous de tes putains d’excuses ! Tu étais censé veiller sur elle ! Retrouve-la, tu entends ? S’il lui arrive quoi que ce soit…

À bout de nerfs, il raccrocha sans terminer sa phrase. Mais la menace était claire. S'il lui arrivait quoi que ce oit, rien ne pourrait épargner la vie de Fred.

— Julie ne répond pas, lança James. Et de ton côté ?

— Rien.

— Tu penses à un tueur à gages ?

— Je n'en sais foutrement rien ! D'après Fred, elle s'est enfuie du restaurant. Si quelqu'un la poursuivait, pourquoi courir dans la direction opposée ? Pourquoi ne

pas être allée vers mes hommes pour qu'ils la protègent ?

— Et si elle avait tout prévu ?

— Ne dis pas n'importe quoi ! Pourquoi se serait-elle barrée ? Sans son fils ? Impossible ! Il s'est forcément passé quelque chose.

Salvatore était sur le point de devenir fou ! Ils venaient d'atterrir à Santa Monica et ils n'avaient toujours aucune nouvelle. James avait localisé le téléphone de Mia. Ils avaient pu suivre le signal jusqu'à un parc avant qu'il disparaisse. Celui de Julie était

apparemment au même endroit. Que foutaient-elles là-bas ? Cela ne rimait à rien !

Une voiture les récupéra. Salvatore se rendit chez lui. Il voulait s’entretenir avec sa mère et Nicole pour leur poser des questions, puis partir avec une équipe complète.

Hélas, Maria répéta ce qu’elle lui avait déjà dit. Ni elle, ni Nicole, ni les enfants ne l’avaient vu quitter le restaurant. Leurs plats étaient arrivés, ils avaient commencé à manger, mais comme Mia ne réapparaissait pas, Nicole était allée la chercher avant de revenir à table bredouille.

Dino proposa ses services. Salvatore prit des armes, composa son équipe et donna des ordres. Ils étaient sur le point de partir, lorsqu'un garde travaillant à l'entrée le contacta.

— Patron, il y a une femme devant la grille. Elle dit qu'elle doit vous voir de toute urgence. Elle a des ecchymoses sur le visage et ses vêtements sont dans un sale état.

— Est-ce que c'est Mia ? demanda-t-il d'une voix blanche.

— Non. Elle prétend s'appeler Julie.

— Escortez-la.

Salvatore fit les cent pas jusqu’à l’arrivée de Julie.

— Je dois parler à monsieur Di Marco, hurlait-elle, hystérique.

Salvatore courut jusqu’à elle.

— Où est Mia ? Que s’est-il passé ?

— J’ai été enlevée il y a plusieurs jours par un couple alors que je sortais du travail. Ils m’ont amenée dans une cabane, ensuite ils m’ont frappée avant de faire une vidéo avec mon téléphone. La femme a dit qu’ils comptaient m’échanger contre Mia et qu’ils allaient se faire un paquet de pognon.

— Qui sont-ils ?

— Aucune idée, mais j’avais déjà croisé le type il y a quelques mois. Il m’avait dragué, puis il m’avait posé des tas de questions sur Mia. J’avais prévenu ma sœur dès qu’elle m’a contactée avec son nouveau téléphone.

— Quoi ? Pourquoi ne m’a-t-elle rien dit ? Bordel de merde ! cria Salvatore en donnant un coup de pied dans une jardinière.

— Calme-toi, lança James en posant la main sur son épaule.

— Me calmer ? Ma femme a disparu ! On

ne sait pas qui la détient et ce qu'ils comptent lui faire ! Serais-tu capable de conserver ton sang-froid si Nicole était à sa place ?

— Oui ! Parce que tu perds ton énergie et que tu ne peux plus réfléchir si tu pètes les plombs. Ton comportement n'aide pas et met Mia en danger.

James avait raison. Craquer ne ferait que leur compliquer la tâche. Mais bordel ! Il était dans une rage folle. Il se tourna de nouveau vers Julie et la regarda de la tête aux pieds.

— Qui me dit que vous êtes bien sa sœur ? Qui me prouve que ce n'est pas un

piège ?

— Quoi ? Non ! Angelo me connaît, il pourra confirmer mon identité.

— Dans ce cas, comment avez-vous su où me trouver ?

— C’est Mia qui m’a expliqué comment venir ici, on a réussi à communiquer avant qu’ils nous séparent.

— Et ils vous ont laissé partir comme ça ? Alors que vous pouvez les reconnaître ? Un peu étrange, non ?

— Que voulez-vous que je vous dise ? La femme semblait obsédée par Mia. D’après elle, Mia devait payer pour ce qu’elle lui

avait fait. Elle parlait en français, alors je n’ai pas tout compris, le type l’a appelée Anna.

Salvatore et James se regardèrent. Anna ? Celle qui se faisait passer pour Rosa ? Bordel de merde ! Cette salope avait berné tout le monde.

— Est-ce que c’est une brune aux yeux bleus ? demanda James.

— Oui, c’est elle ! Je peux vous conduire là où ils m’ont gardée. Je me souviens de la route.

— OK. Allons-y. Avec un peu de chance, ils y sont toujours. Est-ce que c’est loin ?

— Oui, mais j’ai perdu beaucoup de temps pour arriver jusqu’ici, alors en se dépêchant, on devrait y être dans moins de deux heures.

Deux heures ? Deux heures de plus de gaspillées ! Deux heures pendant lesquelles cette cinglée de Rosa pouvait la torturer. Ou pire !

Salvatore prit la tête des voitures, avec à son bord Julie et James. Dino suivait avec un second véhicule et Fred était dans un troisième. Ce dernier était resté en retrait et il valait mieux pour lui. S’il avait dit un mot de travers, Salvatore aurait perdu le contrôle. Ne sachant pas quoi à s’attendre, ils étaient partis à dix et armés jusqu’aux

dents.

Que voulait Rosa ? Ils n’avaient établi aucun lien entre elle et les Russes. Apparemment, sa mort n’avait été qu’une mise en scène. Travaillait-elle pour eux ? Une autre organisation ? S’en était-elle prise à Mia pour l’atteindre ? Julie avait-elle été relâchée pour qu’elle les conduise à cette fameuse cabane ? Quel était l’intérêt des Russes ? Ils n’avaient aucun business dans le coin. À moins que ce soit une simple histoire de vengeance ? Rosa avait-elle été amoureuse de Tonio ? Elle semblait aussi tordue que lui, alors tout était envisageable.

— C’est ici, s’écria Julie, en pointa de l’index un petit chemin.

Salvatore avait l’impression de rouler depuis des heures ! La nuit commençait à tomber. S’ils avaient quitté les lieux, il leur faudrait des heures, voire des jours, pour trouver une nouvelle piste ! De plus en plus angoissé, il se concentra sur la route en se répétant que tout irait bien. Que Mia était toujours vivante. S’ils lui avaient fait le moindre mal…

— Ce n’est plus très loin. Il n’y a qu’une seule cabane.

— Dans ce cas, lança James, mieux vaut

finir à pied pour ne pas qu'ils entendent les voitures.

Salvatore stoppa le véhicule au milieu du chemin. Les autres voitures en firent autant. Les hommes se réunirent autour de leur patron, attendant les ordres.

— On se sépare et on encercle la maison. Fred, tu restes ici avec Julie et tu ne la lâches pas des yeux !

— Oui patron, répondit-il en détournant le regard.

Une lumière se diffusait à l'intérieur de la cabane, signe qu'il y avait quelqu'un

dedans. Salvatore reprit espoir. Il avança sans bruit et s'accroupit sous une fenêtre. Des éclats de voix arrivèrent à ses oreilles.

— Ce n'est vraiment pas de chance, tu as failli t'en sortir. Désolée pour toi, ma chérie, mais le Mexicain n'est pas intéressé par le marché.

— Quel Mexicain ? demanda Mia d'une voix cassée.

— Oh ! Tu n'es pas au courant ? Ton mec a énervé un gang qui du coup veut lui donner une bonne leçon. Je leur ai proposé de t'avoir en échange d'argent, mais d'après eux, una puta de Di Marco ne vaut rien et ils refusent de payer. C'est vraiment

dommage ! Heureusement qu'il nous reste l'option meurtre avec un million à la clé, grâce à Bastien. Désolée pour ton joli minois qui ne sera sûrement plus très beau à voir. Quoique tu préfères peut-être recevoir la balle qui t'est destinée ailleurs ? J'ai du cœur, tu sais. Alors je te donne le choix. Où veux-tu que Bastien tire ?

— Allez vous faire foutre ! À ta place, je m'inquiéterais parce que Salvatore te retrouvera. Je vais sans doute mourir ce soir, mais tu n'auras pas le temps de profiter de ton argent.

— Regardez-moi ça ! C'est qu'elle en a pris de la graine ! Mais tu oublies à qui tu t'adresses salope !

Salvatore entendit le cri de douleur de Mia et se releva. James le retint par le poignet en secouant la tête.

— S’ils te voient, ils la tueront, chuchota James. Dino est en train de faire le tour et Max attend de les avoir dans le viseur. Il peut atteindre le gars, mais Rosa est armée et c’est elle qui est la plus dangereuse.

Salvatore serra les poings. Son ami avait raison, il ne devait pas réagir de façon impulsive. Il se remit en position.

— Bastien, détache-la et amène-la dans la chambre. On va s’amuser un peu avant

de la tuer.

— Ce n’est pas une bonne idée, on devrait plutôt la buter et se tirer avant que quelqu’un rapplique.

— Ne me dis pas que tu flippes ! Personne ne viendra. Son mec est en voyage et personne ne sait qu’elle est ici.

— L’autre fille est au courant ! La libérer était une idée stupide !

— Combien tu paries qu’elle est déjà loin ? Ce n’est que sa demi-sœur. Tu risquerais ta vie pour quelqu’un que tu connais à peine ? Il n’y a rien à craindre. J’ai envie de m’amuser un peu avant d’en

finir et je suis sûre que tu rêves de la baiser. Tu sais comme ça m'excite de regarder.

— Ouais, répondit Bastien en fixant la poitrine de Mia.

— Alors, obéis, mon amour. Tu auras le droit de lui faire tout ce que tu veux. Ne t'inquiète pas, elle a l'habitude d'encaisser. N'est-ce pas Mia ? Ce sera comme au bon au vieux temps.

— Lâche-moi ! hurla Mia quand Bastien tira sur les liens.

— Ferme-la !

— Merde, Bastien, ne la cogne pas aussi

fort, rigola Rosa, tu l’as presque assommée. Garde tes forces, mon amour. Tu pourras l’amocher pendant que tu la baises. Et puis ce sera tellement plus jouissif pour tous les deux si elle se débat comme une enragée.

Cette fois, il était hors de question qu’il reste sans rien faire. Salvatore se releva, son Glock pointé à l’intérieur. Le fameux Bastien portait Mia qui semblait à demi consciente. Rosa se tenait sur leur droite, une arme dans la main.

Salvatore visa et tira dans l’épaule de Rosa qui lâcha son revolver en hurlant de

douleur. Salvatore et James sautèrent par la fenêtre. L’homme se tourna dans leur direction et recula en gardant Mia dans ses bras. Les doigts enroulés autour de la gorge, il serra.

— Si vous approchez, je lui brise la nuque !

— Tu es mort de toute façon, alors pose ma femme.

— Non, c’est toi qui vas jeter ton arme. Rosa ! dit-il en la regardant. Viens de mon côté.

Au même moment, la porte qui se trouvait dans le dos du fameux Bastien

s’ouvrit sur un Dino hors de lui. Il leva le poing et frappa l’homme de toutes ses forces.

Salvatore se précipita en avant pour récupérer Mia et James immobilisa Rosa.

— Tout va bien, mon cœur. Je suis là.

Mia cligna des yeux sans parvenir à les ouvrir. Son corps s’amollit contre le sien. Il remarqua une coupure sur sa tempe qui semblait avoir beaucoup saigné, ainsi que plusieurs hématomes sur son visage.

Fou de rage, il visa l’homme et lui tira dessus à plusieurs reprises.

— Je rentre à maison avec Mia, ne tuez

pas cette garce, je la veux vivante. Dino, conduis-la au hangar. Et vous, dit-il aux autres gardes, débarrassez-moi de ce déchet.

— On… On peut trouver un accord ! J'ai des renseignements qui pourraient vous intéresser, tenta Rosa.

— Amenez cette pourriture et bâillonnez-la si elle ouvre sa gueule !

Dino souleva Rosa qui se débattit. Il lui donna une gifle bien sentie.

— Ça, c'est pour la nana du boss. Tiens-toi tranquille ! Je n'aurais aucun remords à t'arranger le portrait, et je ne vois personne

ici qui aura envie de prendre ta défendre.

James suivit Salvatore à l’extérieur.

— Au hangar ? Tu tortures les femmes à présent ?

— Ce n’est pas une femme, mais un monstre ! Elle a fait subir un enfer à Mia par le passé et tu as entendu comme moi ce qu’elle projetait. Ne me demande pas de l’épargner !

— Tu es en colère et je le comprends, mais là tu vas dépasser une limite et je ne suis pas certain que tu puisses vivre avec ça sur la conscience. Je te connais bien, Salvatore !

— Ne t’inquiète pas pour ma conscience, si elle se réveille, il me suffira de repenser au visage de ma femme. À toutes les larmes qu’elle verse le soir. À ses cauchemars qui hantent ses nuits.

— Très bien. Fais comme tu veux.

— J’y compte bien !

Salvatore ouvrit la portière arrière de sa voiture et déposa Mia sur la banquette.

— Mia ! pleura Julie. Est-ce q… qu’elle est…

— Elle est vivante. Grimpe devant. Et toi, tu n’as qu’à rentrer avec Fred, dit-il en

fusillant James du regard.

Chapitre 19

Une fois sur la route, il appela sa mère pour la rassurer, puis John qui était médecin aux urgences.

— Je suis de garde. Je préfère que tu viennes pour qu'on puisse lui faire un scanner, surtout si elle n'a pas repris connaissance. Ce n'est peut-être qu'une simple commotion, mais il vaut mieux être prudent. Et ne t'inquiète pas pour le reste du personnel ou les flics, je m'en occupe.

— OK. Je ne suis plus très loin, je te laisse.

Salvatore rappela sa mère pour l’informer du changement.

— Merci, dit-il à Julie. Sans toi, on l’aurait sûrement trouvée trop tard.

— J’espère que vous allez lui faire payer ! Cette garce mérite de souffrir !

— Oh ! Elle va le regretter, c’est certain.

— Alors c’est moi qui vous dois des remerciements. C’est ma petite sœur ! lâcha-t-elle avant d’éclater en sanglots. J’aurais dû être là pour elle ! Quand j’ai appris son existence, je l’ai détestée pendant des années parce que j’étais persuadée qu’elle vivait ma vie de rêve avec

un père aimant. J’ai tellement honte à présent !

— Ne fais pas ça ! Tu l’as aidée dès que tu as su. Tu l’as fait venir ici. C’est grâce à toi si elle est encore de ce monde et ce soir tu l’as sauvée pour la seconde fois. Tu es une bonne sœur, alors sèche tes larmes et sois forte pour elle.

Salvatore se gara devant l’entrée des urgences et porta Mia à l’intérieur. Son ami la prit aussitôt en charge. Julie et Salvatore attendirent de longues heures avant d’avoir des nouvelles.

— Ses résultats sont excellents. J’ai refermé sa plaie. Elle gardera peut-être une petite cicatrice, mais rien de grave.

— Alors pourquoi est-elle inconsciente ?

— Le corps réagit parfois de la sorte pour protéger l’esprit. Laissons la nuit passer et si demain c’est toujours pareil, nous ferons de nouveaux examens.

— Je peux la voir ?

— Oui, aucun problème. Elle a été transférée dans la chambre 203. Je bosse jusqu’au matin. N’hésite pas à me faire appeler. Si tu n’y vois pas d’inconvénient, j’aimerais aussi m’occuper de ton amie.

— Je vous remercie, répondit Julie, mais ce ne sera pas nécessaire.

— Soigne-la et injecte-lui un calmant si elle fait obstacle. Quant à toi, Julie, tu rendras visite à Mia seulement après être passé entre les mains du doc.

— Vous n'avez pas à me donner d'ordres ! Vous n'êtes même pas un membre de la famille, alors je fais ce dont j'ai envie. Continuez comme ça et c'est vous qui resterez dans le couloir. Je suis sa sœur, moi !

— Putain ! Je ne trouvais pas de ressemblance entre vous jusqu'à présent, mais pas de doute, vous êtes bien sœurs.

Aussi agaçante l’une que l’autre ! Va faire soigner ton visage Julie.

— Suivez-moi, déclara John en la tirant par le coude. Et si vous êtes sage, je vous offrirais un bonbon.

Salvatore avança un siège à côté du lit et prit la main de Mia dans la sienne. Elle avait l’air si fragile ! Si minuscule ! Il lui parla longuement, la supplia d’ouvrir les yeux, mais Mia n’eut aucune réaction, même lorsqu’il déposa un baiser sur ses lèvres.

Julie le rejoignit un peu plus tard, puis ce fut le tour de Nicole et de sa mère.

— James garde les enfants, mais Angelo est dans tous ces états.

— Tu n’aurais pas dû venir, mamma. Tu sembles épuisée.

— Je ne reste pas, j’avais besoin de la voir. Comment va-t-elle ?

— Je ne sais pas trop, mais elle est forte. John a dit qu’il n’y avait rien de grave. Il faut juste attendre qu’elle décide de revenir.

— Alors elle se réveillera vite. Surtout avec toi à ses côtés.

— J’espère.

Son téléphone vibra pour la cinquième

fois. Merde ! Les appels venaient de Miguel. Avec tout ce qu'il s'était passé, il n'avait pas pensé à le prévenir. Il sortit de la chambre, acheta un café et composa son numéro.

Après trente minutes de conversation, il retourna dans la pièce et reprit sa place. Épuisé, il appuya le front sur le matelas et ferma les yeux sans lâcher la main de Mia.

Quelque chose lui chatouillait le visage. Salvatore poussa un grondement, voulut changer de position et se rattrapa de justesse. Foutu siège ! Il s'étira douloureusement et croisa le regard de Mia. Un sourire timide incurvait ses lèvres.

— Salut.

— Mon cœur ! Tu es réveillée depuis longtemps ? Comment te sens-tu ?

— Mieux, même si j'ai un sacré mal de tête. Tu as mauvaise mine.

— Parle pour toi ! plaisanta-t-il. Tu m'as fait une belle frayeur.

— Désolée.

Salvatore resta jusqu'à ce que la chambre se remplisse de visiteurs. Il en profita pour aller prendre une douche à la villa et décida qu'il était temps d'avoir une petite discussion avec Rosa.

Arrivé au hangar, il trouva Dino, fidèle au poste. Les poignets de Rosa étaient attachés à une corde reliée à une poulie. Suspendu par les bras, les pieds touchant à peine le sol, l'état de Rosa lui redonna le sourire.

— Merci Dino. Laisse-nous un moment s'il te plaît.

Salvatore s'approcha de la jeune femme, tendit la main et lui souleva le menton en serrant violemment sa mâchoire entre son pouce et son index.

— Tu n'as pas dû être très obéissante, dit-il en remarquant plusieurs traces de coups. Dino est un gros nounours, mais il

n’a aucune patience.

— Ne me laisse plus avec lui. Je t’en supplie !

— Est-ce que Mia te suppliait aussi quand Tonio et toi lui faisiez du mal ? Est-ce qu’elle t’a supplié dans la cabane ?

— S’il te plaît ! Je ferai tout ce que tu veux si tu me libères.

— Tout ? Voyons voir… Parle-moi un peu de ton complice.

— Bastien ? Il travaillait pour Tonio et Vicente, c’est comme ça qu’on s’est rencontré. Quand il a su que Vicente avait fait mettre un contrat sur la tête de Mia, il

s’est porté volontaire.

— C’était un tueur à gages ?

— Non, mais il connaissait pas mal de monde et c’est grâce à lui que j’ai pu rester cachée tout ce temps.

— Comment devait-il récupérer l’argent, une fois Mia morte ?

— Aucune idée. Il n’a rien voulu me confier. Ce crétin avait peur que je le double.

— On se demande bien pourquoi, ricana-t-il.

— Je t’ai dit tout ce que je savais, libère-

moi.

— Dans tes rêves, ma chérie ! articula-t-il lentement et en appuyant sur ces deux derniers mots. Rien ne pourra te sauver. Si tu avais été un homme, je t'aurais torturé durant des jours, voire des semaines. Je t'aurais maintenu en vie, juste pour le plaisir. Je dois avouer qu'hier soir, c'est ce que j'avais prévu pour toi, mais j'ai beau être une ordure, il y a des limites que je suis incapable de franchir. J'ai donc pensé à te tuer, tout simplement, mais ce n'était pas satisfaisant. Pas après la façon dont tu as traité celle que j'aime plus que tout.

— Je suis désolée. Pitié, ne me fais pas de mal !

— Et puis j’ai eu Miguel au téléphone, continua-t-il sans prêter attention aux supplications de Rosa. Miguel, c’est le type avec lequel on avait rendez-vous. Et figure-toi qu’après avoir entendu mon histoire, il m’a fait une proposition très intéressante.

— Tu essaies juste de me faire peur. T u ne fais pas de trafic de femmes !

— En effet. Mais comment pourrais-je refuser de rendre service à un client et à ses hommes ? Tu as été une prostituée pendant quelques années, t’occuper d’une cinquantaine de mercenaires ne devrait donc pas te poser problème.

— Non ! Tu ne peux pas me faire cela !

— C’est ce que tu penses ? Cela ne t’a pas gêné de regarder Tonio battre et violer Mia. Cela ne t’a pas dérangé de proposer à ton complice de s’amuser avec ma femme ! Tu crois toujours que je ne peux pas le faire ? Réjouis-toi, tu vas pouvoir faire des tas de nouvelles expériences. Ces hommes vivent dans des conditions difficiles. Ce sont des guerriers, des assassins sans pitié. Miguel trouve qu’ils sont un peu sur les nerfs depuis qu’ils n’ont plus de pute sous la main. Je ne doute pas que tu sauras les calmer. J’espère seulement que tu dureras un peu plus longtemps que la précédente.

— Monstre ! Je vais te tuer ! hurla Rosa

en tirant sur ses liens.

— Je ne crois pas non. Tu pars dans une heure. Tes futurs amis sont très très excités par ta venue. À mon avis, tes journées comme tes nuits seront bien remplies, ils n'ont pas eu de femme depuis un moment, alors garde tes forces, tu auras besoin. Oh ! Ne pense pas pouvoir t'échapper ou amadouer un de ces hommes. J'ai posé deux conditions : que tu sois attachée et filmée en permanence. Aucun mercenaire ne risquera sa vie pour une pute baisée en continu.

— Je suis désolée ! Je te jure ! Je n'avais pas le choix.

— Et hier soir non plus, je suppose, dit-il avant de quitter le hangar.

Salvatore retrouva Dino à l'extérieur. Et lui expliqua la situation.

— J'espère que tu ne vas pas me faire une leçon de morale toi aussi.

— Non, patron ! J'aurais sûrement fait pire.

— Bien. Les hommes de Miguel seront là dans une heure. Mais avant qu'ils arrivent, j'ai besoin que tu interroges cette garce. Je veux savoir où elle a planqué les dossiers et qui est le gang à qui elle a tenté de vendre Mia. Essaie de savoir également comment

ils étaient censés récupérer l’argent après avoir tué Mia, elle m’a affirmé ne pas être au courant, mais j’aimerais en être certain. Le temps presse, alors ne lésine pas sur les moyens. Pas de fractures, c’est tout ce que je demande. Elle doit pouvoir bosser dès son arrivée en Colombie.

— Pas de problème, ça ne devrait pas être difficile. Cette pute est prête à tout. Elle m’a proposé une gâterie en échange de sa liberté, s’esclaffa-t-il.

— Et ?

— Je me suis fait sucer, évidemment ! Elle y croyait tellement à sa libération, qu’elle y a mis tout son cœur. La meilleure

pipe de ma vie ! Après ça, je l’ai suspendue avant de lui expliquer ce que je pensais des traînées dans son genre.

— Sacré Dino !

— Dites, puis-je vous demander comment se porte Mia ?

— Elle se remet, je retourne d’ailleurs à l’hôpital.

— C’est une chouette femme ! Je l’aime bien. Et… sa sœur ? Elle va mieux ?

— Elle a été auscultée par un médecin. Ne t’inquiète pas pour elle, répondit Salvatore, surpris de voir Dino rougir.

Avait-il le béguin pour Julie ? L'idée était risible. Entre le manque de patience de Dino et le sale caractère de Julie, la relation serait hautement explosive.

— Julie compte rester quelque temps à la maison. Passe boire un coup un de ces soirs.

— Euh… OK. Merci patron.

De retour à l'hôpital, Salvatore se rendit directement auprès de Mia. Seule Julie était encore là.

— Un médecin est venu, Mia peut sortir. Maria est rentrée pour préparer sa

chambre.

— Sa chambre ? Mon cœur, c’est quoi cette histoire ? Pas question que tu dormes ailleurs que dans la mienne.

— Je sais, répondit-elle, mais je n’ai pas osé lui dire. Elle avait l’air tellement heureuse !

— On réglera ça à la maison. Julie, va te chercher un café.

— Non merci.

— Ce n’était pas une proposition !

— Sérieux ! Comment fais-tu pour supporter un homme comme ça ? Tu es

drôlement courageuse Mia.

— Et moi, je la trouve très courageuse de supporter une chieuse comme toi !

— Les enfants ! lança Mia en tapant des mains. La récréation est terminée, en classe !

— Mais c’est lui qui a commencé !

— Je n’ai rien commencé, je t’ai ordonné d’aller boire un putain de café ! Ce n’est quand même pas compliqué de comprendre que j’ai envie d’être seul avec ma nana.

— Dans ce cas, il suffisait de le

demander poliment.

— Mon cœur, dis-moi que j’ai le droit de l’étrangler.

— Mon cœur, singea Julie, dis-moi que j’ai le droit de lui mettre un bon gros coup de pied dans les…

— Stop ! coupa Mia. Vous me donnez la migraine. Je devrais peut-être rester une nuit de plus si vous n’êtes pas capables de vous entendre.

— Pas question. Elle va faire des efforts. N’est-ce pas, Julie ?

— Évidemment ! Dès qu’il en fera.

Salvatore passa la main dans les cheveux pour se calmer et ignorant totalement Julie, il s’approcha de Mia pour l’embrasser comme il en rêvait depuis qu’il était parti en voyage.

— Euh… Je vous laisse, je vais boire un café.

Mia éclata de rire contre les lèvres de Salvatore. Ce dernier ouvrit la bouche pour parler, mais Mia coupa son élan en l’embrassant à son tour.

— Ramène-moi à la maison.

— Tes désirs sont des ordres, beauté.

— Salvatore ? Appela Mia lorsqu’il s’écarta.

— Oui ?

— Je t’aime.

— Moi aussi mon cœur, répondit Salvatore ému. Tu n’imagines pas à quel point.

Épilogue

21 ans plus tard

— James ! Rejoins-moi dans mon bureau avec Dino et Angelo.

— Maintenant ? Je croyais qu'on était invité pour manger. Pas pour le boulot.

— C'est important et je ne veux pas en parler devant les femmes et les enfants. Ce ne sera pas long.

Salvatore se dirigea vers Mia et déposa un baiser sur ses lèvres. Les années avaient beau s'écouler, il aimait toujours autant. Elle était sa

raison de vivre.

— Papa ! C’est dégoûtant !

Sa fille, âgée de quinze ans, esquissa une grimace. Il lui fit un clin d’œil et embrassa de nouveau son épouse. La chipie lança un juron en italien et tourna les talons.

— Je reviens dans un moment, mon cœur.

— Tout va bien ? demanda-t-elle en fronçant les sourcils.

— Rien d’important. Surveille la chieuse, je n’ai pas envie de retrouver mon verre rempli de sel.

— Si tu appelais ma sœur par son prénom au lieu de « la chieuse », elle serait plus gentille avec

toi !

— Peut-être, mais c’est tellement plus marrant quand elle s’énerve.

— Elle dit exactement la même chose à ton propos. Tu vois, finalement vous avez des points communs.

Salvatore imita un frisson d’horreur avant d’éclater de rire.

— Surveille-la !

Il se rendit dans son bureau et ouvrit un dossier. Cinq meurtres et toujours aucun suspect !

Les gens commençaient à penser qu'il n'était plus apte à tenir les rênes. Peut-être avaient-ils raison. Ces dernières années, il s'était adouci, mais sa vie lui convenait. Il était un époux comblé, un père fier de ses enfants.

— Tu voulais nous voir ? demanda Angelo, presque agressif.

Il avait adopté le fils de Mia juste après leur mariage. Durant des années, il avait essayé de créer une véritable relation avec lui, mais il avait fini par abandonner. Il y avait quelque chose d'étrange chez lui, comme s'il ne ressentait rien et faisait simplement semblant. Longtemps, il s'était inquiété, mais sa mère était restée sourde à ses craintes. Il n'avait rien à reprocher à Angelo. Il avait été un fils obéissant, un élève travailleur et à présent qu'il

avait repris le club, il n'avait toujours rien à redire. Mais c'était justement le problème. Tout était trop parfait. Trop lisse. La seule fois où il avait détecté une vraie émotion, c'est lorsqu'il avait torturé un homme dans le hangar pour le faire parler. Salvatore avait été obligé de s'en mêler en achevant la victime. Une dispute s'en était suivie. Et là, il avait vu l'âme d'Angelo à travers ses yeux. Il y avait eu tant de violence, de colère et en même temps de plaisir, qu'il en était resté tétanisé. Salvatore n'avait plus jamais fait appel à Angelo pour les interrogatoires.

Il passa la main dans ses cheveux et prit une grande inspiration.

— Effectivement. Il y a eu un nouveau meurtre cette nuit.

— Merde ! Une femme ? demanda Dino.

— Oui. Comme les autres, elle était rousse aux yeux bleus.

— Je suis content que Lucie soit loin, elle correspond aux victimes.

Angelo serra les poings. Salvatore lui jeta un regard inquiet. Depuis le départ de Lucie, dix ans plus tôt, il était devenu encore plus solitaire, renfermé et dur. Lucie était celle qui lui permettait de garder la tête hors de l'eau. La seule personne dont il avait été proche. Et puis un jour, elle avait supplié ses parents de la laisser s'installer en France. Salvatore était persuadé qu'il s'était passé quelque chose avec Angelo. Quelque chose qu'elle voulait fuir comme si sa vie en dépendait. Mais

James et Salvatore avaient eu beau insister, elle avait refusé de leur avouer la vérité.

Le cœur brisé, ses parents l'avaient envoyée en France. James n'avait rien dit, mais Salvatore pensait qu'en les séparant ils la protégeraient d'Angelo. Ce dernier n'avait aucune idée du lieu où elle se trouvait. Au début, il avait cherché, mais il avait fini par se faire une raison. Enfin, c'est l'impression qu'il donnait, mais Salvatore en doutait.

Même s'il était très secret, Angelo n'avait eu aucune relation sérieuse depuis. Avait-il été amoureux de Lucie ? Il s'était toujours montré très possessif vis-à-vis d'elle, et ce dès leur rencontre. Personne ne s'en était inquiété, interprétant ses réactions comme elle d'un grand frère. Mais à

l'adolescence, Salvatore avait remarqué la façon dont Angelo regardait la jeune fille et il n'y avait plus rien de fraternel. Sans parler d'amour, cela ressemblait surtout à de l'obsession. Salvatore s'était posé des tas de questions à l'époque, mais Lucie ne semblait pas incommodée, bien au contraire. Avaient-ils formé un couple ? Lucie avait-elle décidé de partir à la suite d'une rupture ?

La voix d'Angelo me ramena à l'instant présent.

— Lucie n'a pas les yeux bleu, mais presque gris.

— Bref, lança Salvatore pour couper court à une éventuelle dispute entre son fils et James. C'est le cinquième meurtre sur notre territoire, il faut trouver cette ordure ! De plus, le crime s'est

déroulé à quelques mètres du club. C'est de la provocation !

— Les flics n'ont aucune piste ?

— Non. Toujours rien. Et c'est pour cela que nous devons nous en mêler. Les gens se demandent si je suis capable de les protéger. Les Hell's commencent à s'exciter aussi et menacent de s'en prendre à nos affaires.

— Merde ! Je vais contacter un ami qui bosse chez les fédéraux pour lui tirer les vers du nez.

— Et moi, ajouta Dino, j'irai voir sur place. On sait jamais. On est sûr que c'est le même tueur ?

— C'est le même mode opératoire en tout cas. Il blesse la fille à l'arme blanche et la laisse se vider

de son sang. Ceci dit, ce coup-ci, il a agi dans l'urgence. D'après les flics, la scène n'était pas propre comme les fois précédentes. De plus, d'habitude, il tue ses proies dans un lieu et les dépose ensuite dans une ruelle, mais là, il a commis son crime sur place. Ce qui nous donne une chance de trouver des traces d'ADN ou des preuves.

— Pourquoi ne pas laisser les flics faire leur travail, dans ce cas ?

— Je veux la peau de ce fils de pute ! Il mérite de subir le même sort que ses victimes. Et je veux que tout le monde sache ce qui arrive à ceux qui attaquent nos femmes. Ces rouquines étaient peut-être des traînées, mais elles avaient des parents, de la famille, des amis. Nous avons le devoir de les venger !

— Quel discours émouvant, ricana Angelo. Bravo. Papa !

Salvatore secoua la tête et préféra ignorer ses piques. Il était hors de question qu'il rentre dans son jeu. Il étala les photos de la dernière victime.

Salvatore, James et Dino épluchèrent une fois de plus le dossier complet, tout en essayant de mettre un plan en marche.

— Bon, si tout est OK, retournons au jardin avant que nos femmes s'énervent.

Dino et James quittèrent le bureau, mais lorsque Angelo s'apprêta à faire la même chose, Salvatore lui barra le chemin. Il le fixa longuement, mais ne lut

aucune émotion particulière dans son regard.

— Tu étais le dernier parti hier soir d'après le personnel. Tu n'as rien entendu ? Rien vu ?

— Non !

— Tu en es certain ?

— Tu me fais quoi exactement ? Si tu as quelque chose à dire, alors fais-le carrément !

— Est-ce que c'est toi Angelo ?

— Qui tue ces putes ? Tu as une de ces imaginations !

Angelo lui tapa l'épaule comme s'il venait de lui raconter une bonne blague et quitta le bureau.

Salvatore le regarda jusqu'à ce qu'il disparaisse de sa vue. Angelo était-il capable de commettre de telles horreurs ? Il n'en avait pas la moindre idée ! Mais il espérait que non. Autrement, fils ou pas, il serait dans l'obligation de l'éliminer. Mia ne s'en remettrait jamais.

Il rangea le dossier, se recomposa une façade et rejoignit out le monde au jardin.

Dino et Julie s'étaient mariés cinq ans plus tôt. Ils avaient eu un garçon tardivement. Quant à James et Nicole, ils avaient eu une seconde fille.

Salvatore, lui était papa de Luca, dix-huit ans et Maria quinze ans. Leur grand-mère aurait été fière d'eux. Hélas, une crise cardiaque l'avait emportée six mois avant la naissance de Maria, d'où le choix

de son prénom.

Des bras s'enroulèrent autour de sa taille, tandis qu'une poitrine s'écrasait contre son torse.

— Tu as l'air drôlement soucieux, mon amour. Aujourd'hui, c'est mon anniversaire, alors fais une pause s'il te plaît. Reste avec moi.

— Tout ce que tu veux, mon cœur lança-t-il en s'emparant de ses lèvres.

— Ils recommencent ! s'écria Maria. Vous devriez avoir honte à votre âge.

— Tu es en train de traiter ton père de vieux ? dit-il en se précipitant sur elle.

— Non ! Arrête ! Je retire ! Tu n'es pas vieux !

hurla-t-elle en riant.

— Trop tard !

Salvatore souleva sa fille, aussi petite que Mia, et la jeta toute habillée dans la piscine.

— Alors, il a la forme le vieux ?

— Tu es vraiment impossible ! gronda Mia. Regarde dans l'état où tu l'as mise.

— Dispute deux mille six cent trois ?

— Tu triches ! Ce n'est pas une dispute.

Salvatore souleva sa femme et la chargea sur son épaule.

— Alors tu vas aller rejoindre ta fille. Solidarité

féminine.

— Eh ! Laisse ma sœur ! Menaça Julie.

— Tu es jalouse, la chieuse ? Attends ton tour.

— Si tu fais ça, Dino va te botter le cul !

— Euh… C'est mon patron, mais ne t'inquiète pas, je viendrai te repêcher.

— Et toi ne t'inquiète pas si ce soir tu trouves ton oreiller sur le divan.

Le regard horrifié de Dino fit rire tout le monde.

Salvatore plongea dans la piscine avec son épouse dans les bras.

— Tu vas me le payer ! menaça-t-elle en

crachant de l’eau.

— Je te promets de me faire pardonner dès que nous serons enfin seuls. J’ai droit à mon baiser de réconciliation, à présent ?

Oui, Salvatore était le plus heureux des hommes et même la chieuse y contribuait à ce bonheur.